
3 1761 03551 4322

53 · I

Souvenir from
Emily Parry
(Decbr 1817

DE L'IMPRIMERIE DE L. HAUSSMANN,
rue de la Harpe, N°. 80.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE MADAME LA MARQUISE

DE LAMBERT,

SUIVIES

DE SES LETTRES

A PLUSIEURS PERSONNAGES CÉLÈBRES.

Seule édition complète.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez D'HAUTEL, Libraire, rue de la Harpe, n° 80.

1813.

AVERTISSEMENT.

L'ÉDITION des Œuvres complètes de madame la Marquise de Lambert, que je publie, a été soigneusement revue sur les éditions originales. Pour donner à cette nouvelle édition le plus de perfection possible, j'ai consulté les diverses réimpressions qui ont été faites des ouvrages de cette femme célèbre, et notamment l'édition donnée à Paris en 1808, en un volume in-8°.

Mes soins n'ont pas été infructueux; je me suis aperçu que, dans cette dernière édition, annoncée comme la *seule complète*, il manquoit plu-

sieurs pièces intéressantes, entr'autres celle qui est intitulée : *Placet à Pline.*

J'ose donc croire que cette nouvelle édition, d'un format commode et d'un prix modique, offrira une bien plus grande réunion de pièces que les éditions qui ont paru jusqu'à ce jour, et qu'elle sera aussi une des plus fidèles et des plus correctes.

NOTICE
SUR MADAME LA MARQUISE DE LAMBERT.

La marquise de Lambert, qui se nommoit Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, étoit fille unique d'Etienne de Marguenat, seigneur de Courcelles, maître ordinaire en la Chambre des Comptes, mort le 22 mai 1650, et de Monique Passart, morte le 21 juillet 1692, alors femme en secondes noces de François le Coigneux, seigneur de la Rocheturpin et de Bachaumont, célèbre par son bel esprit.

Elle avoit été mariée le 22 février 1666, avec Henri de Lambert, marquis de Saint-Bris, en Auxerrois, baron de Chitry et Augy, alors capitaine au régiment Royal; et depuis mestre de camp d'un régiment de cavalerie; fait brigadier en 1674; maréchal de camp le 25 février 1667; commandant de Fribourg, en Brisgaw, au

mois de novembre suivant; gouverneur de Longwy, et lieutenant-général des armées du roi, au mois de juillet 1682; et enfin gouverneur et lieutenant-général de la ville et duché de Luxembourg, au mois de juin 1684, mort au mois de juillet 1686.

Elle avoit eu, outre deux filles mortes en bas-âge, un fils et une autre fille; le fils est Henri-François de Lambert, marquis de Saint-Bris, né le 13 décembre 1677, lieutenant-général des armées du roi, du 30 mars 1720; et gouverneur de la ville d'Auxerre; autrefois colonel du régiment de Périgord. Il a été marié le 12 janvier 1725, avec Angélique de Larlan de Rochefort, veuve de Louis-François du Parc, marquis de Loemaria, lieutenant-général des armées du roi, mort le 4 octobre 1709. La fille de la marquise de Lambert étoit Marie-Thérèse de Lambert, qui avoit été mariée en 1703, avec Louis de Beaupoil, comte de Saint-Aulaire, seigneur de la Porcherie et de la Grenellerie, colonel-lieutenant du régiment d'Enguien, infanterie, tué au combat de Ramersheim, dans la haute Alsace, le 26 août 1709; elle est

morte le 13 juillet 1731, âgée de 52 ans, ayant laissé une fille unique, nommée Thérèse-Eulalie de Beaupoil de Saint-Aulaire, mariée le 7 février 1725, avec Anne-Pierre d'Harcourt, marquis de Beuvron, seigneur de Tourneville, lieutenant-général pour le roi au gouvernement de Normandie, gouverneur du vieux palais de Rouen, et mestre de camp de cavalerie, frère du duc d'Harcourt.

La mère de la marquise de Lambert épousa, comme on l'a dit, M. de Bachaumont, qui, non-seulement faisoit fort agréablement des vers, comme tout le monde sait, par le fameux voyage dont il partagea la gloire avec la Chapelle, mais qui, de plus, étoit homme de beaucoup d'esprit, et de plus encore, homme de très-bonne compagnie, dans un temps où la bonne et la mauvaise se mêloient beaucoup moins, et où l'on y étoit bien plus difficile. Il s'affectionna à sa belle-fille, presque encore enfant, à cause des dispositions heureuses qu'il découvrit bientôt en elle, et il s'appliqua à les cultiver, tant par lui-même que par le monde choisi qui venoit dans sa maison, et dont elle apprenoit sa langue comme on fait la langue maternelle.

Elle se déroboit souvent aux plaisirs de son âge, pour aller lire en son particulier; et elle s'accoutuma dès-lors, de son propre mouvement, à faire de petits extraits de ce qui la frappoit le plus. C'étoient déjà, ou des réflexions fines sur le cœur humain, ou des tours d'expression ingénieux; mais le plus souvent des réflexions. Ce goût ne la quitta, ni quand elle fut obligée de représenter à Luxembourg, dont M. le marquis de Lambert étoit gouverneur, ni quand, après sa mort, elle eut à essuyer de longs et cruels procès où il s'agissoit de toute sa fortune. Enfin, quand elle les eut conduits et gagnés avec toute la capacité d'une personne qui n'eût point eu d'autre talent, libre enfin, et maîtresse d'un bien assez considérable qu'elle avoit presque conquis, elle établit dans Paris une maison où il étoit honorable d'être reçu. C'étoit la seule, à un petit nombre d'exceptions près, qui se fût préservée de la maladie épidémique du jeu; la seule où l'on se trouvât pour se parler raisonnablement les uns aux autres, et même avec esprit, selon l'occasion. Aussi, ceux qui avoient leurs raisons pour trouver mauvais qu'il

y eût encore de la conversation quelque part, lançoient-ils, quand ils le pouvoient, quelques traits malins contre la maison de madame de Lambert; et madame de Lambert elle-même, très-délicate sur les discours et sur l'opinion du public, craignoit quelquefois de donner trop à son goût : elle avoit le soin de se rassurer, en faisant réflexion, que dans cette même maison, si accusée d'esprit, elle y faisoit une dépense très-noble, et y recevoit beaucoup plus de gens du monde et de condition, que de gens illustres dans les lettres.

Son extrême sensibilité sur les discours du public fut mise à une bien plus rude épreuve. Elle s'amusoit volontiers à écrire pour elle seule, et elle voulut bien lire ses écrits à un très-petit nombre d'amis particuliers; car, quoiqu'on n'écrive que pour soi, on écrit aussi un peu pour les autres, sans s'en douter. Elle fit plus, elle laissa sortir ses papiers de ses mains, sous les sermens les plus forts qu'on lui fit de la fidélité la plus exacte. On viola les sermens : des auteurs ne crurent point qu'une modestie d'auteur pût être sincère : ils prirent des copies qui ne

manquèrent pas de circuler. Voilà les *Avis d'une Mère à son Fils*, les *Avis à sa Fille*, imprimés; et elle se croit déshonorée. Une femme de condition faire des livres! comment soutenir cette infamie!

Le public sentit bien cependant le mérite de ces ouvrages, la beauté du style, la finesse et l'élévation des sentimens, le ton aimable de vertu qui y règne par-tout. Il s'en fit en peu de temps plusieurs éditions, soit en France, soit ailleurs; et ils furent traduits en anglais. Mais madame de Lambert ne se consoloit point; et l'on n'auroit pas la hardiesse d'assurer ici une chose si peu vraisemblable, si, après ces succès, on ne lui avoit pas vu retirer de chez un libraire, et payer au prix qu'il voulut, toute l'édition qu'il venoit de faire d'un autre ouvrage qu'on lui avoit dérobé.

Les qualités de l'ame, plus importantes et plus rares, surpassoient encore en elle les qualités de l'esprit. Elle étoit née courageuse, peu susceptible d'aucune crainte, si ce n'étoit sur la gloire; incapable de se rendre aux obstacles dans une entreprise nécessaire ou vertueuse.

Elle n'étoit pas seulement ardente à servir ses amis sans attendre leurs prières, ni l'exposition souvent humiliante de leurs besoins; mais une bonne action à faire, même en faveur des personnes indifférentes, la tentoit toujours vivement; et il falloit que les circonstances fussent bien contraires, si elle n'y succomboit pas. Quelques mauvais succès de ses générosités ne l'en avoient point corrigée, et elle étoit toujours également prête à hasarder de faire le bien. Elle fut fort infirme pendant tout le cours de sa vie. Ses dernières années furent accablées de souffrances, pour lesquelles son courage naturel n'eût pas suffi sans le secours de toute sa religion.

Enfin, elle décéda à Paris le 12 juillet 1733, dans la 86e. année de son âge, généralement regrettée, à cause des grandes qualités de son cœur et de son esprit (1).

(*Extrait du Mercure de France de* 1733.)

---

(1) Les OEuvres de la marquise de Lambert font partie de la collection in-18 que je publie, et dont il a déjà paru les ouvrages suivans.

OEuvres complètes de madame de la Fayette, contenant : Zayde, la Princesse de Clèves, la Princesse de Montpensier, la Comtesse de Tende, Mémoires sur

la Cour de France, Histoire de madame Henriette. Nouvelle édition, revue, corrigée et précédée d'une Notice historique et littéraire, et d'un Traité sur l'origine des Romans, 5 vol. grand in-18.

OEuvres de madame de Fontaines, contenant : la Comtesse de Savoie, et histoire d'Aménophis, prince de Libye 1 vol. grand in-18.

OEuvres complètes de madame de Tencin, contenant : Mémoires du Comte de Comminges, le Siége de Calais, etc. etc., précédées d'une Notice historique et littéraire. Nouvelle édition. 4 vol. grand in-18.

OEuvres de madame Elie de Beaumont, contenant les lettres du marquis de Roselle, 2 vol. in-18.

Séthos, histoire ou vie tirée des monumens anecdotes de l'ancienne Egypte; traduite d'un manuscrit grec. Nouvelle édition, revue, soigneusement corrigée, et précédée d'une Notice historique et littéraire sur la vie et les ouvrages de l'abbé Terrasson, 6 vol. in-18.

Nouveaux Elémens de Littérature, ou analyse raisonnée des différens genres de compositions littéraires, et des meilleurs ouvrages classiques, anciens et modernes, français et étrangers; contenant des extraits ou traductions des Auteurs les plus estimés. Traduits en partie de l'ouvrage allemand d'Eschenburg, par M. Breton, traducteur de la Bibliothéque géographique de Campe; à l'usage des jeunes gens. 6 vol. in-18.

Choix d'éloges français les plus estimés. Contenant : Essai sur les éloges, par Thomas. — Eloges de Marc-Aurèle, de Descartes, de Duguay-Trouin, par le même auteur. — De Molière, de La Fontaine, par Champfort. — Du roi de Prusse, par de Guibert — De Newton, de Tournefort, de Vauban, de Leibnitz, d'Argenson, et du Czar Pierre I, par Fontenelle. — de Franklin, par Condorcet. — De Buffon, par Vicq-d'Azir. Sept vol. in-18.

Essai sur les Eloges, ou Histoire de la littérature et de l'éloquence, appliquées à ce genre d'ouvrage, par Thomas, de l'Académie française, 2 vol. in-18.

OEUVRES

DE MADAME LA MARQUISE

DE LAMBERT.

AVIS D'UNE MÈRE A SON FILS.

Quelques soins que l'on prenne de l'éducation des enfans, elle est toujours très-imparfaite : il faudroit, pour la rendre utile, avoir d'excellens gouverneurs; et où les prendre? A peine les princes peuvent-ils en avoir, et se les conserver. Où trouve-t-on des hommes assez au-dessus des autres, pour être dignes de les conduire? Cependant les premières années sont précieuses, puisqu'elles assurent le mérite des autres.

Il n'y a que deux temps dans la vie où la vérité se montre utilement à nous : dans la jeunesse, pour nous instruire; dans la vieillesse, pour nous consoler. Dans le temps des passions la vérité nous abandonne.

Quoique deux hommes célèbres (1) aient eu attention à votre éducation, par amitié pour moi, cependant obligés de suivre l'ordre des études établis dans les colléges, ils ont plus songé dans vos premières années à la science de l'esprit, qu'à vous apprendre le monde et les bienséances.

Voici, mon fils, quelques préceptes qui regardent les mœurs : lisez-les sans peine. Ce ne sont point des leçons sèches, qui sentent l'autorité d'une mère ; ce sont des avis que vous donne une amie, et qui partent du cœur.

En entrant dans le monde, vous vous êtes apparemment proposé un objet : vous avez trop d'esprit, pour vouloir y vivre à l'aventure : vous ne pouvez aspirer à rien de plus digne, ni de plus convenable, que la gloire : mais il faut savoir ce que l'on entend par le terme de gloire, et quelle idée vous y attachez.

Il en est de bien des sortes : chaque profession a la sienne. Dans la vôtre, mon fils, on entend la gloire qui suit la valeur. C'est la gloire des héros ; elle est

(1) Le P. Bouhours et le P. Cheminais.

la plus brillante : les véritables marques d'honneur et les récompenses y sont attachées : la renommée semble ne parler que pour eux ; et quand vous êtes parvenu à un certain degré de réputation, rien n'est perdu. Tout le monde a consenti qu'on donnât le premier rang aux vertus militaires; cela étoit juste : elles coûtent assez ; mais il y a plusieurs manières de s'acquitter de ses obligations.

Les uns n'embrassent la profession des armes, que pour éviter la honte de dégénérer; les autres ne la suivent pas seulement par devoir, mais par goût. Les premiers ne s'élèvent guère au-dessus de leur état : c'est une dette qu'ils payent, ils en demeurent-là : les autres, soutenus par l'ambition, marchent à pas de géans dans le chemin de la gloire. Les uns ont la fortune pour objet; les autres l'élévation et l'immortalité. Ceux qui se bornent à la fortune ont toujours un mérite borné. Tout homme qui n'aspire pas à se faire un grand nom, n'exécutera jamais de grandes choses : ceux qui marchent nonchalamment souffrent toutes les peines de leur profession, et n'en ont ni l'honneur, ni la récompense.

Si l'on entendoit bien ses intérêts, on négligeroit la fortune, et l'on n'auroit, dans toutes les professions, que la gloire pour objet. Quand vous êtes parvenu à un certain degré de mérite, et qu'il est connu, la grande gloire a toujours la fortune à sa suite. On ne peut avoir trop d'ardeur de s'élever, ni soutenir ses désirs d'espérances trop flatteuses.

Il faut par de grands objets donner un grand ébranlement à l'ame, sans quoi elle ne se mettroit point en mouvement. Quelque ardent, quelque vif que soit votre amour pour la gloire, vous demeurerez encore bien en-deçà du terme : mais quand vous n'iriez qu'à moitié chemin, il est toujours beau d'avoir osé.

Rien ne convient moins à un jeune homme qu'une certaine modestie, qui lui fait croire qu'il n'est pas capable de grandes choses. Cette modestie est une langueur de l'ame, qui l'empêche de prendre l'essor, et de se porter avec rapidité vers la gloire. On disoit à Agésilas, que le roi de Perse étoit le grand roi. *Pourquoi sera-t-il plus grand que moi*, répondit-il, *tant que j'aurai une épée à mon*

côté? Il y a un mérite supérieur, qui sent que rien ne lui est impossible.

La fortune, mon fils, ne vous a pas aplani le chemin de la gloire. Pour vous l'ouvrir, je vous donnai de bonne heure un régiment, persuadée qu'on ne pouvoit entrer trop tôt dans une profession où l'expérience est si nécessaire, et que les premières années assuroient la réputation et répondoient de toute la vie. Vous fîtes la campagne de Barcelone, la plus heureuse pour les armes du roi, et la moins célébrée : vous revenez en Italie, où tout est contre nous, où nous avons à combattre climat, ennemis, situation et prévention. Les campagnes malheureuses pour le roi le sont aussi pour les particuliers : la terre ensevelit les morts et les fautes des vivans; et la renommée se tait, et ne parle plus des services de ceux qui restent; mais il faut compter que la vraie valeur n'est jamais ignorée. Il y a tant d'yeux ouverts sur vous, que ce sont autant de témoins de ce que vous valez : de plus, de pareilles campagnes vous instruisent davantage. Vous vous êtes essayé, vous savez vous-même, à-peu-près, ce que vous êtes, les autres le savent aussi;

et si votre réputation se forme moins vîte, elle en est plus certaine.

Les grands noms ne se font pas en un jour : mais ce n'est pas seulement la valeur qui fait les hommes extraordinaires : c'est elle qui les commence, et les autres vertus les achèvent.

L'idée d'un héros est incompatible avec l'idée d'un homme sans justice, sans probité et sans grandeur d'ame. Il ne suffit pas d'avoir l'honneur de la valeur, il faut aussi avoir l'honneur de la probité : toutes les vertus s'unissent pour former un héros; la valeur, mon fils, ne se conseille point; c'est la nature qui la donne; mais on peut l'avoir à un très-haut degré, et être d'ailleurs peu estimable.

La plupart des jeunes gens croient toutes leurs obligations remplies dès qu'ils ont les vertus militaires, et qu'il leur est permis d'être injustes, malhonnêtes et impolis. N'étendez point le droit de l'épée; il ne vous dispense pas des autres devoirs.

Soyez, mon fils, ce que les autres promettent d'être : vos modèles sont dans votre maison. Vos pères ont su associer toutes les vertus à celles de leur profes-

sion. Fidèle au sang dont vous sortez, songez qu'il ne vous est pas permis d'être un homme médiocre : on ne vous en quittera pas à bon marché. Le mérite de vos pères rehaussera votre gloire, et fera votre honte, si vous dégénérez; ils éclairent vos vertus et vos défauts.

La naissance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne; et vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui.

Vous trouverez, mon fils, tous les chemins qui conduisent à la gloire bien préparés : c'est un grand trésor qu'un bon nom, et la réputation de ses pères. Ils vous ont mis à portée de tout. Ce n'est pas assez de les égaler, il faut les passer, et arriver au terme, je veux dire aux honneurs qu'ils ont approchés de si près, et qu'une mort prématurée leur a ravis.

Je regrette tous les jours de n'avoir pas vu votre grand-père. Au bien què j'en ai ouï dire, personne n'avoit plus que lui les qualités éminentes, et le talent de la guerre. Il s'étoit acquis une telle estime et une telle autorité dans l'armée, qu'avec dix mille hommes il faisoit plus que les autres avec vingt. Il auroit mené les troupes à un péril certain, qu'elles auroient

cru aller à une victoire assurée. L'exécution des ordres qu'il recevoit n'étoit jamais douteuse entre ses mains. Au siége de Gravelines, les maréchaux de Gassion et de la Meilleraie, qui commandoient, s'étant brouillés, leur démêlé divisa l'armée : les deux partis alloient se charger ; lorsque votre grand-père, qui n'étoit alors que maréchal-de-camp, plein de cette confiance et de cette autorité que donne le zèle du bien public, ordonna aux troupes, de la part du roi, de s'arrêter. Il leur défendit de reconnoître ces généraux pour leurs chefs. Les troupes lui obéirent : les maréchaux de la Meilleraie et de Gassion furent obligés de se retirer. Le roi a su cette action, et en a parlé plus d'une fois avec estime.

Sa fidélité parut à la guerre de Paris ; il refusa le bâton de maréchal de France, que M. Gaston, duc d'Orléans, lui fit offrir pour l'attirer dans son parti. Le roi l'ayant su, lui envoya le brevet de chevalier de l'ordre, et lui écrivit qu'il n'oublieroit jamais les preuves qu'il venoit de lui donner de son attachement.

Quand il eut le gouvernement de Metz (le plus beau de ce temps-là, et le plus

desiré), le cardinal de Richelieu lui en envoya le brevet à la Chapelle, dont il étoit gouverneur. Il étoit couché lorsque le courrier arriva : ses gens l'éveillèrent. Il prit le paquet sans l'ouvrir, le mit sous son chevet, et se rendormit.

Etant gouverneur de Metz, on lui offrit des sommes considérables pour consentir à l'établissement d'un parlement en cette ville; il ne voulut jamais y donner son consentement. Les gouverneurs de ce temps-là avoient la même autorité que les vice-rois. Il refusa cent mille francs que les Juifs lui offrirent pour avoir la permission de ne plus porter le chapeau jaune. Son cœur sensible à la vraie gloire, sans vanité, sans vue de récompense, méprisoit les richesses, et n'aimoit la vertu que pour elle-même. Il étoit si modeste, qu'il n'a jamais su ce qu'il valoit. Il avoit eu l'honneur de commander M. de Turenne, qui avoit la politesse de dire que M.*** lui avoit appris son métier. Plus d'une personne en place ont dit bien des fois, que c'étoit la honte de la France qu'un homme de ce mérite-là n'ait pas été élevé aux premières dignités de la guerre.

Voilà, mon fils, vos modèles. Les ver-

tus vous sont montrées en un haut degré. Vous les avez toutes trouvées dans votre père. Je ne parlerai point de ses talens pour la guerre, cela ne me convient point; mais l'usage que le roi en a fait, et les divers emplois de confiance qu'il lui a donnés, marquent assez qu'il en étoit digne.

Le roi a souvent dit, que c'étoit un de ses meilleurs officiers, et sur qui il comptoit davantage. Mais, de-plus, il avoit toutes les vertus de la société : il a su joindre l'ambition à la modération; il aspiroit à la véritable gloire, sans trop penser à sa fortune. Il fut long-temps oublié, et souffrit une espèce d'injustice. Dans ce temps malheureux où votre père étoit brouillé avec la fortune, où tout autre se seroit dégoûté, avec quel courage ne souffrit-il pas ses mauvais traitemens? Il voulut, en ne manquant à aucun de ses devoirs, mettre la fortune dans son tort; il crut que la véritable ambition consistoit bien plus à se rendre supérieur en mérite qu'en dignité.

Il y a des vertus qui ne s'acquièrent que dans la disgrace : nous ne savons ce que nous sommes qu'après l'avoir éprouvée.

Les vertus de la prospérité sont douces et faciles; celles de l'adversité sont dures et difficiles, et demandent un homme tout entier. Il sut souffrir sans découragement, parce qu'il avoit en lui une infinité de ressources; il crut que son devoir l'obligeoit à demeurer dans sa profession, persuadé que la lenteur des récompenses ne nous autorise jamais à quitter le service. Ses malheurs n'ébranlèrent point son courage : il sut joindre la patience à la dignité; aussi savoit-il jouir de la prospérité, sans enivrement et sans faste. Le changement de fortune n'en apportoit point à son ame, et ne lui coûtoit aucune vertu.

Quand il fut fait gouverneur de Luxembourg, toute la province craignoit la domination française : il dissipa cette crainte, de manière que l'on ne sentit presque pas le changement de maître. Il avoit la main légère, et ne gouvernoit que par amour, et jamais par autorité : il ne faisoit point sentir la distance qu'il y avoit de lui aux autres. Sa bonté abrégeoit le chemin qui le séparoit de ses inférieurs : ou il les élevoit jusqu'à lui, ou il descendoit jusqu'à eux. Il n'employoit son crédit que

pour faire du bien. Il ne pouvoit souffrir qu'il y eût des malheureux où il commandoit : il ne songeoit qu'à solliciter et à obtenir des pensions pour les officiers, des gratifications pour les blessés, et pour ceux qui s'étoient distingués. Beaucoup de gens lui doivent leur fortune.

L'amour-propre gagna peu dans l'avancement de votre père, ce qui fut le bien des autres : aussi étoit-il l'amour de ceux qui vivoient sous son gouvernement; et quand il mourut, s'ils l'avoient pu, ils l'auroient racheté de leur sang. Ses bonnes qualités firent taire l'envie, et tout le monde applaudissoit dans son cœur aux graces du roi. Dans un temps si corrompu, il avoit des mœurs pures; il pensoit d'une manière bien différente de la plupart des hommes.

Quelle fidélité à tenir sa parole! Il la gardoit toujours à ses dépens. Quel désintéressement! Il comptoit le bien pour rien. Qu'elle indulgence n'avoit-il pas pour les foiblesses de l'humanité! Il excusoit tout, et regardoit les fautes comme des malheurs, et se croyoit seul obligé d'être honnête homme. Ses vertus lais-

soient les autres à leur aise. Il avoit de ces facilités aimables, qui servent au commerce, et qui unissent les hommes. Toutes ses vertus étoient sûres, parce qu'elles étoient naturelles. Le mérite acquis est souvent incertain. Pour lui, fidèle à sa raison et vertueux sans effort, il ne s'est jamais démenti.

Voilà, mon fils, ce que nous avons perdu. Tant de mérite nous répondoit d'une grande fortune : rien de plus apparent que nos espérances sous un prince si juste. Votre père ne vous a laissé qu'un nom et des exemples. Le nom, vous devez le porter avec dignité ; et vous devez l'imitation à ses vertus. Voilà sur quoi vous avez à vous former : je ne vous en demande pas davantage, mais je ne vous quitte pas à moins.

Vous avez plus d'avances que vos pères, puisqu'ils peuvent vous guider. Je dirai sans honte qu'ils ne vous ont laissé aucune fortune : on ne rougit point de l'avouer, quand on a employé son bien au service de son prince, et qu'on a vécu sans injustice et sans bassesse.

Il y a si peu de grandes fortunes innocentes, que je pardonne à vos pères de

ne vous en avoir point laissé. J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre quelque ordre à nos affaires, où l'on ne laisse aux femmes que la gloire de l'économie. Je remplirai, autant qu'il me sera possible, les obligations de mon état : je vous laisserai autant de bien qu'il en faut, si vous avez le malheur d'être sans mérite ; et assez, si vous avez les vertus que je vous désire.

Comme je ne souhaite rien tant que de vous voir parfaitement honnête homme, voyons quels en sont les devoirs, pour connoître nos obligations. Je m'instruis moi-même par ces réflexions : peut-être serai-je assez heureuse, pour changer un jour mes préceptes en exemples.

Celle qui exhorte doit marcher la première. Un ambassadeur de Perse demandoit à la femme de Léonidas, *pourquoi à Lacédémone on honoroit tant les femmes : c'est qu'elles seules savent faire des hommes*, répondit-elle. Une dame Grecque montroit à la mère de Phocion ses pierreries, et lui demandoit les siennes : elle lui montra ses enfans, et lui dit, *voilà ma parure et mes ornemens.* J'espère bien, mon fils, qu'un jour vous

ferez toute ma gloire. Mais revenons aux devoirs des hommes.

L'ordre des devoirs est de savoir vivre avec ses supérieurs, ses égaux, ses inférieurs, et avec soi-même. Avec ses supérieurs, savoir plaire sans bassesse; montrer de l'estime et de l'amitié à ses égaux; ne point faire sentir le poids de la supériorité à ses inférieurs; conserver de la dignité avec soi-même.

Au-dessus de tous ces devoirs, est le culte que vous devez à l'Etre suprême. La religion est un commerce établi entre Dieu et les hommes, par la grace de Dieu aux hommes, et par le culte des hommes à Dieu. Les ames élevées ont pour Dieu des sentimens, et un culte à part, qui ne ressemble point à celui du peuple : tout part du cœur, et va à Dieu. Les vertus morales sont en danger sans les chrétiennes. Je ne vous demande point une piété remplie de foiblesse et de superstition : je demande seulement que l'amour de l'ordre soumette à Dieu vos lumières et vos sentimens, que le même amour de l'ordre se répande sur votre conduite : il vous donnera la justice, et la justice assure toutes les vertus.

La plupart des jeunes gens croient aujourd'hui se distinguer, en prenant un air de libertinage, qui les décrie auprès des personnes raisonnables. C'est un air qui ne prouve pas la supériorité de l'esprit, mais le déréglement du cœur. On n'attaque point la religion, quand on n'a point intérêt de l'attaquer. Rien ne rend plus heureux que d'avoir l'esprit persuadé, et le cœur touché; cela est bon pour tous les temps. Ceux même qui ne sont pas assez heureux pour croire comme ils doivent, se soumettent à la religion établie: ils savent que ce qui s'appelle préjugé tient un grand rang dans le monde, et qu'il faut le respecter.

Le libertinage de l'esprit et la licence des mœurs doivent être bannis sous le règne où nous sommes.

Les mœurs du souverain dominent: elles ordonnent ce qu'il fait, et défendent ce qu'il ne fait pas. Les défauts des princes doublent, et leurs vertus renaissent par imitation. Quand les courtisans auroient le cœur corrompu, il règne toujours à la cour une honnêteté qui masque le vice. Nous sommes bien heureux d'être nés dans un siècle où la pureté des mœurs

et le respect de la religion sont nécessaires pour plaire au prince.

Je pourrois, mon fils, me placer dans l'ordre des devoirs : mais je veux tout tenir de votre cœur. Faites attention à l'état où m'a laissé votre père. J'avois sacrifié tout mon bien à sa fortune : je perdis tout à sa mort. Je me vis seule et sans appui : je n'avois d'amis que les siens, et j'ai éprouvé que peu de gens savent être amis des morts. Je trouvai mes ennemis dans ma propre famille : j'avois à soutenir contre des personnes puissantes un procès qui décidoit de ma fortune : je n'avois pour moi que la justice et mon courage : je l'ai gagné sans crédit et sans bassesse. Enfin j'ai fait de ma mauvaise fortune tout ce qu'on en pouvoit faire. Dès qu'elle a été meilleure, j'ai songé à la vôtre. Donnez-moi dans votre amitié la même part que je vous donnerai dans ma petite fortune.

Je ne veux point de respect forcé ; je ne veux que des soins du cœur. Que vos sentimens viennent à moi, sans que vos intérêts les amènent. Enfin ayez soin de votre gloire, et j'aurai soin du reste.

Vous savez vous conduire avec vos su-

périeurs. On n'a que faire de préceptes pour les devoirs qui regardent le prince. Vous êtes d'une race qui lui a tout sacrifié. A l'égard de ceux dont vous dépendez, le premier mérite est de plaire.

Dans les emplois subalternes vous ne vous soutenez que par les agrémens : les maîtres sont comme les maîtresses ; quelque service que vous leur ayiez rendu, ils cessent de vous aimer, quand vous cessez de leur plaire.

Il y a plusieurs sortes de grandeurs, et qui demandent plusieurs sortes d'hommages.

Il y a des grandeurs réelles et personnelles, et des grandeurs d'institution. On doit du respect aux personnes élevées en dignité ; mais ce n'est qu'un respect extérieur : on doit de l'estime et un respect de sentiment au mérite. Quand de concert la fortune et la vertu ont mis un homme en place, c'est un double empire, et qui exige une double soumission ; mais il ne faut pas que le brillant de la grandeur vous éblouisse et vous jette dans l'illusion.

Il y a des ames basses, qui sont toujours prosternées devant la grandeur. Il faut séparer l'homme de la dignité, et voir ce

qu'il est, quand il en est dépouillé. Il y a bien une autre grandeur que celle qui vient de l'autorité : ce n'est ni la naissance, ni les richesses qui distinguent les hommes : la supériorité réelle et véritable entr'eux, c'est le mérite.

Le titre d'honnête homme est bien au-dessus des titres de la fortune. Dans les places subalternes on est dépendant : il faut faire sa cour aux ministres, mais il faut la faire avec dignité. Je ne vous donnerai jamais des leçons de bassesse. Ce sont vos services qui doivent parler pour vous, et non pas des soumissions déplacées.

Les personnes de mérite qui s'attachent aux ministres, les honorent ; les esclaves les avilissent. Rien n'est plus agréable que d'être ami des personnes élevées ; mais vous n'y parvenez que par l'envie de plaire.

Que vos liaisons soient avec des personnes au-dessus de vous : par-là, vous vous accoutumez au respect et à la politesse. Avec ses égaux on se néglige ; l'esprit s'assoupit.

Je ne sais si l'on peut espérer de trouver des amis à la cour. Pour les personnes

éminentes en dignité, leur place les dispense de bien des devoirs, et couvre bien des défauts. Il est bon d'approcher les hommes, de les voir à découvert et avec leur mérite de tous les jours. De loin, les favoris de la fortune vous imposent : l'éloignement les met dans le point de vue qui leur est favorable : la renommée exagère leur mérite, et la flatterie les déifie. Approchez-les, vous ne trouverez que des hommes. Qu'on trouve de peuple à la cour! Pour se désabuser de la grandeur, il faut la voir de près : vous cesserez aussitôt de la désirer et de la craindre.

Que les défauts des grands ne vous gâtent pas, mais qu'ils vous redressent. Que le mauvais usage qu'ils font de leurs biens vous apprenne à mépriser les richesses, et à vous régler. La vertu ne conduit point leur dépense.

Pourquoi dans ce nombre infini de goûts, inventés par la volupté et par la mollesse, ne s'en est-on jamais fait un de soulager les malheureux? L'humanité ne vous fait-elle point sentir le besoin de secourir vos semblables? Les bons cœurs sentent l'obligation de faire du bien, plus qu'on ne sent les autres besoins de la vie.

Marc-Aurèle remercioit les dieux de ce qu'il avoit toujours fait du bien à ses amis, sans les avoir fait attendre. Le bonheur de la grandeur, c'est lorsque les autres trouvent leur fortune dans la nôtre. *Je ne puis*, disoit ce Prince, *être touché d'un bonheur qui n'est que pour moi.*

Le plaisir le plus délicat est de faire le plaisir d'autrui : mais pour cela, il ne faut pas tant faire de cas des biens de la fortune. Les richesses n'ont jamais donné la vertu; mais la vertu a souvent donné les richesses. Quel usage aussi la plupart des grands font-ils de leur gloire? Ils la mettent toute en marques extérieures, et en faste. Leur dignité s'appesantit, et abaisse les autres : cependant la véritable grandeur est humaine : elle se laisse approcher, elle descend même jusqu'à vous : ceux qui la possèdent sont à leur aise, et y mettent les autres. Leur élévation ne leur coûte aucune vertu, et la noblesse de leurs sentimens les y avoit comme préparés et accoutumés; ils n'y sont point étrangers, et n'y font souffrir personne.

Les titres et les dignités ne sont pas les liens qui nous unissent aux hommes, ni

qui les attirent à nous. Si nous n'y joignons pas le mérite et la bonté, on leur échappe aisément. On ne cherche qu'à se dédommager d'un hommage qu'on est forcé de rendre à leur place; et en leur absence, on se donne la liberté de les juger et de les condamner. Mais si par envie nous aimons à diminuer leurs bonnes qualités, il faut combattre ce sentiment, et leur rendre la justice qu'ils méritent. Nous croyons souvent n'en vouloir qu'aux hommes, et nous en voulons aux places: jamais ceux qui les ont occupées n'ont été au gré du monde; et on ne leur a rendu justice, que quand ils ont cessé d'y être. L'envie malgré elle rend hommage à la grandeur, quoiqu'elle semble la mépriser : car c'est honorer les places que de les envier. Ne condamnons point, par chagrin, des situations agréables qui n'ont que le défaut de nous manquer. Passons au devoir de la société.

Les hommes ont trouvé qu'il étoit nécessaire et agréable de s'unir pour le bien commun : ils ont fait des lois pour réprimer les méchans : ils sont convenus entr'eux des devoirs de la société, et ont attaché l'idée de la gloire à la pratique de

ces devoirs. Le plus honnête homme est celui qui les observe avec plus d'exactitude : on les multiplie à mesure que l'on a plus d'honneur et de délicatesse.

Les vertus se tiennent, et ont entr'elles une espèce d'alliance; et c'est l'union de toutes ces vertus qui fait les hommes extraordinaires. Après avoir prescrit les devoirs nécessaires à leur sûreté commune, ils ont cherché à rendre leur commerce agréable : ils ont établi des règles de politesse et de savoir vivre.

On n'a point de préceptes à donner aux personnes bien nées, contre certains défauts. Il y a des vices qui sont inconnus aux honnêtes gens. La probité, la fidélité à tenir sa parole, l'amour de la vérité; je crois n'avoir rien à vous apprendre sur tout cela : vous savez qu'un honnête-homme ne connoît point le mensonge. Quelles louanges ne donne-t-on point à ceux qui aiment la vérité! Celui-là, dit-on, est semblable aux dieux, qui fait du bien, et qui dit la vérité. S'il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense, il faut toujours penser ce que l'on dit. Le véritable usage de la parole, c'est de servir la vérité. Quand un homme a acquis la

réputation de vrai, on jureroit sur sa parole; elle a toute l'autorité des sermens : on a pour ce qu'il dit un respect de religion.

Le faux dans les actions n'est pas moins opposé à l'amour de la vérité, que le faux dans les paroles. Les honnêtes gens ne sont point faux : qu'ont-ils à cacher? Ils ne sont pas même pressés de se montrer, sûrs que tôt ou tard le vrai mérite se fait jour.

Souvenez-vous qu'on vous pardonnera plutôt vos défauts, que l'affectation à vous parer des vertus que vous n'avez pas. La fausseté est l'imitation du vrai : l'homme faux paye de mine et de discours; l'homme vrai de conduite. Il y a long-temps qu'on a dit, que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Mais il ne suffit pas d'avoir les vertus principales pour plaire, il faut encore avoir les qualités agréables et liantes.

Quand on aspire à se faire une grande réputation, on est toujours dépendant de l'opinion des autres. Il est difficile d'arriver aux honneurs par les services, si les manières et les amis ne les font valoir.

Je vous ai déjà dit, que dans les em-

plois subalternes on ne se soutient que par savoir plaire : dès qu'on se néglige, on est d'un très-petit prix. Rien ne déplaît tant que de montrer un amour-propre trop dominant, de faire sentir qu'on se préfère à tout, et qu'on se fait le centre de tout.

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'esprit, lorsqu'on ne s'applique qu'à chercher les défauts d'autrui, et à les exposer au grand jour. Pour ces sortes de gens qui n'ont de l'esprit qu'aux dépens des autres, ils doivent souvent penser qu'il n'y a point de vie assez pure, pour avoir droit de censurer celle d'autrui.

La raillerie qui fait une partie des amusemens de la conversation, est difficile à manier. Les personnes qui ont besoin de médire, et qui aiment à railler, ont une malignité secrète dans le cœur. De la plus douce raillerie à l'offense, il n'y a qu'un pas à faire : souvent le faux ami, abusant du droit de plaisanter, vous blesse, mais la personne que vous attaquez a seule droit de juger si vous plaisantez : dès qu'on la blesse, elle n'est plus raillée, elle est offensée.

L'objet de la raillerie doit tomber sur des défauts si légers, que la personne intéressée en plaisante elle-même. La raillerie délicate est un composé de louange et de blâme. Elle ne touche légèrement sur de petits défauts, que pour mieux appuyer sur de grandes qualités. M. de la Rochefoucauld dit, *que le déshonorant offense moins que le ridicule.* Je penserois comme lui, par la raison qu'il n'est au pouvoir de personne d'en déshonorer une autre : c'est notre propre conduite et non les discours d'autrui qui nous déshonorent. Les causes du déshonneur sont connues et certaines : le ridicule est purement arbitraire. Il dépend de la manière dont les objets se présentent, de la manière de penser et de sentir. Il y a des gens qui mettent toujours des lunettes du ridicule : ce n'est pas la faute des objets, c'est la faute de ceux qui les regardent : cela est si vrai, que telles personnes à qui on donneroit du ridicule dans certaines sociétés, seroient admirées dans d'autres, où il y aura de l'esprit et du mérite.

C'est aussi par l'humeur qu'on plaît et qu'on déplaît. Les humeurs sombres et

chagrines, qui penchent vers la misanthropie, déplaisent fort.

L'humeur est la disposition avec laquelle l'ame reçoit l'impression des objets. Les humeurs douces ne sont blessées de rien : leur indulgence les sert, et prête aux autres ce qui leur manque.

La plupart des hommes s'imaginent qu'on ne peut travailler sur l'humeur : ils disent : *Je suis né comme cela*, et croient que cette excuse leur donne le droit de n'avoir aucune attention sur eux. De pareilles humeurs ont assurément le droit de déplaire. Les hommes ne vous doivent, qu'autant que vous leur plaisez. Les règles pour plaire sont de s'oublier soi-même, de ramener les autres à ce qui les intéresse, de les rendre contents d'eux-mêmes, de les faire valoir, et de leur passer les qualités qui leur sont contestées. Ils croient que vous leur donnez ce que le monde ne leur accorde pas : c'est en quelque sorte créer leur mérite, que de les rehausser dans l'idée d'autrui ; mais il ne faut pas pousser cela jusqu'à l'adulation.

Rien ne plaît tant que les personnes sensibles, qui cherchent à se lier aux autres.

Faites en sorte que vos manières offrent de l'amitié et en demandent. Vous ne sauriez être un homme aimable, que vous ne sachiez être ami, que vous ne connoissiez l'amitié : c'est elle qui corrige les vices de la société. Elle adoucit les humeurs farouches, elle rabaisse les glorieux, et les remet à leur place. Tous les devoirs de l'honnêteté sont renfermés dans les devoirs de la parfaite amitié.

Parmi le tumulte du monde, ayez, mon fils, quelque ami sûr, qui fasse couler dans votre ame les paroles de la vérité; soyez docile aux avis de vos amis. L'aveu des fautes ne coûte guère à ceux qui sentent en eux de quoi les réparer : croyez donc n'avoir jamais assez fait, dès que vous sentez que vous pouvez mieux faire. Personne ne souffre plus doucement d'être repris, que celui qui mérite le plus d'être loué. Si vous êtes assez heureux pour avoir trouvé un ami vertueux et fidèle, vous avez trouvé un trésor : sa réputation garantira la vôtre; il répondra de vous à vous-même, il adoucira vos peines, il doublera vos plaisirs. Mais pour mériter un ami, il faut savoir l'être.

Tout le monde se plaint qu'il n'y a

point d'amis, et presque personne ne se met en peine d'apporter les dispositions nécessaires pour en faire, et pour les conserver. Les jeunes gens ont des sociétés; rarement ont-ils des amis : les plaisirs les unissent, et les plaisirs ne sont pas des liens dignes de l'amitié; mais je ne prétends pas faire une dissertation, je touche légèrement les devoirs de la vie civile. Je vous renvoie à votre cœur, qui vous demandera un ami, et qui vous en fera sentir le besoin. Je laisse à votre délicatesse à vous instruire des devoirs de l'amitié.

Si vous voulez être parfaitement honnête homme, songez à régler votre amour-propre, et à lui donner un bon objet. L'honnêteté consiste à se dépouiller de ses droits, et à respecter ceux des autres. Si vous voulez être heureux tout seul, vous ne le serez jamais : tout le monde vous contestera votre bonheur. Si vous voulez que tout le monde le soit avec vous, tout vous aidera. Tous les vices favorisent l'amour-propre, et toutes les vertus s'accordent à le combattre : la valeur l'expose, la modestie l'abaisse, la générosité le dépouille, la modération le

mécontente, et le zèle du bien public l'immole.

L'amour-propre est une préférence de soi aux autres, et l'honnêteté est une préférence des autres à soi. On distingue deux sortes d'amour-propre; l'un naturel, légitime, et réglé par la justice et par la raison; l'autre vicieux et corrompu. Notre premier objet, c'est nous-mêmes; et nous ne revenons à la justice, que par la réflexion. Nous ne savons pas nous aimer: nous nous aimons trop, ou nous nous aimons mal. S'aimer comme il faut, c'est aimer la vertu: aimer le vice, c'est s'aimer d'un amour aveugle et mal entendu.

Nous avons vu quelquefois des personnes s'avancer par de mauvaises voies; mais si le vice est élevé, ce n'est pas pour long-temps: elles se détruisent par les mêmes moyens et avec les mêmes principes qui les ont établies. Si vous voulez être heureux avec sûreté, il faut l'être avec innocence. Il n'y a d'empire certain et durable que celui de la vertu.

Il y a d'aimables caractères qui ont une convenance naturelle et délicate avec la vertu: pour ceux à qui la nature n'a pas fait ces heureux présens, il n'y a qu'à

avoir de bons yeux et connoître ses véritables intérêts, pour corriger un mauvais penchant. Voilà comme l'esprit redresse le cœur.

L'amour de l'estime est aussi l'ame de la société: il nous unit les uns aux autres. J'ai besoin de votre approbation, vous avez besoin de la mienne. En s'éloignant des hommes, on s'éloigne des vertus nécessaires à la société; car, quand on est seul, on se néglige. Le monde vous force à vous observer.

La politesse est la qualité la plus nécessaire au commerce: c'est l'art de mettre en œuvre les manières extérieures, qui n'assurent rien pour le fond. La politesse est une imitation de l'honnêteté, et qui présente l'homme au-dehors, tel qu'il devroit être au-dedans: elle se montre en tout, dans l'air, dans le langage et dans les actions.

Il y a la politesse de l'esprit et la politesse des manières. Celle de l'esprit consiste à dire des choses fines et délicates; celle des manières, à dire des choses flatteuses et d'un tour agréable.

Je ne renferme pas seulement la politesse dans ce commerce de civilités et de

complimens que l'usage a établi; on les dit sans sentiment, on les reçoit sans reconnoissance : on surfait dans ce genre de commerce, et on en rabat par l'expérience.

La politesse est un desir de plaire aux personnes avec qui l'on est obligé de vivre, et de faire en sorte que tout le monde soit content de nous; nos supérieurs, de nos respects; nos égaux, de notre estime; et nos inférieurs, de notre bonté. Enfin, elle consiste dans l'attention de plaire, et de dire à chacun ce qui lui convient. Elle fait valoir leurs bonnes qualités : elle leur fait sentir qu'elle reconnoît leur supériorité. Quand vous saurez les élever, ils vous feront valoir à leur tour; ils vous donneront sur les autres la place que vous voulez bien leur céder : c'est l'intérêt de leur amour-propre.

Le moyen de plaire, ce n'est point de faire sentir la supériorité, c'est de la cacher. C'est habileté que d'être poli; on vous en quitte à meilleur marché.

La plupart du monde ne demande que des manières qui plaisent; mais quand vous ne les avez pas, il faut que vos bonnes qualités doublent. Il faut avoir bien

du mérite, pour percer au travers des manières grossières. Il faut aussi ne point laisser voir trop d'attention sur vous-même : une personne polie ne trouve jamais le temps de parler de soi.

Vous savez quelle sorte de politesse est nécessaire avec les femmes. A présent, il semble que les jeunes gens se croient permis d'y manquer : cela sent l'éducation négligée.

Rien n'est plus honteux que d'être grossier volontairement; mais ils ont beau faire, ils n'ôteront jamais aux femmes la gloire d'avoir formé ce que nous avons eu de plus honnêtes gens dans le temps passé. C'est à elles qu'on doit la douceur des mœurs, la délicatesse des sentimens, et cette fine galanterie de l'esprit et des manières.

Il est vrai qu'à présent la galanterie extérieure est bannie; les manières ont changé, et tout le monde y a perdu : les femmes, l'envie de plaire, qui est la source de leurs agrémens; et les hommes, la douceur et cette délicate politesse qui ne s'acquièrent que dans leur commerce. La plupart des hommes croient ne leur devoir ni probité ni fidélité : il

semble qu'il soit permis de les trahir, sans intéresser sa gloire. Qui voudroit pénétrer les motifs d'une pareille conduite, les trouveroit bien honteux. Ils sont fidèles les uns aux autres, parce qu'ils se craignent, parce qu'ils savent se faire rendre justice ; mais ils manquent aux femmes impunément et sans remords. Leur probité n'est donc que forcée : elle est plutôt l'effet de la crainte que de l'amour de la justice. Aussi, en examinant de près ceux qui se font un métier de la galanterie, on les trouve souvent de malhonnêtes gens. Ils contractent de mauvaises habitudes, les mœurs se gâtent, l'amour de la vérité s'affoiblit: on s'accoutume à négliger sa parole et ses sermens. Quel métier, où ce que vous faites de moins mal, c'est d'arracher les femmes à leur devoir, de déshonorer les unes, de désespérer les autres ; où souvent un malheur certain est toute la récompense d'un attachement sincère et constant!

Les hommes ne sont pas en droit de tant blâmer les femmes : c'est par eux qu'elles perdent l'innocence. Hors quelques femmes destinées au vice dès leur naissance, les autres vivroient dans l'ha-

bitude de leurs devoirs, si on ne prenoit pas soin de les en détourner. Mais enfin, c'est à elles à être en garde contre eux. Vous savez qu'il n'est jamais permis de les déshonorer : si elles ont eu la foiblesse de vous confier leur honneur, c'est un dépôt dont on ne doit point abuser. Vous le devez pour elles, si vous avez sujet de vous en louer : vous le devez pour vous-même, si vous avez sujet de vous en plaindre. Vous savez de plus que par les lois de l'honneur, il faut combattre à armes égales: vous ne devez donc pas faire à une femme un déshonneur de son amour, puisqu'elle ne peut jamais vous faire un déshonneur du vôtre.

Je dois encore vous avertir qu'il ne faut pas attirer leur haine: elle est vive et implacable. Il y a des offenses qu'elles ne pardonnent jamais, et on risque beaucoup plus qu'on ne pense à blesser leur gloire: moins leur ressentiment éclate, plus il est terrible; il s'irrite en le retenant. N'ayez rien à démêler avec un sexe qui sait haïr et se venger; d'ailleurs, les femmes font la réputation des hommes, comme les hommes font celle des femmes.

C'est une chose assez rare que de sa-

voir manier la louange, et de la donner avec agrément et avec justice. Le misanthrope ne sait pas louer, son discernement est gâté par son humeur. L'adulateur, en louant trop, se décrédite et n'honore personne. Le glorieux ne donne des louanges que pour en recevoir : il laisse trop voir qu'il n'a pas le sentiment qui fait louer. Les petits esprits estiment tout, parce qu'ils ne connoissent pas la valeur des choses : ils ne savent placer ni l'estime ni le mépris. L'envieux ne loue personne, de peur de se faire des égaux. Un honnête homme loue à propos: il a plus de plaisir à rendre justice, qu'à augmenter sa réputation en diminuant celle des autres. Les personnes attentives et délicates sentent toutes ces différences. Si vous voulez que la louange soit utile, louez par rapport aux autres, et non par rapport à vous.

Il faut savoir vivre avec ses concurrens. Rien de plus ordinaire que de vouloir s'élever au-dessus d'eux, ou de chercher à les détruire ; mais il y a une conduite plus noble, c'est de ne les attaquer jamais, et de ne songer qu'à les surpasser en mérite : il est beau de leur céder la place que vous croyez leur appartenir.

L'honnête homme aime mieux manquer à sa fortune, qu'à la justice. Disputez de gloire avec vous-même, et tâchez d'acquérir des vertus qui rehaussent celles que vous avez.

Il faut aussi être retenu sur la vengeance. Il est souvent utile de se faire craindre, mais presque toujours dangegereux de se venger. Rien de plus foible, que de faire tout le mal qu'on peut faire. La meilleure manière de se venger d'une injure, c'est de n'imiter pas celui qui vous l'a faite. C'est un spectacle digne des honnêtes gens, que d'opposer la patience à l'emportement, la modération à l'injustice. La haine outrée vous met au-dessous de ceux qui vous haïssent. Ne justifiez point vos ennemis, ne faites rien qui puisse les absoudre; ils nous font moins de tort que nos défauts. Les petites ames sont cruelles; les grands hommes ont de la clémence. César disoit, *que le plus doux fruit de ses victoires, c'étoit de pouvoir donner la vie à ceux qui auroient attenté à la sienne.* Rien de plus glorieux et de plus délicat, que cette sorte de vengeance; c'est la seule que les honnêtes gens se permettent. Dès que

votre ennemi se repent et se soumet, vous perdez le droit de vous venger.

La plupart des hommes ne mettent dans le commerce que les foiblesses qui servent à la société. Les honnêtes gens se lient par les vertus ; le commun des hommes par les plaisirs, et les scélérats par les crimes.

La table et le jeu ont leurs excès et leurs dangers ; l'amour a les siens. On ne se joue pas toujours avec la beauté ; elle commande quelquefois impérieusement. Rien de plus honteux, que de perdre dans le vin la raison qui doit être le guide de l'homme. Se livrer à la volupté, c'est se dégrader. Le plus sûr seroit donc de ne pas s'apprivoiser avec elle. Il semble que l'ame du voluptueux lui soit à charge. Pour le jeu, c'est un renversement de toutes les bienséances : le prince y oublie sa dignité, et la femme sa pudeur. Le gros jeu renferme tous les défauts de la société. On se donne le mot à de certaines heures pour se ruiner et pour se haïr : c'est une grande épreuve pour la probité, peu de gens l'ont conservée pure dans le jeu.

La plus nécessaire disposition pour goû-

ter les plaisirs, c'est de savoir s'en passer. La volupté est étrangère aux personnes raisonnables. Songez qu'auprès des plus grands plaisirs, vous attend un chagrin pour les troubler, ou un dépit pour les finir.

La sagesse se sert de l'amour de la gloire pour se défendre des bassesses où se jette la volupté. Mais il faut s'y prendre de bonne heure pour se préserver des passions : dans les commencemens elles obéissent, et dans la suite elles commandent ; elles sont plus aisées à vaincre qu'à contenter.

Défendez-vous de l'envie ; c'est la passion du monde la plus basse et la plus honteuse : elle est toujours désavouée. L'envie est l'ombre de la gloire, comme la gloire est l'ombre de la vertu. La plus grande marque qu'on est né avec de grandes qualités, c'est d'être sans envie.

Un homme de qualité ne peut être aimable sans la libéralité. L'avare a droit de déplaire. Il a en lui un obstacle à toutes les vertus ; il n'a ni justice ni humanité. Dès qu'on s'abandonne à l'avarice, on renonce à la gloire : on a dit

qu'il y avoit d'illustres scélérats, mais qu'il n'y avoit pas d'illustres avares.

Quoique la libéralité soit un don de la nature, cependant si l'on avoit de la disposition au vice opposé, avec de l'esprit et des réflexions on pourroit s'en corriger.

L'avare ne jouit de rien.

L'on a dit que l'argent étoit un bon serviteur et un mauvais maître: il n'est bon que par l'usage que l'on en sait faire.

L'avare est plus tourmenté que le pauvre. L'amour des richesses est le commencement de tous les vices, comme le désintéressement est le principe de toutes les vertus.

Il s'en faut beaucoup, que dans l'ordre des biens, les richesses méritent le premier rang: quoiqu'elles soient le premier objet des desirs de la plupart des hommes: cependant la vertu, la gloire et la grande réputation sont bien au-dessus des présens de la fortune.

Le plaisir le plus touchant pour les honnêtes gens, c'est de faire du bien et de soulager les misérables. Quelle différence d'avoir un peu plus d'argent, ou de le savoir perdre pour faire plaisir,

et de le changer contre la réputation de bonté et de générosité ! C'est un sacrifice que vous faites à votre gloire. Prenez le fond de votre libéralité sur vous-même ; c'est un excellent ménage, qui va à vous élever, et à faire dire du bien de vous.

C'est un grand trésor qu'une grande réputation. Il ne faut pas s'imaginer que ce n'est que dans les grandes fortunes qu'on peut faire du bien; tout le monde le peut dans son état, avec de l'attention sur soi et sur les autres: ayez ce sentiment dans le cœur, vous trouverez de quoi le satisfaire; les occasions naissent sous vos yeux, et il n'y a que trop de malheureux qui vous sollicitent.

La libéralité se caractérise par la manière de donner : le libéral double le mérite du présent par le sentiment ; l'avare le gâte par le regret. La libéralité n'a jamais ruiné personne. Ce n'est pas l'avarice qui élève les maisons ; elles se soutiennent par la justice, par la modération et par la bonne foi. La libéralité est un des devoirs d'une grande naissance. Quand vous faites du bien, vous ne faites que payer une dette; mais il faut que la prudence vous règle. Les principes de la

prodigalité ne sont pas honteux, mais les suites en sont dangereuses.

Peu de gens savent vivre avec leurs inférieurs. La grande opinion que nous avons de nous-mêmes nous fait regarder ce qui est au-dessous de nous comme une espèce à part. Que ces sentimens sont contraires à l'humanité! Si vous voulez vous faire un grand nom, il faut être accessible et affable; la profession des armes n'en dispense point. Germanicus étoit adoré de ses soldats : pour savoir ce qu'ils pensoient de lui, le soir il se promenoit dans le camp, il écoutoit ce qu'ils disoient dans leurs petits repas, où ils se donnoient la liberté de juger de leur général. *Il alloit* (dit Tacite), *jouir de sa réputation et de sa gloire*.

Il faut commander par l'exemple et non par l'autorité : l'admiration force à l'imitation, bien plus que le commandement; et vivre dans la mollesse et traiter rudement les soldats, c'est être leur tyran, et non pas leur général.

Apprenez dans quelle vue on a institué le commandement, et de quelle manière on doit s'y conduire; c'est la vertu, c'est le respect naturel qu'on a pour elle, qui

ont fait consentir les hommes à l'obéissance. Vous êtes un usurpateur de l'autorité, dès que vous ne la possédez pas à ce prix. Dans un empire où la raison seroit la maîtresse, tout seroit égal, et l'on ne donneroit de distinction qu'à la vertu.

L'humanité souffre de l'extrême différence que la fortune a mise d'un homme à un autre. C'est le mérite qui doit vous séparer du peuple, et non la dignité ni l'orgueil. Ne regardez les avantages de la naissance et des rangs, que comme des biens que la fortune vous prête, et non comme des distinctions attachées à votre être, et qui fassent partie de vous-même. Si votre état vous élève au-dessus du peuple, songez combien vous tenez au commun des hommes par vos foiblesses qui vous mêlent avec eux; que la justice arrête les mouvemens de votre orgueil qui vous en sépare.

Sachez que les premières lois auxquelles vous devez obéir, sont celles de l'humanité : songez que vous êtes homme, et que vous commandez à des hommes. Le fils de Marc-Aurèle ayant perdu son précepteur, les courtisans trouvoient

mauvais qu'il le pleurât. Marc-Aurèle leur dit : *Souffrez que mon fils soit homme, avant d'être Empereur.*

Oubliez toujours ce que vous êtes, dès que l'humanité vous le demande ; mais ne l'oubliez jamais, quand la vraie gloire veut que vous vous en souveniez. Enfin, si vous avez de l'autorité, que ce soit uniquement pour le bonheur des autres. Approchez-les de vous, si vous êtes grand, au lieu de les abaisser : ne leur faites jamais sentir leur infériorité, et vivez avec eux comme vous voulez que vos supérieurs vivent avec vous.

La plupart des hommes ne savent pas vivre avec eux-mêmes, ils ne songent qu'à s'en séparer et à chercher leur bonheur au dehors. Il faut, s'il est possible, établir votre félicité avec vous-même, et trouver en vous l'équivalent des biens que la fortune vous refuse, vous en serez plus libre; mais il faut que ce soit un principe de raison qui vous ramène à vous, et non pas un éloignement pour les hommes.

Vous aimez la solitude : on vous reproche d'être trop particulier. Je ne condamne pas ce goût ; mais il ne faut pas que

les vertus de la société en souffrent. *Retirez-vous-en vous-même*, dit Marc Antonin : pratiquez souvent cette retraite de l'ame, vous vous y renouvelerez. Ayez quelque maxime qui au besoin ranime votre raison, et qui fortifie vos principes. La retraite vous met en commerce avec les bons auteurs. Les habiles gens n'entassent pas les connoissances, mais ils les choisissent.

Faites que vos études coulent dans vos mœurs, et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu. Essayez de pénétrer les premiers principes des choses, et ne vous laissez pas trop asservir aux opinions du vulgaire.

Votre lecture ordinaire doit être l'histoire, mais joignez-y la réflexion. Quand vous ne penserez qu'à remplir votre mémoire de faits, à orner votre esprit des pensées et des opinions des auteurs, vous ne ferez qu'un magasin des idées d'autrui. Un quart d'heure de réflexion étend et forme plus l'esprit que beaucoup de lecture. Ce n'est pas la privation des connoissances qui est à craindre, ce sont l'erreur et les faux jugemens.

La réflexion est le guide qui conduit à

la vérité. Ne considérez les faits que comme des autorités pour appuyer la raison ou comme des sujets pour l'exercer.

L'histoire vous instruira de votre métier; mais après en avoir tiré l'utilité qui convient à votre profession, il y a un usage moral à en faire un bien plus important pour vous.

La première science de l'homme, c'est l'homme. Laissez aux ministres la politique, et aux princes ce qui appartient à la grandeur: mais cherchez l'homme dans le prince; observez-le dans le train de la vie commune: voyez dans quel avilissement il tombe quand il s'abandonne à sa passion. Une conduite déréglée est toujours suivie d'événemens malheureux.

Etudier l'histoire, c'est étudier les passions et les opinions des hommes, c'est les approfondir, c'est démasquer leurs actions, qui ont paru grandes, étant voilées et consacrées par les succès, mais qui souvent deviennent méprisables dès que le motif en est connu. Rien de plus équivoque que les actions des hommes; il faut remonter aux principes, si on veut les connoître. Il est nécessaire de nous assurer

de l'esprit de nos actions, avant de nous applaudir.

Nous faisons peu de bien et beaucoup de mal, et nous avons encore trouvé le secret de gâter et de faire mal le peu de bien que nous faisons.

Voyez les princes dans l'histoire et ailleurs, comme des personnages de théâtre; ils ne vous intéressent que par les qualités qui nous sont communes avec eux. Cela est si vrai, que les historiens qui se sont attachés à peindre les hommes plus que les rois, et qui nous les montrent dans leur domestique, plaisent bien davantage. Nous nous retrouvons en eux, nous aimons à voir dans les grands nos foiblesses. Cela nous console en quelque façon de notre bassesse, et nous élève en quelque sorte à leur hauteur. Enfin, regardez l'histoire comme le témoin des temps et le tableau des mœurs: vous pourrez vous y reconnoître, sans que votre vanité en soit blessée.

Je vous exhorterai bien plus, mon fils, à travailler sur votre cœur, qu'à perfectionner votre esprit: ce doit être là l'étude de toute la vie. La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur: il faut l'élever,

pour aspirer à de grandes choses, et même oser s'en croire digne. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même, que ridicule de l'être avec les autres.

Ayez des pensées et des sentimens qui soient dignes de vous. La vertu rehausse l'état de l'homme, et le vice le dégrade. Si l'on étoit assez malheureux pour n'avoir pas le cœur droit, il faudroit, pour ses propres intérêts, le redresser. L'on n'est estimable que par le cœur, et l'on n'est heureux que par lui, puisque notre bonheur ne dépend que de la manière de sentir. Si vos sentimens ne se portent qu'aux passions frivoles, vous serez le jouet de leurs vains attachemens. Ils vous présentent des fleurs, *mais défiez-vous*, dit Montaigne, *de la trahison de vos plaisirs*.

Il ne faut que se prêter aux choses qui plaisent. Dès qu'on s'y donne, on se prépare des regrets. La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable. Il ne faut pas aussi abandonner la raison dans vos plaisirs, si vous voulez la retrouver dans vos peines.

Enfin gardez bien votre cœur, il est la

source de l'innocence et du bonheur. Ce n'est pas payer trop cher la liberté de l'esprit et du cœur, que de l'acheter par le sacrifice des plaisirs, comme l'a dit un homme de beaucoup d'esprit. N'espérez donc jamais pouvoir allier la volupté avec la gloire, le charme de la mollesse avec la récompense de la vertu; mais en abandonnant les plaisirs, vous trouverez d'ailleurs de quoi vous dédommager; il en est de bien des sortes. La gloire et la vertu ont leurs délices, elles sont la volupté de l'ame et du cœur.

Apprenez aussi à vous craindre et à vous respecter. Le fondement du bonheur est dans la paix de l'âme, et dans le témoignage secret de la conscience. Par le mot de conscience, j'entends ce sentiment intérieur d'un honneur délicat, qui vous assure que vous n'avez rien à vous reprocher. Encore une fois, qu'on est heureux de savoir vivre avec soi-même, de se retrouver avec plaisir, de se quitter avec regret! Le monde alors vous est moins nécessaire, mais prenez garde que cela ne vous rende trop dégoûté. Il ne faut pas faire sentir de l'éloignement pour les hommes: ils vous échappent dès que

vous leur échappez. Vous en avez besoin, vous n'êtes ni d'un âge, ni d'une profession à vous en passer; mais quand on sait vivre avec soi-même et avec le monde, ce sont deux plaisirs qui se soutiennent.

Le sentiment de la gloire peut beaucoup contribuer à votre élévation et à votre bonheur; mais il peut aussi vous rendre malheureux et peu estimable, si vous ne savez pas le gouverner: c'est le plus vif et le plus durable de tous les goûts. L'amour de la gloire est le dernier sentiment qui nous abandonne; mais il ne faut pas le confondre avec la vanité. La vanité cherche l'approbation d'autrui; la vraie gloire, le témoignage secret de la conscience. Cherchez à satisfaire le sentiment de la gloire qui est en vous: assurez-vous de ce témoignage intérieur. Votre tribunal est en vous-même: pourquoi le chercher ailleurs? Vous pouvez toujours être juge de ce que vous valez. Qu'on vous dispute vos bonnes qualités où l'on ne vous connoît pas, consolez-vous-en. Il est moins question de paroître honnête homme, que de l'être. Ceux qui ne se soucient pas de l'approbation d'autrui, mais seulement de ce qui la fait mériter, ob-

tiennent l'un et l'autre. Quel rapport entre la grandeur de l'homme et la petitesse des choses dont il se glorifie! Rien de si mal assorti que sa dignité et la vanité qu'il tire d'une infinité de choses frivoles; une gloire si mal fondée marque une grande disette de mérite. Les personnes qui ont une véritable grandeur ne sont pas sujettes aux éblouissemens de la vaine gloire.

Il faut, s'il est possible, mon fils, être content de son état. Rien de plus rare et de plus estimable que de trouver des personnes qui en soient satisfaites; c'est notre faute. Il n'y a point de condition si mauvaise qui n'ait un bon côté : chaque état a son point de vue, il faut savoir s'y mettre; ce n'est pas la faute des situations, c'est la nôtre. Nous avons bien plus à nous plaindre de notre humeur que de la fortune. Nous imputons aux événemens les défauts qui ne viennent que de notre chagrin. Le mal est en nous, ne le cherchons pas ailleurs. En adoucissant notre humeur, souvent nous changeons notre fortune. Il nous est bien plus aisé de nous ajuster aux choses que d'ajuster les choses à nous. Souvent l'application à chercher le remède irrite le mal; et l'imagination d'intelligence

avec la douleur, l'accroît et la fortifie. L'attention aux malheurs les rapproche en les tenant présens à l'ame. Une résistance inutile retarde l'habitude qu'elle contracteroit avec son état. Il faut céder aux malheurs. Renvoyez-les à la patience, c'est à elle à les adoucir.

Si vous voulez vous faire justice, vous serez content de votre situation. J'ose dire qu'après la perte que nous avons faite, si vous aviez eu une autre mère, vous seriez encore plus à plaindre. Ayez de l'attention aux biens de votre état, et vous en sentirez moins les peines. Un homme sage, à condition égale, a plus de biens et moins de maux.

Il faut compter qu'il n'y a aucune condition qui n'ait ses peines, c'est l'état de la vie humaine; rien de pur, tout est mêlé. C'est vouloir s'affranchir de la loi commune, que de prétendre à un bonheur constant. Les personnes qui vous paroissent les plus heureuses, si vous aviez compté avec leur fortune ou avec leur cœur, ne vous le paroîtroient guère. Les plus élevés sont souvent les plus malheureux. Avec de grands emplois et des maximes vulgaires, on est toujours agité. C'est

la raison qui ôte les soucis de l'ame et non pas les places. Si vous êtes sage, la fortune ne peut ni augmenter ni diminuer votre bonheur.

Jugez par vous-même, et non par l'opinion d'autrui. Les malheurs et les déréglemens viennent des faux jugemens: les faux jugemens des sentimens, et les sentimens du commerce que l'on a avec les hommes; vous en revenez toujours plus imparfait. Pour affoiblir l'impression qu'ils font sur vous, et pour modérer vos désirs et vos chagrins, songez que le temps emporte et vos peines et vos plaisirs; que chaque instant, quelque jeune que vous soyez, vous enlève une partie de vous-même; que toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé, dont elles ne sortent jamais.

Tout ce qu'il y a de plus grand n'est pas mieux traité que vous. Ces honneurs, ces dignités, ces préséances établies parmi les hommes, sont des spectacles et des cérémonies vides de réalités; ne croyez pas que ce soient des qualités attachées à leur être. Voilà comme vous devez regarder ceux qui sont au-dessus de vous. Mais ne perdons point de vue un

nombre infini de malheureux qui sont au-dessous. Vous ne devez qu'au hasard la différence qu'il y a de vous à eux. Mais l'orgueil et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes, nous fait regarder comme un bien qui nous est dû, l'état où nous sommes, et comme un vol tout ce que nous n'avons pas : rien n'est plus injuste. Jouissez, mon fils, des avantages de votre état ; mais souffrez-en doucement les peines. Songez que partout où il y a des hommes, il y a des malheureux. Ayez, s'il est possible, une étendue d'esprit qui vous fasse regarder les accidens comme prévus et connus. Enfin, souvenez-vous que le bonheur dépend des mœurs et de la conduite; mais que le comble de la félicité est de la chercher dans l'innocence : on ne manque jamais de l'y trouver.

AVIS

D'UNE MÈRE A SA FILLE.

On a dans tous les temps négligé l'éducation des filles; l'on n'a d'attention que pour les hommes; et comme si les femmes étoient une espèce à part, on les abandonne à elles-mêmes, sans secours, sans penser qu'elles composent la moitié du monde; qu'on est uni à elles nécessairement par les alliances; qu'elles font le bonheur ou le malheur des hommes qui toujours sentent le besoin de les avoir raisonnables; que c'est par elles que les maisons s'élèvent ou se détruisent; que l'éducation des enfans leur est confiée dans la première jeunesse, temps où les impressions sont plus vives et plus profondes. Que veut-on qu'elles leur inspirent, puisque dès l'enfance on les abandonne elles-mêmes à des gouvernantes, qui, étant prises ordinairement dans le peuple, leur inspirent des sentimens bas, qui réveillent toutes les passions timides, et qui mettent la superstition à la place de la religion? Il

falloit bien plutôt penser à rendre héréditaires certaines vertus, en les faisant passer de la mère aux enfans, qu'à y conserver les biens par des substitutions. Rien n'est donc si mal entendu que l'éducation qu'on donne aux jeunes personnes. On les destine à plaire; on ne leur donne des leçons que pour les agrémens : on fortifie leur amour-propre; on les livre à la mollesse, au monde et aux fausses opinions; on ne leur donne jamais des leçons de vertu ni de force. Il y a une injustice, ou plutôt une folie, à croire qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elles.

Il ne suffit pas, ma fille, pour être estimable, de s'assujettir extérieurement aux bienséances : ce sont les sentimens qui forment le caractère, qui conduisent l'esprit, qui gouvernent la volonté, qui répondent de la réalité et de la durée de toutes nos vertus. Quel sera le principe de ces sentimens ? La religion : quand elle sera gravée dans notre cœur, alors toutes les vertus couleront de cette source; tous les devoirs se rangeront chacun dans leur ordre. Ce n'est pas assez pour la conduite des jeunes personnes, que de les obliger

à faire leur devoir, il faut le leur faire aimer : l'autorité est le tyran de l'extérieur, qui n'assujettit point le dedans. Quand on prescrit une conduite, il faut en montrer les raisons et les motifs, et donner du goût pour ce que l'on conseille.

Nous avons tant d'intérêt à pratiquer la vertu, que nous ne devons jamais la regarder comme notre ennemie, mais comme la source du bonheur, de la gloire et de la paix.

Vous arrivez dans le monde: venez-y, ma fille, avec des principes; vous ne sauriez trop vous fortifier contre ce qui vous attend. Apportez-y toute votre religion; nourrissez-la dans votre cœur par des sentimens; soutenez-la dans votre esprit par des réflexions et par des lectures convenables.

Rien n'est plus heureux et plus nécessaire, que de conserver un sentiment qui nous fait aimer et espérer, qui nous donne un avenir agréable, qui accorde tous les temps, qui assure tous les devoirs, qui répond de nous à nous-mêmes, et qui est notre garant envers les autres. De quel secours la religion ne vous sera-t-elle pas contre les disgraces qui vous menacent?

car un certain nombre de malheurs vous est destiné. Un ancien disoit, *qu'il s'enveloppoit du manteau de sa vertu.* Enveloppez-vous du manteau de votre religion: elle vous sera d'un grand secours contre les foiblesses de la jeunesse, et un asile assuré dans un âge plus avancé.

Les femmes qui n'ont nourri leur esprit que des maximes du siècle, tombent dans un grand vide en avançant dans l'âge : le monde les quitte, et leur raison leur ordonne aussi de le quitter. A quoi se prendre? Le passé nous fournit des regrets; le présent des chagrins, et l'avenir des craintes. La religion seule calme tout et console de tout; en vous unissant à Dieu, elle vous réconcilie avec le monde et avec vous-mêmes.

Une jeune personne qui entre dans le monde, a une haute idée du bonheur qu'il lui prépare; elle cherche à la remplir, c'est la source de ses inquiétudes : elle court après son idée, elle espère un bonheur parfait; c'est ce qui fait la légèreté et l'inconstance.

Les plaisirs du monde sont trompeurs; ils promettent plus qu'ils ne donnent; ils nous inquiètent dans leur recherche, ne

nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte.

Pour fixer vos desirs, pensez que vous ne trouverez point hors de vous de bonheur solide ni durable. Les honneurs et les richesses ne se font point sentir longtemps; leur possession donne de nouveaux desirs : l'habitude aux plaisirs les fait disparoître. Avant de les avoir goûtés, vous pouvez vous en passer; au lieu que la possession vous a rendu nécessaire ce qui étoit superflu : vous êtes plus mal à votre aise que vous n'étiez avant; en les possédant, vous vous y accoutumez; et en les perdant, ils vous laissent du vide et du besoin. Ce qui se fait sentir, c'est le passage d'un état à un autre; c'est l'intervalle d'un temps malheureux à un temps heureux. Dès que l'habitude est formée, le sentiment du plaisir s'évanouit. On y gagneroit, si on pouvoit tout d'un coup tirer de sa raison tout ce qu'il faut pour son bonheur. L'expérience nous renvoie à nous-mêmes; épargnez-vous ce qu'elle coûte, et dites-vous de bonne heure, d'une manière ferme, et qui vous fixe : *la vraie félicité est dans la paix de l'ame, dans la*

raison, dans l'accomplissement de nos devoirs. Ne nous croyons heureuses, ma fille, que lorsque nous sentirons nos plaisirs naître du fond de notre ame.

Ces réflexions sont trop fortes pour une jeune personne, et regardent un âge plus avancé; cependant je vous en crois capable : mais de plus c'est moi qui m'instruis. Nous ne pouvons graver trop profondément en nous des préceptes de sagesse : la trace qu'ils font est toujours légère; mais il faut convenir que ceux qui s'occupent de réflexions, et qui se remplissent le cœur de principes, sont plus près de la vertu que ceux qui les rejettent. Si nous sommes assez malheureuses pour manquer à notre devoir, au moins faut-il l'aimer. Faisons-nous donc, ma fille, de ces préceptes un aide continuel pour la vertu.

Il y a, dit-on, deux préjugés auxquels il faut obéir : la religion et l'honneur. C'est mal parler que de traiter la religion de préjugé : le préjugé est une opinion qui peut servir à l'erreur comme à la vérité; ce terme ne doit s'appliquer qu'aux choses incertaines, et la religion ne l'est pas.

Quoique l'honneur soit l'ouvrage des hommes, rien n'est plus réel que les maux que souffrent ceux qui ont voulu s'y dérober : il seroit dangereux de se révolter ; il faut même travailler à fortifier ce sentiment, puisqu'il doit régler votre vie, et que rien n'est plus contraire au repos, et ne nous donne une conduite plus incertaine, que de penser d'une façon et d'agir d'une autre. Donnez-vous, autant que vous pourrez, les sentimens de la conduite qu'il faut garder. Fortifiez donc ce préjugé de l'honneur, et que votre délicatesse le porte jusques au scrupule.

Ne vous relâchez point sur ces principes : ne regardez pas la vertu des femmes comme une vertu ordonnée par l'usage ; ne vous accoutumez pas à croire qu'il suffit de se dérober aux yeux du monde, pour payer le tribut que vous devez à vos obligations. Vous avez deux tribunaux inévitables, devant lesquels vous devez passer, la conscience et le monde. Vous pouvez échapper au monde ; mais vous n'échapperez pas à la conscience. Vous vous devez à vous-même le témoignage que vous êtes une honnête personne. Il ne faut pourtant pas abandonner l'ap-

probation publique, parce que du mépris de la réputation naît le mépris de la vertu.

Quand vous aurez quelque usage du monde, vous connoîtrez qu'il n'est pas nécessaire d'être menacée par les lois, pour vous contenir dans votre devoir : l'exemple de celles qui se sont relâchées, les malheurs qui les ont suivies de si près, suffiroient pour arrêter le penchant le plus rapide; car il n'y a pas une femme galante, qui, si elle veut être sincère, ne vous avoue que c'est le plus grand malheur du monde que de s'être oubliée.

La honte est un sentiment dont on peut tirer de grands avantages, en la ménageant bien : je ne parle point de la mauvaise honte, qui ne fait que troubler notre repos, sans tourner au profit de nos mœurs; je veux dire celle qui nous détourne du mal par la crainte du déshonneur. Il faut l'avouer, cette honte est quelquefois le plus fidèle gardien de la vertu des femmes, très-peu sont vertueuses pour la vertu même.

Il y a de grandes vertus, qui, portées à un certain degré, font pardonner bien des défauts, la suprême valeur dans les

hommes, et l'extrême pudeur dans les femmes. On pardonnoit tout à Agrippine, femme de Germanicus, en faveur de sa chasteté : cette princesse étoit ambitieuse et hautaine; mais, dit Tacite, *toutes ses passions étoient consacrées par sa chasteté.*

Si vous êtes sensible et délicate sur la réputation, si vous craignez d'être attaquée sur les vertus essentielles, il y a un moyen sûr pour calmer vos craintes, et pour contenter votre délicatesse, c'est d'être vertueuse. Ne songez qu'à épurer vos sentimens; qu'ils soient raisonnables et pleins d'honneur. Songez à être contente de vous-même, c'est un revenu de plaisirs certains; et vous aurez encore la louange et la bonne réputation de plus: ayez de vraies vertus, vous trouverez assez d'approbateurs.

Les vertus d'éclat ne sont point le partage des femmes, mais bien les vertus simples et paisibles. La renommée ne se charge point de nous. Un ancien dit, *que les grandes vertus sont pour les hommes :* il ne donne aux femmes que le seul mérite d'être inconnues. *Ce ne sont point celles*, dit-il, *qu'on loue le*

plus qui sont le mieux louées, mais celles dont on ne parle point. La pensée me paroît fausse; mais pour réduire cette maxime en conduite, je crois qu'il faut éviter le monde et l'éclat, qu'ils prennent toujours sur la pudeur, et se contenter d'être à soi-même son propre spectateur.

Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi, ne régler que soi et sa famille, être simple, juste et modeste; vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures. Il faut avoir bien du mérite pour fuir l'éclat, et bien du courage pour consentir à n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. La grandeur et la réputation sont des soutiens de notre foiblesse : c'en est une que de vouloir se distinguer et s'élever. L'ame se repose dans l'approbation publique, et la vraie gloire consiste à s'en passer. Qu'elle n'entre donc pas dans les motifs de vos actions; c'est bien assez qu'elle en soit la récompense.

Il faut, ma fille, être persuadée que la perfection et le bonheur se tiennent; que vous ne serez heureuse que par la vertu, et presque jamais malheureuse que par le

déréglement. Que chacun s'examine à la rigueur, il trouvera qu'il n'a jamais eu de douleur vive, qu'il n'y ait donné lieu par quelque défaut, ou par le manque de quelque vertu. Le chagrin suit toujours la perte de l'innocence, mais il y a à la suite de la vertu un sentiment de douceur, qui paye comptant ceux qui lui sont fidèles.

Ne croyez pourtant pas que votre seule vertu soit la pudeur : il y a bien des femmes qui n'en connoissent point d'autre, et qui se persuadent qu'elle les acquitte de tous les devoirs de la société; elles se croient en droit de manquer à tout le reste, et d'être impunément orgueilleuses et médisantes. Anne de Bretagne, princesse impérieuse et superbe, faisoit souffrir Louis XII, et ce bon prince disoit souvent en lui cédant : *Il faut bien payer la chasteté des femmes*. Ne faites point payer la vôtre; songez au contraire, que c'est une vertu qui ne regarde que vous, et qui perd son plus grand lustre, si les autres ne l'accompagnent.

Il faut avoir une pudeur tendre. Le désordre intérieur passe du cœur à la bouche, et c'est ce qui fait les discours déréglés. Les passions même les plus vives

ont besoin de la pudeur pour se montrer sous une forme séduisante : elle doit se répandre sur toutes vos actions, elle doit parer et embellir toute votre personne.

On dit que Jupiter, en formant les passions, leur donna à chacune sa demeure; la pudeur fut oubliée, et quand elle se présenta, on ne savoit plus où la placer; on lui permit de se mêler avec toutes les autres. Depuis ce temps-là, elle en est inséparable; elle est amie de la vérité, et trahit le mensonge qui ose l'attaquer; elle est liée et unie particulièrement avec l'Amour; elle l'accompagne toujours, et souvent elle l'annonce et le décèle : enfin l'Amour perd ses charmes, dès qu'il est sans elle. C'est un grand lustre à une jeune personne que la pudeur.

Que votre première parure soit donc la modestie; elle a de grands avantages : elle augmente la beauté, et sert de voile à la laideur; la modestie est le supplément de la beauté. Le grand malheur de la laideur, c'est qu'elle éteint et qu'elle ensevelit le mérite des femmes. On ne va point chercher dans une figure disgraciée les qualités de l'esprit et du cœur; c'est une grande affaire, quand il faut que le mé-

rite se fasse jour au travers d'un extérieur désagréable.

Vous n'êtes pas née sans agrémens, mais vous n'êtes pas une beauté : cela vous oblige à faire provision de mérite ; on ne vous fera grace sur rien. La beauté a de grands avantages. Un ancien dit, *que c'est une courte tyrannie, et le premier privilège de la nature ; que les belles personnes portent sur leur front des lettres de recommandation.* La beauté inspire un sentiment de douceur qui prévient. Si vous n'avez point ces avances, on vous jugera à la rigueur. Qu'il n'y ait donc rien dans votre air, ni dans vos manières, qui fasse sentir que vous vous ignorez. L'air de confiance révolte dans une figure médiocre. Que rien ne sente l'art ni dans vos discours, ni dans vos ajustemens, ou qu'il y soit difficilement aperçu : l'art le plus délicat ne se fait point sentir.

Il ne faut pas négliger les talens, ni les agrémens, puisque les femmes sont destinées à plaire ; mais il faut bien plus penser à se donner un mérite solide, qu'à s'occuper de choses frivoles. Rien n'est plus court que le règne de la beauté : rien n'est plus triste que la suite de la vie des

femmes qui n'ont su qu'être belles. Si l'on a commencé à s'attacher à vous par les agrémens, ramenez tout à l'amitié, et faites qu'on y demeure par le mérite.

Il est difficile de donner des règles certaines pour plaire. Les graces sans mérite ne plaisent pas long-temps, et le mérite sans graces peut se faire estimer sans toucher; il faut donc que les femmes aient un mérite aimable, et qu'elles joignent les graces aux vertus. Je ne borne pas simplement le mérite des femmes à la pudeur, je lui donne plus d'étendue. Une honnête femme a les vertus des hommes; l'amitié, la probité, la fidélité à ses devoirs : une femme aimable doit avoir non-seulement les graces extérieures, mais les graces du cœur et des sentimens. Rien n'est si difficile que de plaire sans une attention qui semble tenir à la coquetterie. C'est plus par leurs défauts que par leurs bonnes qualités, que les femmes plaisent aux gens du monde : ils veulent profiter des foiblesses des personnes aimables; ils ne feroient rien de leurs vertus. Ils n'aiment point à estimer, ils aiment mieux être amusés par des personnes peu estimables, que d'être forcés d'admirer des personnes vertueuses.

Il faut connoître le cœur humain quand on veut plaire : les hommes sont bien plus touchés du nouveau que de l'excellent; mais cette fleur de nouveauté dure peu : ce qui plaisoit comme nouveau, déplaît bientôt comme commun. Pour occuper ce goût pour la nouveauté, il faut avoir en soi bien des ressources et des sortes de mérites : il ne faut pas se fixer aux seuls agrémens, il faut présenter à l'esprit une variété de graces et de mérites, pour soutenir les sentimens, et faire jouir dans le même objet de tous les plaisirs de l'inconstance.

Les filles naissent avec un desir violent de plaire : comme elles trouvent fermés les chemins qui conduisent à la gloire et à l'autorité, elles prennent une autre route pour y arriver, et se dédommager par les agrémens. La beauté trompe la personne qui la possède, elle enivre l'ame : cependant faites attention qu'il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme et une qui ne l'est plus. Surmontez cette envie excessive de plaire ; du moins ne la montrez pas. Il faut mettre des bornes aux ajustemens, et ne s'en pas occuper ; les véritables graces ne

dépendent pas d'une parure trop recherchée. Il faut satisfaire à la mode comme à une servitude fâcheuse, et ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuser. La mode seroit raisonnable, si elle pouvoit se fixer à la perfection, à la commodité et à la bonne grace; mais changer toujours, c'est inconstance plutôt que politesse et bon goût.

Le bon goût rejette la délicatesse excessive; il traite les petites choses de petites, et n'en est point occupé. La propreté est un agrément, et tient son rang dans l'ordre des choses gracieuses; mais elle devient petitesse dès qu'elle est outrée: il est d'un meilleur esprit de se négliger sur les choses peu importantes, que de s'y rendre trop délicate.

Les jeunes personnes sont sujettes à s'ennuyer: comme elles ignorent tout, elles courent avec inquiétude vers les objets sensibles: l'ennui est pourtant le moindre des maux qu'elles aient à craindre. Les joies excessives ne sont point à la suite des vertus: tout ce qui s'appelle plaisir vif est danger. Quand on seroit assez retenu pour ne point blesser les bienséances, et pour demeurer dans les

bornes prescrites à la pudeur, dès que le plaisir du cœur s'est fait sentir, il répand dans l'ame je ne sais quelle douceur qui donne du dégoût pour tout ce qui s'appelle vertu; il vous arrête et vous ralentit sur vos devoirs. Une jeune personne ne voit pas les suites de ce poison, dont le moindre effet est de troubler le repos de la vie, de gâter le goût, et rendre insipides tous les plaisirs simples. Quand on établit une personne assez heureuse pour n'avoir pas le cœur touché, (comme il y a en nous un sentiment qui cherche à s'unir, et que ce sentiment n'a point été employé,) elle se porte et se donne naturellement à la personne qu'on lui destine.

Soyez retenue sur les spectacles. Il n'y a point de dignité à se montrer toujours; il est de plus difficile que l'exacte pudeur se conserve avec l'extrême dissipation, ce n'est pas connoître ses intérêts. Si vous avez de la beauté, il ne faut pas user le goût du public en vous montrant toujours; il faut encore être plus retenue, si vous ètes sans graces; d'ailleurs le grand usage des spectacles affoiblit le goût.

Quand vous ne vivez que pour les plai-

sirs, et qu'ils vous quittent, ou parce que votre goût cesse, ou parce que votre raison vous les défend, l'ame tombe dans un grand vide. Si vous voulez donc faire durer vos plaisirs et vos amusemens, ne les faites servir que de délassemens à des occupations plus sérieuses, soyez en société avec votre raison, et que l'absence des plaisirs ne vous laisse ni vide ni besoin.

Il faut donc ménager ses goûts, nous ne tenons à la vie que par eux; c'est l'innocence qui les conserve, c'est le déréglement qui les corrompt.

Quand nous avons le cœur sain, nous tirons parti de tout, et tout se tourne en plaisirs. Nous approchons des plaisirs avec un goût de malade; souvent nous croyons être délicats, que nous ne sommes que dégoûtés. Quand on ne s'est pas gâté l'esprit et le cœur par les sentimens qui séduisent l'imagination, ni par aucune passion ardente, la joie se trouve aisément; la santé et l'innocence en sont les vraies sources : mais dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs vifs, on devient insensible aux plaisirs modérés. On se gâte le goût par les divertissemens; on s'accoutume tellement aux

plaisirs ardens, qu'on ne peut se rabattre sur les simples.

Il faut craindre ces grands ébranlemens de l'ame, qui préparent l'ennui et le dégoût; ils sont plus à redouter pour les jeunes personnes qui résistent moins à ce qu'elles sentent. *La tempérance*, disoit un ancien, *est la meilleure ouvrière de la volupté* : avec cette tempérance, qui fait la santé de l'ame et du corps, on a toujours une joie douce et égale; on n'a besoin ni de spectacles, ni de dépenses : une lecture, un ouvrage, une conversation, font sentir une joie plus pure que l'appareil des plus grands plaisirs. Enfin, les plaisirs innocens sont d'un meilleur usage, ils sont toujours prêts, ils sont bienfaisans, ils ne se font point acheter trop chers. Les autres flattent, mais ils nuisent; le tempérament de l'ame s'altère et se gâte comme celui du corps.

Mettez de la règle dans toutes vos vues et dans toutes vos actions : il seroit heureux de n'avoir jamais à compter avec sa fortune; mais comme la vôtre est bornée, elle vous assujétit à la règle; soyez retenue sur la dépense : si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bientôt le

désordre dans vos affaires : dès que vous n'avez plus d'économie, vous ne pouvez répondre de rien.

Le faste entraîne la ruine; la ruine est presque toujours suivie de la corruption des mœurs. Mais pour être réglée, il ne faut pas être avare : songez que l'avarice profite peu, et déshonore beaucoup. On ne doit chercher dans une conduite réglée, qu'à éviter la honte et l'injustice attachée à une conduite déréglée : il ne faut retrancher les dépenses superflues, que pour être en état de faire mieux celles que la bienséance, l'amitié et la charité inspirent.

C'est le bon ordre, et non l'attention aux petites choses, qui fait les grands profits. Pline, en renvoyant à son ami une obligation considérable qu'il avoit de son père, avec une quittance générale, lui dit : *J'ai peu de bien ; je suis obligé à beaucoup de dépenses, mais je me suis fait un fonds de ma frugalité, et c'est d'où je tire les services que je rends à mes amis*. Prenez sur vos goûts et sur vos plaisirs, pour avoir de quoi satisfaire aux sentimens de générosité que toute personne qui a le cœur bien fait doit avoir.

N'écoutez pas les besoins de la vanité; *il faut être*, dit-on, *comme les autres* : ce *comme* là s'étend bien loin. Ayez une émulation plus noble, ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur, de probité et de droiture que vous. Sentez le besoin de la vertu : la pauvreté de l'ame est pire que celle de la fortune.

Pendant que vous êtes jeune, formez votre réputation, augmentez votre crédit, arrangez vos affaires; dans un autre âge, vous auriez plus de peine. Charles-Quint disoit, *que la fortune aimoit les jeunes gens*. Dans la jeunesse tout vous aide, tout s'offre à vous; les jeunes personnes dominent sans y penser; dans un âge plus avancé, vous n'ètes secourue de rien; vous n'avez plus en vous ce charme séduisant qui se répand sur tout; vous n'avez plus pour vous que la raison et la vérité, qui ordinairement ne gouvernent pas le monde.

Vous allez, disoit Montaigne aux jeunes gens, *vers la réputation, vers le crédit, et moi j'en reviens*. Quand vous n'êtes plus jeune, il ne vous reste d'acquisition à faire que sur les vertus. Dans toutes vos entreprises et dans toutes vos

actions, tendez au plus parfait; ne faites aucun projet, ne commencez rien sans vous dire à vous-même : Ne pourrois-je pas mieux faire? Insensiblement vous acquerrez une habitude de justice et de vertu, qui vous en rendra la pratique plus aisée. Faites ce que Sénèque conseilloit à son ami Lucile : *Choisissez*, lui disoit-il, *parmi les grands hommes celui qui vous paroîtra le plus respectable; ne faites rien qu'en sa présence : rendez-lui compte de toutes vos actions*. Heureux celui qui est assez estimé pour être choisi! Cela est d'autant plus aisé, que les jeunes gens ont une disposition naturelle à l'imitation. On hasarde moins quand on choisit ses modèles dans l'antiquité, parce qu'ordinairement on ne vous y présente que de grands exemples.

Dans les modernes cela peut avoir ses inconvéniens, rarement les copies réussissent : il y a long-temps que l'on a dit que toute copie doit trembler devant son original; on ne le suit jamais que de loin : cela vous ôte le caractère naturel, qui d'ordinaire est le plus vrai et le plus simple. Vous vous relâchez quand vous vous fixez à un modèle; de plus, une partie de

nos défauts vient de l'imitation. Apprenez donc à vous craindre et à vous respecter vous-même : que votre délicatesse soit votre propre censeur.

Songez à vous rendre heureuse dans votre état ; mettez tout à profit, mille biens nous échappent, faute d'application. Nous ne sommes heureux que par l'attention, et que par comparaison.

Plus vous avez d'habileté, plus vous tirez de votre état, et plus vous étendez vos plaisirs. Ce n'est pas la possession qui nous rend heureux, c'est la jouissance, et la jouissance est dans l'attention.

Si l'on savoit se renfermer dans son état, on ne seroit ni ambitieux, ni envieux, et tout seroit en paix ; mais nous ne vivons point assez dans le présent, nos désirs et nos espérances nous portent sans cesse vers l'avenir.

Il y a deux sortes de fous dans le monde : les uns vivent toujours dans l'avenir, et ne se soutiennent que d'espérances ; et comme ils ne sont pas assez sages pour compter juste avec elles, ils passent leur vie en mécompte. Les gens raisonnables ne s'occupent que de désirs à leur portée, souvent ils ne sont point

trompés : quand ils le seroient, ils s'en consoleroient; ils ont tiré de l'ignorance et de l'erreur tout le bien qu'ils en pouvoient tirer, qui est le plaisir d'espérer. Ils savent de plus, que le goût des biens finit, ou par la possession, ou par l'impossibilité d'obtenir la chose desirée : avec ces réflexions, les personnes sages se calment. Il y a une autre espèce de fous qui tirent trop du présent, et abandonnent l'avenir : ils ruinent leur fortune, leur réputation et leur goût, en ne les ménageant pas assez. Ceux qui sont raisonnables joignent les deux temps ; ils jouissent du présent, et n'abandonnent point l'avenir.

C'est un devoir, ma fille, que d'employer le temps ; quel usage en faisons-nous ! Peu de gens savent l'estimer selon sa juste valeur. *Rendez-vous compte*, dit un ancien, *de toutes vos heures, afin qu'ayant profité du présent, vous ayez moins besoin de l'avenir.* Le temps fuit avec rapidité ; apprenez à vivre, c'est-à-dire, à en faire un bon usage. Mais la vie se consomme en espérances vaines, à courir après la fortune ou à l'attendre. Tous les hommes sentent le vide de leur

état ; toujours occupés sans être remplis. Songez que la vie n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'emploi que vous devez en faire : pensez que vous avez un esprit à cultiver, et à nourrir de la vérité; un cœur à épurer et à conduire, et un culte de religion à rendre.

Comme les premières années sont précieuses, songez, ma fille, à en faire un usage utile. Pendant que les caractères s'impriment aisément, ornez votre mémoire de choses précieuses; pensez que vous faites la provision de toute votre vie. La mémoire se forme et s'étend en l'exerçant.

N'éteignez point en vous le sentiment de curiosité; il faut seulement le conduire, et lui donner un bon objet. La curiosité est une connoissance commencée qui vous fait aller plus loin et plus vîte dans le chemin de la vérité; c'est un penchant de la nature qui va au-devant de l'instruction : il ne faut pas l'arrèter par l'oisiveté et la mollesse.

Il est bon que les jeunes personnes s'occupent de sciences solides. L'histoire grecque et romaine élève l'ame, nourrit le courage par les grandes actions qu'on

y voit. Il faut savoir l'histoire de France; il n'est pas permis d'ignorer l'histoire de son pays. Je ne blâmerois pas même un peu de philosophie, surtout de la nouvelle, si on en est capable : elle vous met de la précision dans l'esprit, démêle vos idées, et vous apprend à penser juste. Je voudrois aussi de la morale. A force de lire Cicéron, Pline et les autres, on prend du goût pour la vertu, il se fait une impression insensible qui tourne au profit des mœurs. La pente aux vices se corrige par l'exemple de tant de vertus, et rarement trouverez-vous un mauvais naturel avoir du goût pour ces sortes de lectures. On n'aime point à voir ce qui nous accuse et ce qui nous condamne toujours.

Pour les langues, quoiqu'une femme doive se contenter de parler celle de son pays, je ne m'opposerois pas à l'inclination que l'on pourroit avoir pour le latin; c'est la langue de l'Eglise. Elle vous ouvre la porte à toutes les sciences, elle vous met en société avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les siècles. Les femmes apprennent volontiers l'Italien qui me paroît dangereux, c'est la langue de l'amour. Les auteurs italiens sont peu châtiés; il

règne dans leurs ouvrages un jeu de mots, une imagination sans règle, qui s'opposent à la justesse de l'esprit.

La poésie peut avoir des inconvéniens. J'aurois pourtant peine à interdire la lecture des belles tragédies de Corneille; mais souvent les meilleures vous donnent des leçons de vertu, et vous laissent l'impression du vice.

La lecture des romans est plus dangereuse, je ne voudrois pas que l'on en fît un grand usage; ils mettent du faux dans l'esprit. Le roman n'étant jamais pris sur le vrai, allume l'imagination, affoiblit la pudeur, met le désordre dans le cœur, et, pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, hâte et précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme ni l'illusion de l'amour: plus il est adouci, plus il est modeste, et plus il est dangereux. Je ne voudrois point les défendre; toutes défenses blessent la liberté, et augmentent le désir. Mais il faut, autant qu'on peut, s'accoutumer à des lectures solides, qui ornent l'esprit et fortifient le cœur: on ne peut trop éviter celles qui laissent des impressions difficiles à effacer.

Modérez votre goût pour les sciences extraordinaires, elles sont dangereuses, et elles ne donnent ordinairement que beaucoup d'orgueil; elles démontent les ressorts de l'ame. Si vous avez une imagination vaste, vive et agissante, et une curiosité que rien ne puisse arrèter, il vaut mieux occuper ces dispositions aux sciences, que de hasarder qu'elles se tournent au profit des passions; mais songez que les filles doivent avoir sur les sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les vices.

Soyez donc en garde contre le goût du bel esprit: ne vous amusez point à courir après des sciences vaines, et après celles qui sont au-dessus de votre portée. Notre ame a bien plus de quoi jouir, qu'elle n'a de quoi connoître : nous avons les lumières propres et nécessaires à notre bien-ètre ; mais nous ne voulons pas nous en tenir là ; nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous.

Avant de nous engager à des recherches qui sont au-dessus de nos connoissances, il faudroit savoir quelle étendue peuvent avoir nos lumières, quelle règle il faut avoir pour déterminer

notre persuasion, apprendre à séparer l'opinion de la connoissance, et avoir la force de douter quand nous ne voyons rien clairement, et le courage d'ignorer ce qui nous passe.

Pour arrêter la hardiesse de l'esprit, et pour diminuer la confiance, songeons que les deux principes de toutes nos connoissances, la raison et les sens, manquent de sincérité, et nous abusent. Les sens surprennent la raison, et la raison les trompe à son tour : voilà nos deux guides, qui tous deux nous égarent. Ces réflexions dégoûtent des sciences abstraites ; employons donc le temps en connoissances utiles.

Il faut qu'une jeune personne ait de la docilité, peu de confiance en soi-même ; mais aussi ne faut-il pas pousser cette docilité trop loin. En fait de religion, il faut céder aux autorités : mais sur tout autre sujet, il ne faut recevoir que celles de la raison et de l'évidence. En donnant trop d'étendue à la docilité, vous prenez sur les droits de la raison, vous ne faites plus d'usage de vos propres lumières qui s'affoiblissent. C'est donner des bornes trop étroites à vos idées, que de les ren-

fermer dans celles d'autrui. Le témoignage des hommes ne peut avoir créance, qu'à proportion du degré de certitude qu'ils se sont acquis en s'instruisant des faits. Il n'y a point de prescription contre la vérité, elle est pour toutes les personnes, et de tous les temps. Enfin, comme dit un grand homme: *pour être chrétien, il faut croire aveuglément; et pour être sage, il faut voir évidemment.*

Accoutumez-vous à exercer votre esprit, et à en faire usage plus que de votre mémoire. Nous nous remplissons la tête d'idées étrangères, et nous ne tirons rien de notre propre fond. Nous croyons avoir beaucoup avancé quand nous nous chargeons la mémoire d'histoires et de faits; cela ne contribue guères à la perfection de l'esprit. Il faut s'accoutumer à penser, l'esprit s'étend et s'augmente par l'exercice; peu de personnes en font usage: c'est chez nous un talent qui se repose, que de savoir penser.

Les faits historiques, et les opinions des philosophes ne vous défendront pas contre un malheur pressant: vous ne vous en trouverez pas plus forte. Vous

arrive-t-il une affliction, vous avez recours à Sénèque et à Epictète. Est-ce à leur raison à vous consoler? N'est-ce pas à la vôtre à faire sa charge? Servez-vous de votre propre bien: faites des provisions dans le temps calme, pour le temps de l'affliction qui vous attend. Vous serez bien plus soutenue par votre propre raison, que par celle des autres.

Si vous pouvez régler votre imagination, et la rendre soumise à la vérité et à la raison, ce sera une grande avance pour votre perfection et pour votre bonheur. Les femmes sont ordinairement gouvernées par leur imagination: comme on ne les occupe à rien de solide, et qu'elles ne sont dans la suite de leur vie chargées ni du soin de leur fortune, ni de la conduite de leurs affaires, elles ne sont livrées qu'à leurs plaisirs. Spectacles, habits, romans et sentimens, tout cela est de l'empire de l'imagination. Je sais qu'en la réglant vous prenez sur les plaisirs: c'est elle qui en est la source, et qui met dans les choses qui plaisent le charme et l'illusion qui en font tout l'agrément; mais pour un plaisir de sa façon, quels maux ne vous fait-elle point?

Elle est toujours entre la vérité et vous: la raison n'ose se montrer où règne l'imagination. Nous ne voyons que comme il lui plaît : les gens qu'elle gouverne savent ce qu'elle fait souffrir. Ce seroit un heureux traité à faire avec elle, que de lui rendre ses plaisirs, à condition qu'elle ne vous fît point sentir ses peines ; enfin, rien n'est plus opposé au bonheur qu'une imagination délicate, vive et trop allumée.

Donnez-vous une véritable idée des choses; ne jugez point comme le peuple; ne cédez point à l'opinion : relevez-vous des préjugés de l'enfance. Quand il vous arrive quelque chagrin, tenez la méthode suivante, je m'en suis bien trouvée. Examinez ce qui fait votre peine, écartez tout le faux qui l'entoure, et tous les ajoutés de l'imagination, et vous verrez que souvent ce n'est rien, et qu'il y a bien à rabattre. N'estimez les choses que ce qu'elles valent. Nous avons bien plus à nous plaindre des fausses opinions, que de la fortune : ce ne sont pas souvent les choses qui nous blessent, c'est l'opinion que nous en avons.

Il faut, pour être heureuse, penser sainement. On doit un grand respect aux

opinions communes, quand elles regardent la religion ; mais on doit penser bien différemment du peuple sur ce qui s'appelle morale et bonheur de la vie. J'appelle peuple, tout ce qui pense bassement et communément : la cour en est remplie. Le monde ne parle que de fortune et de crédit : on n'entend que, *suivez votre route*, *hâtez-vous d'avancer ;* et la Sagesse dit, *rabattez-vous aux choses simples : choisissez une vie obscure, mais tranquille : dérobez-vous au tumulte*, *fuyez la foule*. La récompense de la vertu n'est pas toute dans la renommée ; elle est dans le témoignage de votre propre conscience. Une grande vertu ne peut-elle pas vous consoler de la perte d'un peu de gloire ?

Apprenez que la plus grande science est de savoir être à soi. *J'ai appris*, disoit un ancien, *à être mon ami ; ainsi je ne serai jamais seul.* Il faut vous ménager des ressources contre les chagrins de la vie, et des équivalens aux biens sur lesquels vous aviez compté. Assurez-vous une retraite, un asile en vous-même ; vous pourrez toujours revenir à vous, et vous retrouver. Le monde vous étant

moins nécessaire aura moins de prise sur vous. Quand vous ne tenez pas à vous par des goûts solides, vous tenez à tout.

Faites usage de la solitude : rien n'est plus utile, ni plus nécessaire pour affoiblir l'impression que font sur nous les objets sensibles. Il faut donc de temps en temps se retirer du monde, se mettre à part. Ayez quelques heures dans la journée pour lire, et pour faire usage de vos réflexions. *La réflexion*, dit un Père de l'Eglise, *est l'œil de l'ame: c'est par elle que s'introduisent la lumière et la vérité. Je le menerai dans la solitude*, dit la Sagesse, *et là je parlerai à son cœur.* C'est là où la vérité donne ses leçons, où les préjugés s'évanouissent, où la prévention s'affoiblit, et où l'opinion, qui gouverne tout, commence à perdre ses droits. Quand on jette la vue sur l'inutilité, sur le vide de la vie, on est forcé de dire avec Pline : *Il vaut mieux passer sa vie à ne rien faire, qu'à faire des riens.*

Je vous l'ai déjà dit, ma fille, le bonheur est dans la paix de l'ame. Vous ne pourrez jouir des plaisirs de l'esprit sans la santé de l'esprit : tout est presque plaisir pour un esprit sain. Pour vivre avec

tranquillité, voici les règles qu'il faut suivre. La première, de ne pas se livrer aux choses qui plaisent, de ne faire que s'y prêter, de n'attendre pas trop des hommes, de peur de décompter; d'être son premier ami à soi-même. La solitude aussi assure la tranquillité, et est amie de la sagesse: c'est au-dedans de nous qu'habitent la paix et la vérité. Fuyez le grand monde, il n'y a point de sûreté: il y a toujours quelque sentiment qu'on avoit affoibli, qui se réveille: on ne trouve que trop de gens qui favorisent le déréglement: plus il y a de monde, et plus les passions acquièrent d'autorité. Il est difficile de résister à l'effort du vice, qui vient si bien accompagné: enfin on en revient plus foible, moins modeste, plus injuste, pour avoir été parmi les hommes. Le monde communique son venin aux ames tendres. Il faut de plus fermer toutes les avenues aux passions; il est plus aisé de les prévenir que de les vaincre; et quand on seroit assez heureux pour les bannir, dès qu'elles se sont fait sentir, elles font bien payer leur séjour. On ne peut refuser à la nature les premiers mouvemens; mais souvent elle

étend ses droits bien loin, et quand vous revenez à vous, vous trouvez bien des sujets de repentir.

Il faut avoir des ressources et des pis-aller. Mesurez vos forces et votre courage; et pour cela, dans les choses que vous craignez, mettez tout au pis. Attendez avec fermeté le malheur qui peut vous arriver; envisagez-le à face découverte : voyez-le dans toutes les circonstances les plus terribles, et ne vous en laissez pas accabler.

Un Favori, parvenu au comble de la fortune, faisoit voir ses richesses à son ami : en lui montrant une cassette, il lui disoit : *C'est là qu'est mon trésor.* Son ami le pressa de le lui faire voir, il lui permit d'ouvrir sa cassette; elle ne renfermoit qu'un vieil habit tout déchiré. L'ami en paroissant surpris, le Favori lui dit : *Quand la fortune me renverra à mon premier état, je suis tout prêt.* Quelle ressource de mettre tout au pis, et de se sentir de la force pour s'y soutenir!

Quand vous désirerez quelque chose fortement, commencez par examiner la chose désirée; voyez les biens qu'elle vous promet, et les maux qui la suivent : sou-

venez-vous du passage d'Horace : *La volupté marche devant nous, et cache sa suite.* Vous cesserez de craindre, dès que vous cesserez de désirer. Croyez que le sage ne court pas après la félicité, mais qu'il se la donne. Il faut que ce soit votre ouvrage : elle est entre vos mains. Songez qu'il faut peu de chose pour les besoins de la vie ; mais qu'il en faut infiniment pour satisfaire aux besoins de l'opinion : que vous aurez bien plutôt fait de mettre vos desirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos desirs. Si les honneurs et les richesses pouvoient rassasier, il faudroit en amasser ; mais la soif augmente en les acquérant. Celui qui désire le plus, est le plus pauvre.

Les jeunes personnes s'occupent de l'espérance. M. de la Rochefoucauld dit, *qu'elle vous conduit jusqu'à la fin de la vie par un chemin agréable.* Elle seroit bien courte, si l'espérance ne lui donnoit pas de l'étendue. C'est un sentiment consolant, mais qui peut être dangereux, puisqu'il vous prépare souvent bien des mécomptes. Le moindre mal qui en arrive, c'est de laisser échapper ce qu'on possède, en attendant ce qu'on desire.

Notre amour-propre nous dérobe à nous-mêmes, et nous diminue tous nos défauts. Nous vivons avec eux comme avec les odeurs que nous portons; nous ne les sentons plus, elles n'incommodent que les autres : pour les voir dans leur vrai point de vue, il faut les voir dans autrui. Voyez vos imperfections avec les mêmes yeux que vous voyez celles des autres; ne vous relâchez point sur cette règle, elle vous accoutumera à l'équité. Examinez votre caractère, et mettez à profit vos défauts; il n'y en a point qui ne tienne à quelques vertus, et qui ne les favorise. La morale n'a pas pour objet de détruire la nature, mais de la perfectionner. Etes-vous glorieuse? servez-vous de ce sentiment-là, pour vous élever au-dessus des foiblesses de votre sexe, pour éviter les défauts qui humilient. Il y a à chaque déréglement du cœur une peine et une honte attachées, qui vous sollicitent à le quitter. Etes-vous timide? tournez cette foiblesse en prudence : qu'elle vous empêche de vous commettre. Etes-vous dissipatrice? Aimez-vous à donner? il est aisé de la prodigalité d'en faire de la générosité. Donnez avec choix et à propos;

ne négligez pas les indigens ; prenez soin des pauvres : prêtez dans le besoin, mais donnez à ceux qui ne peuvent rendre ; par-là vous cédez à votre sentiment, et vous faites de bonnes actions. Il n'y a pas une foiblesse, dont, si vous voulez, la vertu ne puisse faire quelque usage.

Dans les afflictions qui vous arrivent, et qui vous font sentir votre peu de mérite, loin de vous irriter, et d'opposer l'opinion que vous avez de vous-même à l'injustice que vous prétendez qu'on vous fait, songez que les personnes qui vous la font sont plus en état de juger de vous, que vous-même ; que vous devez plutôt les croire que l'amour-propre, qui n'est qu'un flatteur, et que, sur ce qui vous regarde, votre ennemi est plus près que vous de la vérité ; que vous ne devez avoir de mérite à vos yeux, que celui que vous avez aux yeux des autres. On a trop de penchant à se flatter, et les hommes sont trop près d'eux-mêmes pour se juger.

Voilà des préceptes généraux pour combattre les vices de l'esprit : mais votre première attention doit être à perfectionner votre cœur et ses sentimens : vous n'avez de vertu sûre et durable que par

le cœur; c'est lui proprement qui vous caractérise. Pour vous en rendre maîtresse, gardez cette méthode. Quand vous vous sentez agitée d'une passion vive et forte, demandez quelque temps à votre sentiment, et composez avec votre foiblesse. Si vous voulez, sans l'écouter un moment, tout sacrifier à votre raison, à vos devoirs, il est à craindre que la passion ne se révolte, et ne devienne la plus forte. Vous êtes sous sa loi : il faut la ménager avec adresse; vous tirerez plus de secours que vous ne pensez d'une pareille conduite; vous trouverez des remèdes sûrs, même dans votre passion. Si c'est de la haine, vous connoîtrez que vous n'avez pas tant de raison de haïr, ni de vous venger. Si par malheur c'étoit le sentiment contraire dont vous fussiez occupée, il n'y a point de passion qui vous fournisse des secours plus sûrs contre elle-même.

Si votre cœur a le malheur d'être attaqué par l'amour, voici les remèdes pour en arrêter le progrès. Pensez que ces plaisirs ne sont ni solides, ni fidèles; ils vous quittent, et quand ils ne vous feroient que ce mal, c'en est assez. Dans les pas-

sions, l'ame se propose un objet, elle est plus intimement unie à lui par le désir ou par la jouissance, qu'elle ne l'est à son être : elle attache à sa possession tous ses biens, à sa perte tous ses maux. Cependant ce bien de l'opinion, ce bien du choix de l'ame, n'est ni solide, ni durable; il dépend des autres, il dépend de vous; et vous ne pouvez répondre ni des autres ni de vous.

L'amour, dans les commencemens, ne vous présente que des fleurs, et vous cache le danger. Il vous trompe; il prend toujours quelque forme qui n'est pas la sienne : le cœur, d'intelligence avec lui, sait vous cacher son penchant, de peur d'alarmer la raison et la pudeur. C'est un simple amusement, c'est l'esprit qui nous touche; enfin, jusqu'à ce que l'amour se soit rendu le maître, il est presque toujours ignoré. Dès qu'il s'est fait sentir, fuyez, n'écoutez point les plaintes de votre cœur : l'amour ne s'arrache point de l'ame avec des efforts ordinaires; il a trop d'intelligence avec notre cœur : dès qu'il vous a surpris, tout est pour lui contre vous, et rien ne peut vous servir contre l'amour. C'est la plus cruelle situa-

tion où une personne raisonnable puisse se trouver, où rien ne vous soutient, où vous n'avez de spectateur que vous-même; il faut sans cesse ranimer son courage. Songez qu'il vous en faudroit faire un bien plus triste usage, si vous vous relâchiez.

Faites réflexion aux funestes suites des passions; vous ne trouverez que trop d'exemples pour vous instruire; mais souvent nous en sommes désabusées sans en être guéries. Supputez, s'il est possible, les maux que l'amour fait faire: il surprend la raison, il jette le trouble dans l'ame et dans les sens; il enlève la fleur de l'innocence, il étonne la vertu, il ternit la réputation, la honte étant presque toujours à la suite de l'amour. Rien ne vous avilit tant, et ne vous met tant au-dessous de vous-même, que les passions; elles vous dégradent. Il n'y a que la raison qui vous conserve votre place. Il est bien plus fâcheux d'avoir besoin de son courage pour soutenir un malheur, que pour l'éviter; le plaisir de faire son devoir vous console; mais ne vous applaudissez jamais, de peur d'être humiliée. Songez que vous portez votre ennemi avec vous; prenez une conduite

qui vous réponde de vous à vous-même : fuyez les spectacles, les représentations passionnées. Il ne faut point voir ce qu'on ne veut point sentir. La musique, la poésie, tout cela est du train de la volupté. Faites des lectures solides qui fortifient la raison.

Ne soyez point en commerce avec votre imagination ; elle vous peindra l'amour avec tous ses charmes. Tout est séduction, illusion quand il passe par elle : il y a bien à perdre quand vous la quittez pour venir à la réalité. Saint-Augustin nous a peint son état, quand il a voulu quitter l'amour et les plaisirs ; il dit que ce qu'il aimoit se présentoit à lui sous une figure charmante : il fait une peinture si vive de ce qui se passoit dans son cœur, qu'on ne sauroit la lire sans danger. Il faut passer légèrement sur les tableaux de la volupté ; elle est à craindre dans les temps où l'on conspire contre elle : quand on la pleure même, il faut s'en défier. La passion s'augmente par les retours qu'on fait sur soi : l'oubli est la seule sûreté qu'on puisse prendre contre l'amour. Il faut compter sérieusement avec vous-même, et vous dire : que veux-je faire

du sentiment qui m'occupe? Tels et tels malheurs ne m'attendent-ils pas, si j'ai la foiblesse d'y céder?

Tirez des forces et du secours de votre ennemi, de son propre caractère: quand vous voudrez ne le point flatter, il vous en fournira. Ecartez tous les agrémens que vous lui donnez; ne lui prêtez rien, et ne lui faites grace sur rien, et vous verrez qu'il lui en reste peu. Après cela n'y pensez plus; prenez une résolution ferme de le fuir; croyez que nous sommes aussi forts que nous voulons l'être. La dissipation, les amusemens simples sont nécessaires; mais il faut éviter tous les plaisirs qui portent au cœur.

Ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent, c'est la manière de se conduire après les avoir faites. L'humble aveu de nos fautes désarme la haine et émousse la colère. Les femmes qui ont eu le malheur de se dérober à leur devoir, de blesser la bienséance, de révolter la vertu et la pudeur, doivent ce respect à l'usage et à l'honnêteté violée, de paroître avec un air humilié; c'est une espèce de réparation que le public demande; il se souvient de vos fautes dès que vous les

oubliez. Le repentir assure le changement. Prévenez la malignité naturelle qui est dans tous les hommes : mettez-vous à la place que leur orgueil vous destine. Ils vous veulent humiliée : quand vous aurez fait leur ouvrage, ils n'auront rien à vous demander. La superbe, après les fautes, les rappelle, et les immortalise.

Passons, ma fille, aux devoirs de la société. J'ai cru qu'avant tout il falloit vous tirer de l'éducation ordinaire et des préjugés de l'enfance, qu'il étoit nécessaire de fortifier votre raison, et de vous donner des principes certains pour vous servir d'appui. J'ai cru que la plupart des désordres de la vie venoient des fausses opinions; que les fausses opinions donnoient des sentimens déréglés, et que, quand l'esprit n'est pas éclairé, le cœur est ouvert aux passions; qu'il faut avoir des vérités dans l'esprit, qui nous préservent de l'erreur; qu'il faut avoir des sentimens dans le cœur, qui le ferment aux passions. Quand vous connoîtrez la vérité, et que vous aimerez la justice, toutes les vertus seront en sûreté.

Le premier devoir de la vie civile est de songer aux autres. Ceux qui ne vivent

que pour eux tombent dans le mépris et dans l'abandon. Quand vous voudrez trop exiger des autres, on vous refusera tout, amitié, sentimens, services. La vie civile est un commerce d'offices mutuels; le plus honnête y met davantage : en songeant au bonheur des autres, vous assurez le vôtre ; c'est habileté que de penser ainsi.

Rien de plus haïssable que les gens qui font sentir qu'ils ne vivent que pour eux. L'amour-propre outré fait les grands crimes ; quelques degrés au-dessous, il fait les vices ; mais pour peu qu'il en reste, il affoiblit les vertus et les agrémens de la société.

Il est impossible de se lier aux personnes qui ont un amour-propre dominant, et qui le font sentir : cependant nous ne nous en dépouillerons jamais ; tant que nous tiendrons à la vie, nous tiendrons à nous. Mais il y a un amour-propre habile, qui ne s'exerce point aux dépens des autres.

Nous croyons nous élever en abaissant nos semblables ; c'est ce qui nous rend médisans et envieux. La bonté rend bien plus que la malignité. Faire du bien quand

on le peut, en dire de tout le monde, ne juger jamais à la rigueur; ces actes de bonté et de générosité souvent répétés vous acquièrent enfin une grande et belle réputation. Tout le monde est intéressé à vous louer, à diminuer vos défauts, et à augmenter vos bonnes qualités. Il faut fonder votre réputation sur vos vertus, et non sur le démérite des autres. Comptez que leurs bonnes qualités ne vous ôtent rien, et que vous ne devez imputer qu'à vous la diminution de votre réputation.

Une des choses qui nous rend plus malheureuses, c'est que nous comptons trop sur les hommes: c'est aussi la source de nos injustices. Nous leur faisons des querelles, non sur ce qu'ils nous doivent, ni sur ce qu'ils nous ont promis, mais sur ce que nous avons espéré d'eux : nous nous faisons un droit de nos espérances, qui nous fournissent bien des mécomptes.

Ne soyez point précipitée dans vos jugemens; n'écoutez point les calomnies; résistez même aux premières apparences, et ne vous pressez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.

Il faudroit, dans les jugemens particuliers, imiter l'équité des jugemens solemnels. Jamais les juges ne décident sans avoir examiné, écouté et confronté les témoins avec les intéressés; mais nous, sans mission, nous nous rendons les arbitres de la réputation; toute preuve suffit, toute autorité paroît bonne, quand il faut condamner. Conseillés par la malignité naturelle, nous croyons nous donner ce que nous ôtons aux autres. De-là viennent les haines et les inimitiés, car tout se sait.

Mettez donc de l'équité dans vos jugemens. Cette même justice que vous ferez aux autres, ils vous la rendront. Voulez-vous qu'on pense et qu'on dise du bien de vous? Ne dites jamais de mal de personne.

L'honnêteté, qui est une imitation de la charité, est aussi une des vertus de la société : elle vous met au-dessus des autres, quand vous l'avez à un degré plus éminent; mais elle ne se pratique et ne se soutient qu'aux dépens de l'amour-propre. L'honnêteté prend toujours sur vous, et tourne au profit des autres : elle est un des grands liens de la société, et la

seule qualité qui met de la sûreté et de la douceur dans le commerce.

Nous aimons naturellement à dominer; c'est un sentiment injuste : où sont nos droits, pour vouloir nous élever au-dessus des autres? Il n'y a qu'une domination permise et légitime, c'est celle que nous donne la vertu. Ayez plus de bonté et de générosité que les autres; soyez en avances de services et de bienfaits : c'est le moyen de vous élever. Le grand désintéressement vous rend aussi indépendant, et vous élève plus que la fortune même : rien ne nous abaisse tant que l'amour du bien.

Ce sont les qualités du cœur qui entrent dans le commerce : l'esprit ne lie point aux autres, et vous voyez souvent des gens fort haïssables avec beaucoup d'esprit : il vous donnent bonne opinion d'eux-mêmes, veulent dominer, et abaisser les autres.

Quoique l'humilité n'ait été regardée, que comme une vertu chrétienne, il faut pourtant convenir qu'elle est une vertu de société, et si nécessaire, que sans elle vous êtes d'un commerce difficile. C'est l'idée que vous avez de vous-même

qui vous fait soutenir vos droits avec tant de hauteur, et prendre sur ceux d'autrui.

Il ne faut jamais compter à la rigueur avec personne; l'exacte honnêteté ne demande point tout ce qui vous est dû. Avec vos amis, ne craignez point d'être en avance. Si vous voulez être une amie aimable, n'exigez rien avec trop de rigueur; mais afin que les manières ne se démentent point, comme elles expriment les dispositions du dedans, faites souvent de sérieuses réflexions sur vos foiblesses, et vous montrez vous-même à découvert: vous tirerez de cet examen des sentimens d'humilité pour vous, et d'indulgence pour les autres.

Soyez humble sans être honteuse. La honte est un orgueil secret, et l'orgueil est une erreur sur ce que l'on vaut, et une injustice sur ce que l'on veut paroître aux autres.

La réputation est un bien très-desirable; mais c'est foiblesse de la rechercher avec trop d'ardeur, et de ne rien faire que pour elle; il faut se contenter de la mériter. Il ne faut pas rejeter le sentiment de la gloire; c'est l'aide le plus sûr

que nous ayions pour la vertu ; mais il est question de choisir la bonne gloire.

Accoutumez-vous à voir sans étonnement, et sans envie, ce qui est au-dessus de vous ; et sans mépris ce qui est au-dessous. Que le faste ne vous impose pas : il n'y a que les petites ames qui se prosternent devant la grandeur, l'admiration n'est due qu'à la vertu.

Pour vous accoutumer à estimer les hommes par leurs qualités propres, considérez l'état d'une personne comblée d'honneurs, de dignités et de richesses, à qui il semble que rien ne manque, mais à qui tout manque effectivement, faute d'avoir les vrais biens : elle souffre autant que si sa pauvreté étoit réelle, puisqu'elle a le sentiment de la pauvreté. *Rien n'est pire*, dit un ancien, *que la pauvreté dans les richesses*, *parce que le mal tient à l'ame :* celui qui se trouve dans cet état a tous les maux de l'opinion, sans jouir des biens de la fortune ; il est aveuglé par l'erreur, et déchiré par les passions, pendant qu'une personne raisonnable qui n'a rien, mais qui, à la place des faux biens, substitue de sages et de solides réflexions, jouit d'une tranquillité que rien n'égale.

Le bonheur de l'un et le malheur de l'autre ne viennent que de la manière différente de penser.

Si vous ètes sensible à la haine et à la vengeance, opposez-vous à ce sentiment : rien n'est si bas que de se venger. Si on vous a offensée, vous ne devez que du mépris, et c'est une dette aisée à payer. Si on ne vous a manqué qu'en choses légères, vous devez de l'indulgence. Mais il y a des temps d'injustices à essuyer dans la vie; des temps où les amis pour qui vous avez le plus fait, s'acharnent à vous blâmer. Après avoir tout mis en usage pour les désabuser, il ne faut point s'opiniâtrer contre eux. On doit courir après l'estime de ses amis; mais quand vous trouvez des gens qui ne vous voient qu'au travers de la prévention, quand vous avez affaire à ces imaginations ardentes et allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leurs injustices, il faut se retirer et se calmer; quelque chose que vous fissiez, vous n'obtiendriez que de l'improbation. C'est alors qu'il faut opposer à leur injustice et à la honte de se dédire, le rempart de votre innocence et la certitude de n'avoir point failli. Songez que, si dans le

temps que l'on vous élevoit, vous n'en valiez pas davantage, à présent que l'on vous abaisse, vous n'en valez pas moins. Il faut, sans en être plus humiliée, avoir pitié d'eux, ne se point irriter, s'il est possible, et dire : *Ils ont de mauvais yeux*. Faites réflexion, qu'avec de bonnes qualités on surmonte la haine et l'envie; que les espérances qu'on tire de la vertu vous soutiennent et vous consolent.

Ne songez à vous venger, qu'en mettant dans votre conduite plus de modération que ceux qui vous attaquent n'ont de malice. Il n'y a que les ames élevées qui soient touchées de la gloire de pardonner.

Songez à vous estimer à bon titre, pour vous consoler de l'estime qu'on vous refuse. Vous ne pouvez vous permettre qu'une seule vengeance, c'est celle de faire du bien à ceux qui vous ont offensée; c'est la vengeance la plus délicate, et la seule permise : vous satisfaites à votre sentiment, et vous ne prenez point sur les vertus. César nous en donne l'exemple : son lieutenant Labiénus l'abandonna dans le temps qu'il avoit le plus besoin de lui, et passa dans le camp de Pompée; il laissa dans celui de César de grandes richesses,

César les lui renvoya, et lui manda: *Voilà comme César se venge.*

Il est de la prudence de profiter des fautes des autres, quand même elles nous blessent; mais souvent ils commencent les torts, et nous les achevons : nous usons mal des droits qu'ils nous donnent sur eux, nous voulons tirer trop d'avantage de leurs fautes: c'est une injustice et une violence qui met les spectateurs contre nous. Si nous souffrions avec modération, tout seroit pour nous, et les fautes de ceux qui nous attaquent doubleroient par notre patience.

Quand vous savez que vos amis vous manquent, dissimulez; dès que vous faites sentir que vous vous en apercevez, leur malignité augmente, et vous mettez leur haine en liberté. En dissimulant, vous flattez leur amour-propre: ils jouissent du plaisir de vous en imposer, ils se croient supérieurs, dès qu'ils ne sont point démêlés : ils triomphent de votre erreur, et jouissent du plaisir de ne vous point perdre. En ne leur faisant point sentir que vous les connoissez, vous leur donnez le temps de se repentir, et de revenir à eux. Il ne faut qu'un service rendu à propos,

ou une autre manière d'envisager les choses, pour vous les rendre plus attachées.

Soyez inviolable dans vos paroles; mais pour leur acquérir une entière confiance, songez qu'il faut une extrême délicatesse à les garder. Respectez la vérité, même dans les choses indifférentes : songez que rien n'est si méprisable que de la blesser. On a dit que le mensonge fait voir que l'on méprise les dieux, et qu'on craint les hommes; que celui-là est semblable aux dieux qui dit la vérité, et qui fait du bien. Il faut aussi éviter les sermens : la seule parole d'une honnête personne doit avoir toute l'autorité des sermens.

La politesse est une envie de plaire : la nature la donne, et l'éducation et le monde l'augmentent. La politesse est un supplément de la vertu : on dit qu'elle est venue dans le monde, quand cette fille du ciel l'a abandonné. Dans les temps les plus grossiers, où la vertu régnoit davantage, on connoissoit moins la politesse : elle est venue avec la volupté, elle est la fille du luxe et de la délicatesse ; on a douté si elle tenoit plus du vice que de la vertu. Sans oser décider, ni la définir, m'est-il permis de dire mon sentiment? Je crois qu'elle

est un des plus grands liens de la société, puisqu'elle contribue le plus à la paix: elle est une préparation à la charité, une imitation même de l'humilité. La vraie politesse est modeste; et comme elle cherche à plaire, elle sait que les moyens pour y réussir sont de faire sentir qu'on ne se préfère point aux autres; qu'on leur donne le premier rang dans notre estime.

L'orgueil nous sépare de la société: notre amour-propre nous donne un rang à part qui nous est toujours disputé: l'estime de soi-même qui se fait trop sentir est presque toujours punie par le mépris universel. La politesse est l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres, et ce qu'on se doit à soi-même, car ces devoirs ont leurs limites, lesquelles passées, c'est flatterie pour les autres, et orgueil pour vous: c'est la qualité la plus séduisante.

Les personnes les plus polies ont ordinairement de la douceur dans les mœurs, et des qualités liantes. C'est la ceinture de Vénus: elle embellit et donne des graces à tous ceux qui la portent: avec elle vous ne pouvez manquer de plaire.

Il y a bien des degrés de politesse: vous

en avez une plus fine à proportion de la délicatesse de l'esprit. Elle entre dans toutes vos manières, dans vos discours, dans votre silence même.

L'exacte politesse défend qu'on étale avec hauteur son esprit et ses talens. Il y a aussi de la dureté à se montrer heureux à la vue de certains malheurs. Il ne faut que du monde pour polir les manières; mais il faut beaucoup de délicatesse pour faire passer la politesse jusqu'à l'esprit. Avec une politesse fine et délicate, on vous passe bien des défauts, et on étend vos bonnes qualités. Ceux qui manquent de manières, ont plus besoin de qualités solides, et leur réputation se forme lentement. Enfin la politesse coûte peu et rend beaucoup.

Le silence convient toujours à une jeune personne: il y a de la modestie et de la dignité à le garder; vous jugez les autres et vous ne hasardez rien. Mais gardez-vous d'avoir un silence fier et insultant; il faut qu'il soit l'effet de votre retenue, et non pas de votre orgueil. Mais, comme on ne peut pas toujours se taire, il faut savoir que la première règle pour bien parler, c'est de bien penser.

Quand vos idées seront nettes et démêlées, vos discours seront clairs. Qu'ils soient remplis de pudeur et de bienséance. Respectez dans vos discours les préjugés et les coutumes. Les expressions marquent les sentimens, et les sentimens sont les expressions des mœurs.

Il faut sur-tout éviter le caractère plaisant, c'est toujours un mauvais personnage; et rarement en faisant rire se fait-on estimer. Ayez attention aux autres bien plus qu'à vous: songez plutôt à les faire valoir qu'à briller. Il faut savoir bien écouter, et ne montrer, ni dans ses yeux ni dans ses manières, un air distrait. Contez peu: narrez d'une manière fine et serrée: que ce que vous direz soit neuf, ou que le tour en soit nouveau. Le monde est rempli de gens qui portent des sons à l'oreille, sans rien dire à l'esprit. Il faut, quand on parle, plaire, ou instruire. Quand vous demandez de l'attention, il faut la payer par l'agrément. Un discours médiocre ne sauroit être trop court.

Approuvez; mais admirez rarement: l'admiration est le partage des sots. Eloignez de vos discours l'art et la finesse: la principale prudence consiste à parler peu,

et à se défier plus de soi-même que des autres. Une conduite droite, la réputation de probité, attirent plus de confiance et d'estime, et à la longue plus d'avantages de la fortune, que les voies détournées. Rien ne vous rend digne des plus grandes choses, et ne vous met au-dessus des autres, que l'exacte probité.

Accoutumez-vous à avoir de la bonté et de l'humanité pour vos domestiques. Un ancien dit, *qu'il faut les regarder comme des amis malheureux*. Songez que vous ne devez qu'au hasard l'extrême différence qu'il y a de vous à eux : ne leur faites point sentir leur état : n'appesantissez point leur peine ; rien n'est si bas que d'être haut envers qui vous est soumis.

N'usez point de termes durs : il en est d'une espèce qui doivent être ignorés d'une personne polie et délicate. Le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir. Sommes-nous en droit de vouloir nos domestiques sans défauts, nous qui leur en montrons tous les jours? Il faut en souffrir. Quand vous vous faites voir pleine d'humeur et de colère (car souvent on se démasque devant son domestique), quel

spectacle n'offrez-vous point à leurs yeux? Ne vous ôtez-vous pas le droit de les reprendre : il ne faut pas avoir avec eux une familiarité basse; mais vous leur devez du secours, des conseils et des bienfaits proportionnés à votre état et à leur besoin.

Il faut se conserver de l'autorité dans son domestique; mais une autorité douce. Il ne faut pas toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables; mais il ne faut appeler l'autorité, que quand la persuasion manque. Songez que l'humanité et le christianisme égalent tout. L'impatience et l'ardeur de la jeunesse, jointes à la fausse idée qu'on vous donne de vous-même, vous font regarder les domestiques comme des gens d'une autre nature que la vôtre. Que ces sentimens sont contraires à la modestie que vous vous devez, et à l'humanité que vous devez aux autres!

N'ayez point de goût pour la flatterie des domestiques; et pour empêcher l'impression que leurs discours flatteurs, et souvent répetés, peuvent faire sur vous, songez que ce sont gens payés pour servir vos foiblesses et votre orgueil.

Si par malheur, ma fille, vous ne suivez

pas mes conseils, s'ils sont perdus pour vous, ils seront utiles pour moi : par ces préceptes, je me forme de nouvelles obligations. Ces réflexions me sont de nouveaux engagemens pour travailler à la vertu. Je fortifie ma raison, même contre moi, et me mets dans la nécessité de lui obéir; ou je me charge de la honte d'avoir su la connoître, et de lui avoir été infidèle.

Rien de plus humiliant, ma fille, que d'écrire sur des matières qui me rappellent toutes mes fautes : en vous les montrant, je me dépouille du droit de vous reprendre, je vous donne des armes contre moi, et je vous permets d'en user si vous voyez que j'aie les vices opposés aux vertus que je vous recommande : car les conseils sont sans autorité, dès qu'ils ne sont pas soutenus par l'exemple.

TRAITÉ

DE L'AMITIÉ.

Vous me devez, monsieur, une consolation pour la perte de notre amie. J'appelle perte, toute diminution dans l'amitié, puisqu'ordinairement tout sentiment qui s'affoiblit, tombe. Je m'examine à la rigueur, et je crois mettre dans l'amitié plus qu'une autre : cependant tout échappe. Je vous prie donc de me dire sans ménagement à qui je dois m'en prendre ; car il faut que mes plaintes aient un objet. Est-ce de moi ? est-ce de mes amies, ou des mœurs du temps? Enfin, corrigez-moi si je manque, consolez-moi si je perds.

Plus on avance dans la vie, et plus on sent le besoin que l'on a de l'amitié. A mesure que la raison se perfectionne, que l'esprit augmente en délicatesse, et que le cœur s'épure, plus le sentiment de l'amitié devient nécessaire. Voici ce que le loisir de ma solitude m'a fait penser sur ce sujet.

Dans tous les temps on a regardé l'amitié comme un des premiers biens de la vie. C'est un sentiment qui est né avec nous: le premier mouvement du cœur a été de s'unir à un autre cœur. Cependant c'est une plainte générale : tout le monde dit qu'il n'y a point d'amis. Tous les siècles ensemble fournissent à peine trois ou quatre exemples d'une amitié parfaite. Puisque tous les hommes conviennent des charmes de l'amitié, pourquoi dans un intérêt commun, tous ne s'entendent-ils pas, ne s'unissent-ils pas, pour en jouir? C'est un effet du déréglement des hommes, de s'aveugler sur leurs véritables intérêts. La sagesse et la vérité, en nous éclairant, rendent notre amour-propre plus habile, et nous apprennent que nos véritables intérêts sont de nous attacher à la vertu, et que la vertu amène les doux plaisirs de l'amitié. Voyons donc quels sont les charmes et les avantages de l'amitié, pour les chercher; quel est le véritable caractère de l'amitié, pour la connoître; et quels sont les devoirs de l'amitié, pour les remplir.

Les avantages de l'amitié se présentent assez d'eux-mêmes : toute la nature n'a

qu'une voix pour dire qu'ils sont de tous les biens les plus désirables ; sans elle, la vie est sans charmes. L'homme est plein de besoins : renvoyé à lui-même, il sent un vide que l'amitié seule est capable de remplir : toujours inquiet et toujours agité, il ne se calme et ne se repose que dans l'amitié. Un ancien dit, que l'amour est fils de la pauvreté et du dieu des richesses : de la pauvreté, parce qu'il demande toujours ; du dieu des richesses, parce qu'il est libéral. L'amitié ne pourroit-elle pas aussi avoir la même origine? Quand elle est vive, elle demande des sentimens : les ames tendres et délicates sentent les besoins du cœur, plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Mais, comme elle est généreuse, elle mérite aussi qu'on la reconnoisse pour fille du dieu des richesses ; car il n'est pas permis de se parer du beau nom d'amitié dès que l'on manque à ses amis dans le besoin. Enfin les caractères sensibles cherchent à s'unir par les sentimens : le cœur étant fait pour aimer, il est sans vie, dès que vous lui refusez le plaisir d'aimer ou d'être aimé. Comblez les hommes de biens, de richesses et d'honneurs, et privez-les des

douceurs de l'amitié, tous les agrémens de la vie s'évanouissent. Les personnes raisonnables se refusent à l'amour : les femmes par l'attachement à leur devoir, et les hommes par la crainte d'un mauvais choix. Vous êtes attiré dans l'amitié, vous êtes entraîné dans l'amour. L'amitié s'enrichit des pertes de l'amour; elle en devient plus tendre, plus vive et plus empressée. Toutes les délicatesses de l'amour se trouvent dans les engagemens dont je parle. L'amitié naissante est sujette à l'illusion: la nouveauté plaît et promet, et tout ce qui réveille l'espérance est d'un grand prix. L'illusion est un sentiment qui nous transporte au-delà de la vérité, et qui obscurcit nos lumières. Vous voyez dans les personnes qui commencent à vous plaire, tout ce qu'il y a de bon ; et l'imagination, qui toujours agit au gré du cœur, prête à la personne aimée le mérite qui lui manque. On aime ses amis bien plus par les qualités qu'on devine, que par celles qu'on connoît. Il y a aussi des amitiés d'étoile et de sympathie, des liens inconnus qui nous unissent et qui nous serrent ; nous n'avons besoin ni de protestations ni de serment, la

confiance va au-devant des paroles. Quand Montaigne nous peint ses sentimens pour son ami : « Nous nous cherchions, dit-il, « et nos noms s'embrassoient avant que de « nous connoître. Ce fut un jour de fète « que je le vis pour la première fois; nous « nous trouvâmes tout d'un coup si « liés, si unis, si connus, si obligés, que « rien ne nous fut plus cher que l'un à « l'autre. Et quand je me demande d'où « vient cette joie, cette aise, ce repos « que je sens lorsque je le vois; c'est que « c'est lui, c'est que c'est moi : c'est tout « ce que je puis dire. » Nous jouissons dans l'amitié de ce que l'amour a de plus doux; du plaisir de la confiance, du charme d'exposer son ame à son ami, de lire dans son cœur, de le voir à découvert, de montrer ses propres foiblesses; car il faut penser tout haut devant son ami. Il n'y a que ceux qui ont joui du doux plaisir de l'amitié, qui sachent quel charme il y a à passer les journées ensemble. Que les heures sont légères, qu'elles sont coulantes avec ce qu'on aime!

Quelle ressource que l'asile de l'amitié! Par elle vous échappez aux hommes qui sont presque tous trompeurs, faux et in-

constans. Mais un des grands avantages de l'amitié, c'est le secours des bons conseils. Quelque raisonnable qu'on soit, on a besoin d'être conduit: il faut se défier de sa propre raison que la passion fait souvent parler comme il lui plaît. C'est un grand secours que de savoir qu'on a un guide pour se conduire et se redresser.

Les anciens ont connu tous les biens qu'apporte l'amitié; mais ils en ont fait des portraits si chargés, qu'on les a regardés comme de belles idées, et qui n'étoient point dans la nature. Comme les hommes aiment à se soustraire aux grands modèles, et à rejeter les grands exemples, parce qu'ils exigent beaucoup de nous, ils s'accordent à les traiter de chimères: c'est mal connoître nos intérêts. En nous dérobant aux obligations de l'amitié, nous perdons tous ces avantages. C'est une société, c'est un commerce, enfin ce sont des engagemens réciproques, où l'on ne compte rien, où l'on n'exige rien, où le plus honnête homme met davantage, et se trouve heureux d'être en avance. On partage sa fortune avec son ami, richesses, crédit, soins, services, tout est à lui, excepté notre honneur. Il m'a paru, à la

honte de notre siècle, que d'offrir son bien à son ami, c'est le dernier effort de l'amitié. Il y a bien des témoignages au-dessus de celui-là : mais le plus grand avantage de l'amitié, c'est de trouver dans son ami un vrai modèle; car on désire l'estime de ce qu'on aime, et ce désir nous porte à imiter les vertus qui y conduisent.

Sénèque recommande à son ami de choisir entre les grands hommes le plus respectable; d'agir comme si l'on étoit en sa présence; de lui rendre compte de toutes ses actions : ce grand homme qui nous tient en respect, c'est notre ami. Rien ne répond tant de nous à nous-mêmes, et n'est d'une plus sûre caution envers les autres, qu'un ami estimable. Il ne nous est pas permis d'être imparfaits à ses yeux : aussi ne voyez-vous guères le vice se lier avec la vertu. L'on n'aime point à voir ce qui nous juge et nous condamne toujours. Il faut être sûr de soi pour oser se donner de certains amis. Pyrrhus dit : *Sauvez-moi de mes amis, je ne crains qu'eux.* Pline ayant perdu son ami : *Je crains bien*, dit-il, *de me relâcher dans le chemin de la vertu; j'ai perdu mon guide et le témoin de ma vie.* Enfin la parfaite

amitié nous met dans la nécessité d'être vertueux. Comme elle ne se peut conserver qu'entre personnes estimables, elle nous force à leur ressembler, pour les garder. Vous trouverez donc dans l'amitié la sûreté du bon conseil, l'émulation du bon exemple, le partage dans vos douleurs, le secours dans vos besoins, sans être demandé, attendu, ni acheté. Voyons à présent quels sont les véritables caractères de l'amitié, pour la connoître.

Le premier mérite qu'il faut chercher dans votre ami, c'est la vertu, c'est ce qui nous assure qu'il est capable d'amitié, et qu'il en est digne. N'espérez rien de vos liaisons lorsqu'elles n'ont pas ce fondement. Aujourd'hui ce n'est pas le goût qui unit, ce sont les besoins; ce n'est pas l'union des cœurs ni de l'esprit qu'on cherche dans les engagemens; aussi les voyons-nous finir aussitôt que se former. Il n'y a jamais de rupture qui ne nous accuse; c'est toujours la faute de l'un des deux; on ne peut éviter la honte de s'être mépris, et d'avoir à se dédire. On s'unit sans examiner, et on rompt sans délibérer; rien n'est si méprisable. Choisissez votre ami entre mille; rien

n'est plus important qu'un tel choix, puisque le bonheur en dépend. Rien de plus triste que de tomber en de mauvaises mains, d'avoir à essuyer la honte d'une rupture, ou les chagrins d'une liaison avec des personnes sans mérite. Il faut songer de plus que nos amis nous caractérisent : on nous cherche dans eux ; c'est donner au public notre portrait, et l'aveu de ce que nous sommes. On trembleroit si l'on faisoit attention sur ce que l'on hasarde en avouant un ami. Voulez-vous être estimé? vivez avec des personnes estimables. Il faut donc bien connoître avant de s'engager. La première marque qui nous assure le plus qu'on est digne d'amitié, c'est la vertu ; après quoi il faut chercher des amis libres, affranchis des passions. Ceux que l'ambition possède sont incapables de sentir ce doux sentiment, encore moins ceux qui sont dans les liens de l'amour. L'amour emporte avec soi toute la vivacité de l'amitié : c'est une passion turbulente, et l'amitié est un sentiment doux et réglé. L'amour donne à l'ame une joie d'ivresse qui quelquefois est suivie de violens chagrins ; l'autre est une joie de raison, toujours pure et tou-

jours égale : rien ne peut l'arrêter, ni la lasser; elle nourrit l'ame. De plus, si vous êtes attaché à une personne de mérite, n'a-t-elle pas toute votre confiance? L'amitié d'un amant est trop sèche, il peut vous donner des soins et des services; mais il n'a plus de sentiment à vous offrir. La récompense de l'amour vertueux, c'est l'amitié; mais ce n'est pas l'amour ordinaire qui nous y conduit, c'est l'amour épuré. Les personnes frivoles et dissipées ne sont pas propres à l'amitié; chaque objet enlève une portion de sentiment et d'attention qui appartient à l'amitié. Quoique l'on ait toujours dit qu'il faut donner à l'amitié des fondemens plus solides que la simple sensibilité, cependant, si le goût ne s'en mêle, on n'est point entraîné; l'esprit ne peut être convaincu. Si le cœur n'est pas touché, l'on ne va ni bien vîte ni bien loin. La vertu et le goût ont formé les amitiés dont la mémoire est venue jusqu'à nous.

Montaigne, qui nous peint la naissance de ses sentimens pour son ami, dit qu'il fut frappé comme on l'est en amour. Il étoit dans une situation propre à jouir de l'amitié : dégagé des passions, voué à la

raison, il ne lui restoit plus de jouissance que celle de l'amitié. Les personnes revenues des passions violentes, et que la connoissance du peu de valeur des choses ramène à elles-mêmes, conviennent mieux à la véritable amitié. Celles qui sont libres et dégagées de mille amusemens frivoles, se lient à vous par sentiment; mais, quoiqu'insensibles à leurs propres besoins, elles ne laissent pas de sentir et de soulager ceux de leurs amis. Jamais nous ne vivons dans une telle indépendance, que nous puissions nous passer les uns des autres; mais les services doivent être à la suite de l'amitié, et non pas l'amitié à la suite des services. Il faut aussi dans l'amitié de la conformité des rapports, des âges à-peu-près semblables, que les mêmes goûts unissent. Les personnes élevées à des postes brillans, sont enivrées de leur bonheur; ces esprits déréglés que la fortune caresse, ne sont guères propres à l'amitié. Les rois sont aussi privés de ce doux sentiment. Ils ne sauroient jamais jouir de la certitude d'être aimés pour eux-mêmes; c'est toujours le roi, et rarement la personne. Je ne voudrois pas avoir la première place à ce prix; tout est trop

pesant sans le secours de l'amitié. Il n'y a eu de roi qu'Agésilas qui fut puni pour avoir su se trop faire aimer. C'est une belle domination que de régner sur tous les cœurs. Les personnes en place ont plus de soin d'amasser des richesses que d'acquérir des amis. Quel est celui qui pense à s'attacher les cœurs par des bienfaits, à chercher les personnes de mérite, à les secourir, à se préparer un asile dans le cœur d'un ami pour le temps de la disgrace? La plupart des biens que nous acquérons sont pour les autres, celui-là seul est pour nous. Il faut aussi dans l'amitié des mœurs pures; vous courez trop de risque de vous unir avec une personne de mœurs déréglées.

Vous voyez bien que toutes les vertus deviennent nécessaires à la parfaite amitié. La retraite est propre à cultiver ce sentiment : la solitude est amie de la sagesse; c'est au-dedans de nous qu'habitent la paix et la vérité. De plus, *c'est la marque d'un esprit bien fait*, dit un ancien, *que de savoir demeurer avec soi-même. Qu'il est doux d'y rester, quand on s'en est rendu la jouissance agréable!* L'amitié demande une personne toute entière :

dans la retraite ; ce sentiment-là devient plus nécessaire et moins partagé. D'ailleurs nous sommes d'ordinaire avec les autres, comme nous sommes avec nous-mêmes. Les personnes sages savent établir la paix chez elles, et la communiquent aux autres. Sénèque dit : *J'ai assez profité pour apprendre à être mon ami.* Quiconque sait vivre avec soi-même, sait vivre avec les autres. Les caractères doux et paisibles répandent de l'onction sur tout ce qui les approche. La retraite assure l'innocence, et nous rend l'amitié plus nécessaire. Il nous faut un témoin de ce que nous valons, sans cela nous marchons mollement dans le chemin de la vertu. Quand vous estimez votre ami à un certain degré, vous mettez toute votre gloire dans son estime ; si vous êtes heureux, vous voulez partager votre bonheur avec lui. De plus, la possession du bien devient insipide sans témoins.

Je crois que la grande jeunesse n'est guères propre aux plaisirs de la parfaite amitié. Nous voyons assez de jeunes gens se croire et se dire amis ; mais les liens de leurs unions, ce sont les plaisirs, et les plaisirs ne sont pas des nœuds dignes de

l'amitié. *Vous êtes dans l'âge*, dit Sénèque à son ami, *où vos passions violentes sont éteintes, vous n'en avez plus que de douces; nous allons jouir du noble plaisir de l'amitié.* Ce qui la rend plus sûre et plus solide, c'est la vertu, l'éloignement du monde, l'amour de la solitude, la pureté des mœurs, une vie qui nous ramène à la sagesse et à nous-mêmes, un esprit élevé (car il y a un goût et un degré dans la parfaite amitié où ne peuvent atteindre les caractères médiocres), mais surtout un cœur droit. Les qualités du cœur sont beaucoup plus nécessaires que celles de l'esprit : l'esprit plaît, mais c'est le cœur qui lie. Les gens en qui l'amour-propre domine, n'en sont pas dignes; ils ne pensent qu'à prendre sur le fonds de l'amitié; et les personnes vertueuses ne sont pressées que d'y mettre. Les avares ne connoissent point un si noble sentiment; la véritable amitié est opulente. L'avarice oppose à toutes les vertus un obstacle insurmontable. Le sentiment de l'avarice arrête, ou pour mieux dire, étouffe tous les bons mouvemens : il n'y a pas une vertu qui ne prenne sur nous, et ils veulent toujours prendre sur les autres.

Il faut savoir donner en pure perte ; il faut avoir le courage de faire des ingrats. Mais passons aux devoirs de l'amitié.

Il y a trois temps dans l'amitié ; le commencement, la durée et la fin. Comme tous les commencemens de l'amitié sont pleins de sentimens, et que les amitiés naissantes sont soutenues d'un peu d'illusion, rien ne coûte dans ces premiers momens, et tout est plaisir. Mais il arrive souvent que le goût s'use, que cette pointe de sentiment s'émousse par l'habitude. L'illusion disparoît, et vous êtes réduit à soutenir l'amitié par raison ; qualité qui est toujours sèche. En amitié, comme en amour, il faudroit ménager ses goûts : c'est une économie permise. Mais sait-on s'arrêter sur un plaisir permis et innocent ? Cependant, comme rien n'est si doux dans la vie qu'une sensible amitié, on devroit prendre de concert des mesures pour faire durer un état si desirable ; car la vie heureuse consiste à sentir, et à imaginer agréablement. L'on sent les choses présentes, on imagine les futures. L'amitié remplit ces deux temps, soutient ces deux sentimens, puisqu'elle nous fait sentir agréa-

blement dans le présent, et espérer dans l'avenir. Mais enfin, comme il est écrit que toute sensibilité périt, et que les cœurs les mieux faits ne peuvent pas répondre de garder toujours cette chaleur d'une amitié naissante, ils peuvent donc quelquefois être inconstans, mais jamais infidèles. La vivacité du goût se perd, mais l'amour du devoir subsiste. Il faut les plaindre ; ils avoient un sentiment agréable, il leur a échappé ; que n'avions-nous de quoi le retenir! Donnons donc à l'amitié un fondement plus solide. L'estime appuyée sur la connoissance du mérite ne se dément point. Le bandeau qu'on donne à l'amour, on l'ôte à l'amitié. Elle est éclairée, elle examine avant que de s'engager, elle ne s'attache qu'aux mérites personnels, car ceux-là seuls sont dignes d'être aimés, qui ont en eux-mêmes la cause pour quoi on les aime.

Après avoir fait un bon choix, il faut se fixer, estimer ses amis, non d'une estime variable, mais de sentiment ; car quand la sensibilité échapperoit, et voudroit emporter l'estime, par justice il faut la conserver. Il ne faut pas se permettre d'examiner les défauts de nos a-

mis, encore moins d'en parler. Il faut respecter l'amitié ; mais, comme elle nous est donnée pour être un aide à la vertu, et non pas la compagne du vice, il faut les avertir quand ils s'égarent : s'ils résistent, armez-vous de la force et de l'autorité que donne la prudence des sages conseils, et la pureté des bonnes intentions. Il faut avoir le courage de leur déplaire, en leur disant la vérité : on doit pourtant adoucir les termes selon leurs besoins. Peu de personnes ont la force de se laisser humilier par la vérité qui les redresse ; mais en même-temps qu'on les avertit en particulier, il faut les défendre en public, et ne point souffrir, s'il est possible, qu'il aient une réputation incertaine.

On demande quel est le terme de l'amitié? On dit qu'il faut servir ses amis jusques aux autels. Dieu et l'honneur sont les seules bornes qu'on doit donner à l'amitié ; mais il y a bien des choses qu'un honneur délicat vous défendroit pour vous-même, qu'il vous seroit permis et honnête de faire pour vos amis. Sur le reste, je ne connois point de bornes : tout, et sans se faire valoir, doit être sa-

crifié à l'amitié. Diogène disoit : *Quand j'emprunte de mon ami, c'est mon argent que je lui demande.* Une pareille confiance fait l'éloge de l'un et de l'autre.

Ne faites jamais sentir à vos amis aucune supériorité ; et si vous êtes plus avancé qu'eux dans la possession de la vertu, dans le partage de l'esprit, et dans les bonnes graces de la fortune, cela ne vous donne aucun droit de vous élever.

On demande si l'on peut confier à un autre le secret de notre ami ? Il n'y a pas à délibérer ; le secret est un dépôt, nous n'en pouvons disposer ; ce n'est pas notre bien. Reste à savoir de quelle manière nous devons nous conduire, quand l'amitié s'affoiblit et s'altère.

Comme ce sont des hommes qui s'unissent, il faut compter sur les défauts de l'humanité : il faut se passer l'un et l'autre bien des choses, si l'on veut que l'amitié subsiste. Le plus vertueux excuse, et pardonne davantage. *Vous rendrez votre ami fidele*, dit un ancien, *si vous croyez qu'il le soit.* On met en droit de commettre une faute celui qu'on croit capable de la faire. L'amitié ordinaire ne veut jamais se charger d'aucun tort ; l'amitié délicate les met

sur son compte : contens de pouvoir épargner une peine à notre ami, nous lui laissons le plaisir de nous pardonner, et lui épargnons la honte et le besoin du pardon : mais pour cela il faut avoir affaire à une ame forte, qui ait le courage de soutenir la vue de ses fautes, et d'avouer même celles qu'elle n'a pas faites. Si votre ami a besoin d'être conduit et gouverné pour son propre intérêt, il faut avoir la main légère, et ne lui pas faire sentir sa dépendance. Rien n'est plus opposé à l'amitié que ces caractères superbes, qui cherchent à vous accuser, et se font un plaisir de vous convaincre : c'est une victoire pour eux de vous trouver des défauts, cela fortifie leur domination, et augmente votre dépendance. Dérobez-vous aux occasions de vous irriter, et dans les éclaircissemens gardez-vous d'employer des termes durs : il en est dont il ne faut jamais user, et qui font dans les cœurs des plaies qui ne se ferment jamais. Dès que vous sentez que vous vous allumez, soyez en garde contre vous-même ; songez que la passion prend toujours quelque chose sur la justice : mais il y a des gens qui, lorsqu'ils ont un tort, en ont

cent, et qui ne savent point s'arrêter : ils vous punissent de leurs propres fautes, et ne vous pardonnent jamais. Quand ils ont manqué, il ne faut pas croire qu'on puisse les convaincre ; leur esprit est au service de leur injustice. Il ne faut point leur faire de reproches ; mais si vous voulez les punir, et vous venger avec dignité, ayez une conduite plus exacte ; cherchez les occasions de leur faire plaisir : c'est votre propre conduite qui leur doit être un reproche, et non pas vos discours. Quelqu'habile que soit l'amour-propre à nous cacher nos foiblesses, il y a des momens consacrés à la vérité, où elle se fait voir. Les plaisirs qu'on a faits dans le temps de l'amitié doivent être oubliés dans la rupture ; et quand on ne se croit pas payé de son bienfait par le plaisir qu'on a eu à le faire, on n'a point donné, on n'a fait que prêter ou vendre. Enfin il faut courir après l'amitié et l'estime de ses amis, et ne pas craindre d'en trop faire. Mais si on est assez malheureux pour avoir fait un mauvais choix, il faut le soutenir, et par-là se punir de son imprudence et de sa légèreté à s'engager. Il y a toujours à perdre pour tout le monde dans les rup-

tures. Après avoir fait tout ce qui est en vous pour les prévenir, comme souvent on a affaire à des gens entêtés qui ne vous voient qu'au travers de leur prévention, tout est inutile. Rien n'est plus triste que de combattre contre ces imaginations ardentes et allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leur tort : quelque chose que vous fassiez, vous n'en aurez que de l'improbation. Ne mettez pas votre gloire à les réduire, mais à vous vaincre : il faut vous retirer, et que votre innocence vous calme et vous console. Il ne faut pas croire qu'après les ruptures vous n'ayez plus de devoirs à remplir : ce sont les devoirs les plus difficiles, et où l'honnêteté seule vous soutient. On doit du respect à l'ancienne amitié. Il ne faut point appeler le monde à vos querelles, et jamais n'en parler que quand vous y êtes forcé pour votre propre justification. Il faut éviter même de trop charger l'ami infidèle. C'est un mauvais spectacle pour le public, et un mauvais rôle pour vous, que de rompre avec éclat. Songez que tout le monde a les yeux ouverts sur vous : que vos juges sont tous vos ennemis, ou par ignorance de ce que vous valez, ou par envie s'ils le connoissent ;

ou par prévention et malignité naturelle. Pour les choses qui ont été confiées dans le temps de l'amitié, il ne faut jamais les révéler : songez que le secret est une dette de l'ancienne amitié, que vous vous devez à vous-même. Enfin, les devoirs que vous remplissez dans le temps de l'amitié, c'est pour la personne aimée; dans les ruptures, c'est pour vous-même. Dans le temps du sentiment, tout le monde sait se conduire, on n'a qu'à se laisser aller à ses mouvemens; mais dans les ruptures, c'est le devoir, c'est la raison qu'il faut écouter et suivre. Peu de gens savent être en colère; la plupart ne gardent plus de mesures. Qu'il est triste d'avoir à donner des préceptes sur un pareil malheur, d'avoir à envisager dans les temps de l'amitié, la perte de l'amitié! Songez cependant qu'un pareil malheur vous menace peut-être, et que l'ami le plus estimable peut avoir en lui des dispositions prochaines à une rupture. Il faut passer légèrement sur de pareilles idées; elles gâteroient les plaisirs de l'amitié la plus parfaite.

Quelques personnes croient qu'il n'y a plus de devoirs à remplir au-delà du tom-

beau; très-peu savent être amis des morts. Quoique la plus magnifique pompe funèbre soit les larmes et la douleur de nos amis, et que là plus honorable sépulture soit dans leurs cœurs, cependant il ne faut pas croire que des larmes que vous répandez par sensibilité, quelquefois par retour sur vous-même, vous acquittent envers eux: vous devez à leur nom, à leur gloire et à leur famille: ils doivent vivre dans votre cœur par les sentimens, dans votre mémoire par le souvenir, dans votre bouche par des éloges, et dans votre conduite par l'imitation de leurs vertus.

Si j'ai donné des préceptes pour se conduire quand les amitiés se rompent ou se dénouent, je suis cependant bien éloignée de croire que nous devions aimer comme devant haïr un jour. Mon cœur n'a jamais écouté les leçons de Machiavel; il est bien éloigné de se conduire par ses maximes: ceux qui me connoissent savent que dans l'amitié je me livre trop: jamais mes sentimens ne m'avertissent de me défier de mes amis: ceux qui pensent d'une façon vulgaire me regardent comme une espèce de dupe: je ne m'en sauve qu'en voulant bien l'être. Ainsi la pru-

dence dont j'ai ici rassemblé quelques maximes, n'a pas encore passé jusqu'à mon cœur; mais l'usage, le monde, et ma propre expérience, ne m'ont que trop appris, que dans l'amitié la mieux acquise et la plus méritée, il faut faire un fond de constance et de vertu, pour en pouvoir soutenir la perte.

On demande si l'amitié peut subsister entre personnes de sexe différent? Celà est rare et difficile; mais c'est l'amitié qui a le plus de charmes. Elle est plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu et de retenue. Les femmes qui ne connoissent que l'amour d'usage n'en sont pas dignes, et les hommes qui ne veulent trouver dans les femmes que le bonheur du sexe, et qui n'imaginent pas qu'elles puissent avoir des qualités dans l'esprit et dans le cœur plus liantes que celles de la beauté, ne sont pas propres à l'amitié dont je parle. Il faut donc chercher à s'unir par la vertu et par le mérite personnel. Quelquefois de pareilles unions commencent par l'amour, et finissent par l'amitié. Quand les femmes sont fidèles à la vertu de leur sexe, l'amitié étant la récompense de l'amour vertueux, elles peu-

vent s'en flatter. De la manière dont l'amour se traite aujourd'hui, il est souvent suivi de ruptures d'éclat, la honte étant toujours la punition du vice. Les femmes qui opposent leurs devoirs à l'amour, et qui vous offrent les charmes et les sentimens de l'amitié, quand d'ailleurs vous leur trouvez le même mérite qu'aux hommes, peut-on mieux faire que de se lier à elles? Il est sûr que de toutes les unions, c'est la plus délicieuse. Il y a toujours un degré de vivacité qui ne se trouve point entre les personnes du même sexe; de plus, les défauts qui désunissent, comme l'envie et la concurrence, de quelque nature que ce soit, ne se trouvent point dans ces sortes de liaisons. Les femmes ont le malheur de ne pouvoir compter entre elles sur l'amitié : les défauts dont elles sont remplies, y forment un obstacle presque insurmontable : elles s'unissent par nécessité, et jamais par goût. Que faire des sentimens qui sont en elles! Pour celles qui se défendent de l'amour, cela les renvoie à l'amitié, et les hommes en profitent. Quand elles n'ont point usé leur cœur par les passions, leur amitié est tendre et

touchante; car il faut convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui savent tirer d'un sentiment tout ce qu'elles en tirent. Les hommes parlent à l'esprit, les femmes au cœur. De plus, comme la nature a mis des rapports et des liens invisibles entre les personnes de sexe différent, on trouve tout préparé à l'amitié. Les ouvrages de la nature sont toujours plus parfaits : ceux où elle n'a pas la principale part ont moins d'agrémens. Dans l'amitié dont je parle, on sent que c'est son ouvrage ; ces nœuds secrets, ces sympathies, ce doux penchant auquel on ne peut résister, tout s'y trouve : un bien si désirable est toujours la récompense du mérite. Mais il faut être en garde contre soi-même, de peur qu'une vertu ne devienne passion dans la suite.

TRAITÉ

DE LA VIEILLESSE.

On a donné aux hommes tous les secours nécessaires pour perfectionner leur raison, et leur apprendre la grande science du bonheur dans tous les temps de leur vie. Cicéron a fait un *Traité de la Vieillesse*, pour les mettre en état de tirer parti d'un âge où tout semble nous quitter. On ne travaille que pour les hommes: mais pour les femmes, dans dans tous les âges, on les abandonne à elles-mêmes; on néglige leur éducation dans la jeunesse; dans la suite de leur vie, on les prive de soutien et d'appui pour leur vieillesse: aussi la plupart des femmes vivent sans attention et sans retour sur elles-mêmes: dans leur jeunesse elles sont vaines et dissipées; et dans la vieillesse elles sont foibles et délaissées. Nous arrivons à chaque âge de la vie, sans savoir nous y conduire ni en jouir: quand il est passé, nous voyons l'usage

qu'on en pouvoit faire; mais comme les regrets sont inutiles, à moins qu'ils ne servent à nous redresser, voyons à profiter du temps qui nous reste. Je m'aide de mes réflexions; et comme j'approche de cet âge où tout nous échappe, je veux retrouver dans ma raison la valeur des choses que je perds.

Tout le monde craint la vieillesse: on la regarde comme un âge livré à la douleur et au chagrin, où tous les plaisirs et les agrémens disparoissent. Chacun perd en avançant dans l'âge, et les femmes plus que les hommes. Comme tout leur mérite consiste en agrémens extérieurs, et que le temps les détruit, elles se trouvent absolument dénuées; car il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté. Voyons s'il n'est pas possible de les remplacer; et comme il n'y a point de si petit bien qui ne vaille quelque chose entre les mains d'une personne habile, mettons à profit le temps de la vieillesse; et songeons à en faire usage pour notre perfection et pour notre bonheur.

Examinons les devoirs de la vieillesse, le respect et la décence qui sont dus à

cet âge ; et connoissons aussi les avantages qu'on en peut-tirer, pour en jouir.

La vie n'est pas dans l'usage du temps, mais dans l'usage qu'on en sait faire. Il faut faire un plan, et le suivre avec fermeté ; car enfin, changer de dessein et de conduite, c'est couper notre vie: nous l'abrégeons par notre légèreté, et nous l'allongeons par une conduite uniforme.

Ces réflexions, ma fille, qui sont à présent pour moi, seront un jour pour vous. Préparez-vous une vieillesse heureuse par une jeunesse innocente. Souvenez-vous que le bel âge n'est qu'une fleur que vous verrez changer : les graces vous abandonneront, la santé s'évanouira : la vieillesse viendra effacer les fleurs de votre visage : quelque jeune que vous soyez, ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de vous.

Nous avons en vieillissant les maux communs à l'humanité. Les maux du corps et de l'esprit sont à la suite d'un certain âge : *La vieillesse*, dit Montaigne, *attache plus de rides à l'esprit qu'au visage*. Les passions nous attendent dans le cours de la vie, et il semble que ce soient des gîtes où il faut passer néces-

sairement : *Des passions ardentes*, dit Montaigne : *nous passons aux passions frileuses.* Les sentimens tristes sont à la suite de la vieillesse : elle tarit dans notre cœur la source de la joie et des plaisirs : elle dégoûte du présent, et craint l'avenir : elle rend insensible à tout, excepté à la douleur.

Tous ces maux sont communs aux deux sexes ; mais il y en a qui ne sont que pour les femmes : comme il en est de différens caractères, il y a différentes sortes de peines à souffrir, et de conduites à suivre. Les femmes sont ou galantes, ou vertueuses : ces deux caractères sont variés d'une infinité de différences ; il y a bien des nuances et des degrés dans l'un et dans l'autre. Pour celles qui sont nées sans tendresse et sans agrémens, et qui n'ont fait ni reçu aucune impression, elles jouissent de la tranquillité et de l'uniformité de la vie ; elles perdent moins, en avançant en âge, que celles qui sont capables de prendre des sentimens et d'en inspirer : cependant elles auront encore bien des maux à souffrir, et des imperfections à combattre. Elles doivent être en garde contre

la tristesse. Nous devenons ennemies de la joie que nous avons intérêt de conserver en nous, et que nous ne devons pas condamner dans les autres. Mais il faut choisir ses plaisirs, ou plutôt ses amusemens : ce qui est permis et honnête dans un certain âge, est indécent dans un autre.

L'avarice est encore un des foibles du dernier âge. Comme tout manque, on veut tenir à quelque chose, et on s'attache aux richesses comme à son soutien. Cependant, si on savoit raisonner, on verroit qu'on n'en a que faire, et qu'on s'assure plus de bonheur en les partageant qu'en les gardant.

Mais revenons aux femmes galantes : elles ont plus à perdre en vieillissant, et plus à travailler. Comme il en est de bien des sortes, il y a aussi différentes conduites à garder. Pour celles qui n'ont rien ménagé, qui ont été infidèles aux préjugés et aux vertus de leur sexe, elles perdent infiniment : les plaisirs, le seul lien qui les unissoit aux hommes, venant à manquer, elles ne tiennent plus à eux, ni eux à elles. Pour celles qui se sont respectées, qui ont su joindre la probité

et l'amitié à l'amour, elles tiennent aux hommes par les vertus de la société; car la vertu seule a droit de nous unir. Les caractères sensibles ont plus à souffrir : le cœur ne s'use pas comme les sens. La fidélité à vos devoirs est souvent suivie d'une longue et pénible sensibilité : l'amour se dédommage sur les sentimens du cœur de ce que les sens lui ont refusé. Plus les sentimens sont retenus, et plus ils sont vifs.

Les goûts s'affoiblissent en les exerçant, et les passions des femmes s'usent comme celles des hommes. Enfin, il y a un temps, dans la vie des femmes, qui devient une crise : c'est la conduite qu'elles gardent, et le parti qu'elles prennent, qui donnent la dernière forme à leur réputation, et d'ou dépend le repos de leur vie.

Dans la jeunesse, les femmes se soutiennent par l'ardeur du sang, qui les entraîne vers les objets sensibles, qui les livre aux passions permises ou défendues : la nouveauté des objets qui excite et nourrit leur curiosité; tout cela les soutient. Pour celles qui ont de la beauté et des agrémens, elles jouissent des avan-

tages de leur propre figure et de l'impression qu'elles font sur les autres : l'amour-propre est toujours nourri de ce qu'elles voient en elles, ou de ce qu'elles inspirent. Quelle domination est plus prompte, plus douce et plus absolue que celle de la beauté ! La majesté et l'autorité n'ont droit que sur les choses extérieures ; la beauté en a sur l'ame ; il n'y a guères de femme aimable qui n'ait joui de ces triomphes secrets. De plus, quelle source d'amusemens ne fournit pas l'envie de plaire ! Tout l'appareil de la galanterie permise à une jeune personne, la parure, les spectacles ; tous ces plaisirs sont l'occupation d'un certain âge. Quels mouvemens ne donnent point les passions ! Peut-on être plus vivement et plus fortement remué que par elles ? Les événemens de la vie des femmes en dépendent ; et de grands établissemens ont été souvent la suite et la récompense d'un sentiment. Toutes ces choses sont enchaînées et relatives au cœur, et font une vie pleine et occupée, même pour celles qui n'ont pas fait un mauvais usage de leur liberté.

Tout cela échappe dans un certain

âge, où, si vous voulez faire quelque usage de votre cœur, vous ne sentez plus que pour la douleur. Il vient un temps où il faut mener une sorte de vie convenable aux bienséances et à la dignité de son âge : il faut renoncer à tout ce qui s'appelle plaisir vif. Souvent vous avez perdu le goût pour les amusemens; ils ne peuvent plus occuper ni remplir vos heures; vous avez perdu même vos véritables amis, et le temps est passé d'en faire d'autres. Le revenu de la beauté, c'est l'amour; et la récompense de l'amour vertueux, c'est l'amitié; et vous êtes bien heureuse quand toutes vos belles années vous ont acquis un ou deux amis véritables. Enfin, vous quittez chaque âge de la vie quand vous commencez à le connoître, et vous arrivez toute neuve dans un autre. Toutes les choses extérieures ne vous soutiennent plus, ou vous sont interdites. Chez vous, vous ne trouverez plus qu'infirmités dans votre corps, que réflexions tristes dans l'esprit, que dégoûts. Il faut rompre tout commerce avec vos sentimens; on sent ses liens quand il les faut rompre.

On a dit que la dévotion étoit le foible

de la vieillesse ; pour moi, je crois qu'elle en est le soutien : c'est un sentiment décent, et le seul nécessaire : le joug de la religion n'est pas un fardeau, mais un soutien.

Mais passons aux devoirs de la vieillesse. Dans tous les temps de la vie nous nous devons aux autres, nous nous devons à nous-mêmes. Les devoirs envers les autres doublent en vieillissant. Dès que nous ne pouvons plus mettre d'agrémens dans le commerce, on nous demande de vraies vertus : dans la jeunesse on songe à vous ; dans la vieillesse, il faut penser aux autres. On nous demande du partage, et on ne nous pardonne rien. En perdant la jeunesse, vous perdez aussi le droit de faillir ; il ne vous est plus permis d'avoir tort. Nous n'avons plus en nous ce charme séduisant ; et on nous juge à la rigueur. Les premières graces de la jeunesse ont un lustre qui couvre tout ; les fautes de jugement sont pardonnées, et ont le mérite de l'ingénuité.

En vieillissant, il faut s'observer sur tout, et mettre dans ses discours et dans ses habits de la décence. Rien de plus ridicule que de faire sentir par des paru-

res recherchées, qu'on veut rappeler des agrémens qui nous quittent : une vieillesse avouée est moins vieille : le grand inconvénient des femmes qui ont été aimables, est d'oublier qu'elles ne le sont plus. Il faut aussi se donner une forme de vie convenable : ce n'est pas vivre comme l'on doit, que de vivre au gré de ses passions et de ses fantaisies ; et nous ne vivons comme nous devons, que quand nous vivons selon la raison, car ce qui s'appelle NOUS, c'est notre raison.

Il faut aussi avoir attention à ses sociétés, et ne s'unir qu'à des personnes de mœurs et d'âge semblables. Les spectacles, les lieux publics doivent être interdits, ou du moins, il faut y aller rarement : rien de moins décent que d'y montrer un visage sans graces ; dès qu'on ne peut plus parer ces lieux-là, il faut les abandonner. Les avantages de l'esprit se soutiennent mal au milieu d'une jeunesse brillante ; ils vous font trop sentir ce que vous avez perdu. Rien ne convient mieux que d'être chez soi ; l'amour-propre y souffre moins qu'ailleurs : il y a cependant des amusemens permis, et tout ce qui s'appelle plaisir honnête n'est point interdit.

Voyons ce que nous nous devons à nous-mêmes. Nos sentimens et notre conduite doivent être différens de ce qu'ils ont été dans nos premières années. Vous devez au monde des devoirs de bienséance, mais vous vous devez des sentimens permis et innocens, par dignité pour vous, car il faut vivre respectueusement avec soi-même; il le faudroit aussi pour votre propre repos; mais on doit convenir qu'il y a des sentimens dont le divorce coûte à l'ame: vous n'en connoissez le prix et vous n'en savez faire usage que quand il faut les abandonner. Dans un âge plus avancé, le goût devient plus délicat sur ce qui blesse, et plus exquis sur ce qui plaît. L'amour est le premier des plaisirs, et la plus douce des erreurs; mais dès que vous avez perdu la jeunesse, les peines doublent, et les plaisirs diminuent. Ce qui fait les malheurs d'un certain temps, c'est que vous voulez conserver et porter des sentimens dans un âge où ils ne doivent point être, est-ce la faute de l'âge? n'est-ce pas la nôtre? Ce sont les mœurs qui font les malheurs, et non pas la vieillesse: tout âge est à charge à qui n'a pas au-dedans de soi-

même ce qui peut rendre la vie heureuse. Il faut avec docilité se soumettre aux peines de son âge et de son état : la nature fait une espèce de traité avec les hommes ; elle ne leur donne la vie qu'à des conditions ; elle ne nous donne rien en propriété ; elle ne fait que nous prêter. Il ne faut pas se révolter contre les suites naturelles de l'humanité. On demandoit à un philosophe qui avoit vécu cent sept ans, s'il ne trouvoit pas la vie ennuyeuse ; *je n'ai pas à me plaindre de ma vieillesse*, dit-il, *parce que je n'ai pas abusé de ma jeunesse.*

Quand les mœurs sont pures et innocentes dans le premier âge, la vieillesse est douce et tranquille. Le soutien et la consolation d'un âge avancé, c'est une longue habitude de vertu ; quand on l'a pratiquée dans la jeunesse, on en recueille le fruit dans les derniers temps ; mais nous nous prenons à elle des maux que nous donne notre déréglement. La plupart de nos malheurs viennent de notre imagination. Les besoins du cœur sont infinis ; ceux de la nature sont bornés : heureuse la vieillesse dont le cœur se tourne vers Dieu !

La dévotion est un sentiment décent dans les femmes, et convenable à tous les sexes. La vieillesse sans religion est pesante. Tous les plaisirs de dehors nous abandonnent; nous nous quittons nous-mêmes. Les meilleurs biens, la santé et la jeunesse, ont disparu : le passé vous fournit des regrets, le présent vous échappe, et l'avenir vous fait trembler. Pour un chrétien infidèle, ce sont des peines qui l'attendent; et pour un philosophe, c'est le néant. Voilà ce qui termine la plus belle vie du monde; le dernier acte est toujours tragique : il y a bien à gagner de changer l'idée de son néant contre l'idée de l'éternité! Si nous vivons de manière à la rendre heureuse, c'est un beau point de vue qu'une éternité de bonheur; mais la plupart du monde vit sans penser jamais à s'éclaircir de son état. Qui croiroit que ces mêmes hommes, qui sont si ardens sur ce qui regarde leur gloire ou leur fortune, quand ils la croyent en péril, sont tranquilles et indolens sur la connoissance de leur être; qu'ils se laissent mollement conduire à la mort, sans s'instruire si ce qu'on leur dit sont des chimères ou des réalités; qu'ils s'a-

cheminent et voyent venir vers eux la mort, l'éternité, les peines et les récompenses éternelles, sans penser que ces grandes vérités les regardent et les intéressent? Peut-on, sans prévoyance et sans crainte, aller tenter un si grand événement? C'est cependant l'état où vivent la plupart des hommes; et pour quelques-uns qui ont pris parti du bon ou du mauvais côté, combien y en a-t-il qui n'y pensent pas?

Pour ceux qui sont assez heureux pour être touchés de la religion, la piété les console; elle est aussi plus aisée à pratiquer. Tous les liens qui attachent à la vie sont presque rompus: c'est l'ouvrage de la nature de nous détacher, plus que celui de la raison: le bandeau de l'illusion est tombé, et nous voyons les choses ce qu'elles sont. On a connu le monde à ses dépens; et qui le connoît bien, sait qu'il n'est bon qu'à quitter: il a toujours manqué de biens solides, ce monde trompeur, et nous trouvons souvent qu'il manque de biens périssables.

Nous ne tirons pas tant du monde que de la dévotion: elle a bien d'autres ressources. Il faut de la résignation dans

tous les âges de la vie; mais l'usage en est plus nécessaire dans la vieillesse, parce que nous faisons des pertes continuelles. Mais comme le sentiment est moins vif, nous tenons moins aux choses. Il faut se laisser insensiblement aller à la nature, sans se révolter contre elle; c'est le meilleur guide que nous puissions avoir.

Nous ne vivons que pour perdre, et pour nous détacher. Nous devons compter sur notre changement et sur celui des autres, et nous conduire, quand ils changent, comme nous voudrions qu'ils se conduisissent, si c'étoit nous qui eussions changé. Mais souvent il n'y a qu'à gagner dans nos pertes : les honnêtes gens regardent comme un bien d'être affranchis des liens de la volupté. C'est donc aux mœurs, et non à l'âge qu'il se faut prendre si nous souffrons.

Il faut se soumettre doucement aux lois de notre condition : nous sommes tous faits pour foiblir, vieillir et mourir. Rien de si inutile que de se révolter contre les effets du temps; il est plus fort que nous.

Dans la jeunesse, nous vivons tous dans

l'avenir : l'on passe sa vie à désirer, et l'on renvoie à l'avenir son repos et ses joies. Dans la vieillesse, il faut se saisir du présent.

Montaigne dit, qu'il met tout à profit. « Je sens, dit-il, comme les autres « hommes; mais ce n'est pas en passant « et en glissant : à mesure que la pos- « session de la vie est plus courte, je « veux la rendre plus vive, plus pleine « et plus profonde. Je veux arrêter la « légèreté de sa fuite par la promptitude « de ma saisie. Il faut secourir la vieil- « lesse; il faut l'étayer. Je m'aide de « tout; et la sagesse et la folie auront « assez à faire à m'aider par offices al- « ternatives en ce dernier âge. »

Un des devoirs de la vieillesse est de faire usage du temps : moins il nous en reste, plus il nous doit être précieux. Le temps des chrétiens est le prix de l'éternité; et sans l'employer à courir après des sciences vaines et au-dessus de nous, tirons parti de notre situation, et connoissons une fois la portée de notre esprit.

Nous avons en nous de quoi jouir, mais nous n'avons pas de quoi connoître. Nous avons les lumières propres et né-

cessaires à notre bien-être; mais nous ne voulons pas nous en tenir là; nous, courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous. Mais avant de nous engager à des recherches au-dessus de notre portée, il faudroit savoir quelle étendue peuvent avoir nos lumières, quelle est la règle qui doit déterminer notre persuasion; il faudroit apprendre à séparer l'opinion de la connoissance, avoir la force de nous arrêter et de douter quand nous ne voyons rien clairement, et avoir le courage d'ignorer ce qui est au-dessus de nous. Mais pour arrêter notre hardiesse, et pour affoiblir notre confiance, songeons que les deux principes de notre connoissance, la raison et les sens, manquent de sincérité et nous abusent. Les sens surprennent la raison, et la raison les trompe à son tour : voilà nos deux guides, qui tous deux nous égarent.

Ces réflexions dégoûtent des vérités abstraites. Employons donc le temps en connoissances utiles à notre perfection et à notre bonheur.

Il n'y a aucun âge qui n'ait en sa disposition une certaine portion de biens : le

premier âge, les plaisirs vifs des sens et de l'imagination; le second âge, les plaisirs de l'ambition et de l'opinion; le dernier, les plaisirs de la raison et de la tranquillité.

La paix de l'ame est la plus nécessaire disposition au plaisir. Quand l'ame n'est pas ébranlée par un grand nombre de sensations, elle est bien plus propre à tirer parti des biens qui se présentent, et elle retrouve dans son goût ce qui manque dans les objets.

On a regardé comme un devoir du dernier âge de penser à la mort. Je crois qu'il est utile d'y songer pour régler sa vie et s'en détacher; mais il n'est pas nécessaire de l'avoir toujours présente pour nous affliger. L'idée du dernier acte est toujours triste; quelque belle que soit la comédie, la toile tombe; les plus belles vies se terminent toutes de même; on jette de la terre, et en voilà pour une éternité.

Montaigne pensoit autrement; il disoit *qu'il vouloit ôter à la mort son étrangeté*, *et se la domestiquer à force d'y penser*.

Il faut espérer que le ciel aura soin du dernier acte; il faut seulement l'intéres-

ser par une vie vertueuse et innocente. Il ne faut pas aussi regarder la vie comme un si grand bien; il y a toujours assez de quoi nous y attacher, et assez de maux pour nous consoler de sa perte.

Un philosophe répondoit à un homme, qui lui demandoit s'il se feroit mourir? *Tu ne délibères pas de si grande chose.*

Les grands hommes ne mesurent pas la vie par la durée du temps, mais par la durée de la gloire. La bonne mort donne du relief à la vie, et la mauvaise la déshonore. Pour juger de quelqu'un, il faut lui avoir vu jouer le dernier rôle.

La vie est déjà très-courte, et nous l'abrégeons encore par notre légèreté et par le déréglement. Le peu que nous vivons, c'est moins pour nous que pour les passions qui nous tourmentent. Qui ôteroit de la vie le temps du sommeil, celui qu'on donne aux autres nécessités, celui des maladies du corps et de l'esprit, il nous en resteroit peu pour le bonheur; et d'une longue vie, à peine en retirerions-nous quelques années.

Il faut, dit-on, achever sa vie avant sa mort, c'est-à dire, ses projets: achever sa vie, c'est avoir usé son goût pour la

vie; car pour les projets, tant que nous vivons, nous nous amusons d'espérances, et nous vivons moins dans le présent que dans l'avenir. La vie seroit courte si l'espérance ne lui donnoit pas d'étendue. *Le présent*, dit Pascal, *n'est jamais notre but; le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet : ainsi nous ne vivons pas, mais nous espérons de vivre.* Il faut cependant se dépêcher de vivre : il n'est pas sage de dire, *je vivrai;* c'est vivre trop tard que de dire : *Je vivrai demain.* Les philosophes disent : *Apprenez à vivre*, et les chrétiens disent : *Apprenez tous les jours à mourir.*

Un des avantages de la vieillesse, c'est la liberté. Pisistrate demandoit à Solon qui le traversoit, sur quoi étoit appuyée sa liberté? *sur ma vieillesse, qui n'a plus rien à craindre*, lui répondit-il. Le dernier âge nous affranchit de la tyrannie de l'opinion. Quand on est jeune, on ne songe qu'à vivre dans l'idée d'autrui : il faut établir sa réputation, et se donner une place honorable dans l'imagination des autres, et être heureux même dans leur idée : notre bonheur n'est point

réel : ce n'est pas nous que nous consultons, ce sont les autres. Dans un autre âge, nous revenons à nous; et ce retour a ses douceurs : nous commençons à nous consulter et à nous croire : nous échappons à la fortune et à l'illusion ; les hommes ont perdu le droit de nous tromper; nous avons appris à les connoître, et à nous connoître nous-mêmes, à profiter de nos fautes qui nous instruisent autant que celles des autres : nous commençons à voir notre erreur d'avoir fait tant de cas des hommes ; ils nous apprennent souvent à nos dépens à ne compter sur rien ; les infidélités nous dégagent ; la fausseté des plaisirs nous désabuse.

La vieillesse nous affranchit aussi de la tyrannie des passions, et nous fait éprouver que c'est un grand plaisir que de savoir s'en passer, et une grande volupté que de se sentir au-dessus d'elles.

La nature nous donne des désirs et des goûts conformes à l'état présent. Dans la jeunesse, on se fait une fausse idée de la vieillesse ; ce sont des craintes que nous nous donnons, ce n'est pas la nature qui nous les donne, parce que nous craignons,

dans l'état où nous sommes, les passions de l'état où nous ne sommes pas.

La nature a des ressources admirables, elle nous conduit et nous gouverne presque à notre insu, elle sait nous donner des secours dans les inconvéniens.

Les privations ne sont point sensibles quand le désir est éteint. Tous les goûts passent, même jusqu'au goût de la vie. Il est à souhaiter que toutes les passions meurent avant nous; alors c'est *avoir achevé sa vie avant sa mort.*

Dans cet âge, la raison nous est rendue; elle reprend tous ses droits; nous commençons à vivre quand nous commençons à lui obéir.

Pour ceux dont les pensées, les espérances et la raison même sont à la merci de la fortune et de leur fantaisie, ils ne peuvent s'assurer sur rien, n'étant appuyés sur rien. Il est triste d'arriver à la fin de la vie, sans avoir fait provision des vrais biens qui ne périssent jamais. Cependant les hommes l'emploient toute entière à amasser des biens qu'ils perdront nécessairement, sans songer que les biens que nous pouvons perdre malgré nous, ne sont pas à nous.

L'expérience est aussi un des avantages du dernier âge. Le passé nous instruit; les fautes même nous redressent, et nous rendent souvent la raison que l'on conserve rarement dans les bons succès; car les personnes qui ont été toujours heureuses sont rarement dignes de l'être. Mais il y a des malheurs de la fortune et du hasard, et des malheurs du dérèglement des mœurs : ceux-ci corrompent l'esprit et la santé; car la suite d'une jeunesse déréglée est une vieillesse malheureuse, et souvent nous employons la première partie de la vie à rendre l'autre misérable.

La servitude des passions est une prison où l'ame diminue et s'affoiblit; quand nous en sommes affranchis, l'ame s'agrandit et s'étend. Dans un certain âge, nous ne sommes plus en prise avec les plaisirs de l'imagination; nous savons combien elle est trompeuse, et que toutes les passions promettent plus qu'elles ne donnent. Celles qui ne sont soutenues que par l'illusion, sont déplacées et odieuses dans un certain âge. L'ambition trop poussée dégénère en folie : l'amour qui se montre et se donne en spectacle, se charge de ridicule.

Il vient un temps dans la vie qui est consacré à la vérité, qui est destiné à connoître les choses selon leur juste valeur. La jeunesse et les passions fardent tout. Alors nous revenons aux plaisirs simples; nous commençons à nous consulter et à nous croire sur notre bonheur.

Il faut se prêter aux usages de la vie; mais il ne faut pas y engager son opinion ni sa liberté.

Rien de plus glorieux que de faire une honorable retraite, et de mettre un espace entre la vie et la mort. *La mort*, dit Montaigne, *n'est pas un acte de la Société, c'est l'acte d'un seul.* Dans la vieillesse, il faut plutôt être avare que prodigue de soi. On a dit d'un grand homme, *qu'il prit conseil de sa vieillesse, et se retira.* nous devons le premier et le second âge à la patrie, et le dernier à nous-mêmes.

Vivre dans l'embarras, c'est vivre à la hâte : le repos allonge la vie. Le monde nous dérobe à nous-mêmes, et la solitude nous y rend. Le monde n'est qu'une troupe de fugitifs d'eux-mêmes.

La solitude, dit un grand homme, *est l'infirmerie des ames. Retirez-vous donc en vous-même*, dit-il, *mais préparez-*

vous à vous bien recevoir : ayez honte et respect de vous-même : cessez de vous aimer, et apprenez à vous respecter. Mais on fait tout le contraire. C'est une chose bien triste de s'aimer tant, et de se voir mourir à tous momens. Il faut pour notre intérêt, nous détacher de nous-mêmes, rompre tous les jours quelque lien, afin d'être plus libres, fermer toutes les avenues au retour du monde, et ne point tourner la tête vers lui.

O vie heureuse, qui se trouve affranchie de toutes servitudes; où on renonce à tout, non par un dégoût passager, mais par un goût constant qui vient de la connoissance du peu de valeur des choses! C'est cette connoissance qui nous réconcilie avec la sagesse, qui nous assaisonne la vieillesse, si l'on peut hasarder ce terme. Il n'appartient qu'aux ames libres de peser la vie et la mort : il n'appartient qu'aux ames pleines de ressources, de jouir de ces dernières années : les ames foibles les souffrent, les ames fortes en tirent parti.

On a dit, *qu'il n'y avoit point de spectacle plus digne d'un Dieu, qu'un homme vertueux en prise avec la for-*

tune : on en doit dire autant d'un homme seul avec lui-même, et aux prises avec la vieillesse, l'infirmité et la mort. Dans la retraite qui est l'asile de la vieillesse, on jouit d'un calme sans interruption ; des jours innocens vous donnent des nuits tranquilles ; et en société avec les morts, ils vous instruisent, vous guident et vous consolent : ce sont des amis sûrs et constans, sans légèreté et sans jalousie : enfin on a dit, *que ce qu'il y avoit de plus délicieux dans la vie de l'homme étoit dans sa fin.*

En avançant, on apprend aussi à se soumettre aux lois de la nécessité : cette volonté libre, forte et indomptable s'émousse et s'éteint insensiblement : nous avons trop éprouvé que la résistance est inutile, et ne nous laisse que la honte de la révolte : nous voulons quelquefois ce qui nous est contraire, et souvent ce que nous avons cru contraire a tourné à notre profit. Nous ne savons plus ce que nous devons vouloir ; nous n'avons plus la force de desirer : on a bien plutôt fait de se soumettre, que de changer l'ordre du monde.

La paix intérieure réside, non dans les

sens, mais dans la volonté : on la conserve au milieu de la douleur, tant que la volonté demeure ferme et soumise. La paix ne consiste pas à ne pas souffrir, mais à se soumettre doucement à ces mêmes souffrances.

Il faut regarder tous les biens qui sont hors de notre pouvoir comme étrangers. C'est parce que nous regardons les choses comme propres, et comme dues, que nous souffrons de leur privation : la seule impossibilité fixe l'esprit de l'homme : les personnes sages s'occupent à considérer les bornes qui leur sont prescrites par la raison et la nature.

Enfin les choses sont en repos, lorsqu'elles sont à leur place : la place du cœur de l'homme est le cœur de Dieu : lorsque nous sommes dans sa main, et que notre volonté est soumise à la sienne, nos inquiétudes cessent ; la soumission et l'ordre nous donnent la paix que notre révolte nous avoit ôtée : il n'y a point d'asile plus sûr pour l'homme, que l'amour et la crainte de Dieu.

EPITRE

DE MADAME VATRY

A

MADAME LA MARQUISE DE LAMBERT,

Sur la Pièce suivante.

Votre aimable métaphysique
Nous décrit de l'amour les plus beaux sentimens;
Vous le peignez avec des traits charmans,
Bien dignes d'exciter à le mettre en pratique.
Mais, illustre Lambert, il est bien peu de cœurs,
Faits pour des sentimens si remplis de noblesse.
Dans presque tous on ne voit que foiblesse,
Inconstance et folles ardeurs:
Des hommes c'est la destinée.
Ah! pourquoi ne suis-je pas née
D'un Sexe au vôtre différent!
En vous préférant à toute autre,
Je vous aurois fait le présent
D'un cœur fait pour le vôtre.

RÉFLEXIONS NOUVELLES

SUR LES FEMMES.

Il a paru, depuis quelque temps, des romans faits par des dames, dont les ouvrages sont aussi aimables qu'elles : l'on ne peut mieux les louer. Quelques personnes, au lieu d'en examiner les graces, ont cherché à y jeter du ridicule. Il est devenu si redoutable, ce ridicule, qu'on le craint plus que le déshonneur. Il a tout déplacé, et met où il lui plaît la honte et la gloire. Le laisserons-nous le maître et l'arbitre de notre réputation? Je demande ce qu'il est; on ne l'a point encore défini. Il est purement arbitraire, et dépend plus de la disposition qui est en nous, que de celle des objets. Il varie et relève, comme les modes, du seul caprice. Il a pris le savoir en aversion. A peine le pardonne-t-il à un petit nombre d'hommes supérieurs en esprit; mais pour ce qui est des personnes du grand monde, s'ils osent savoir, on les appelle pédans. La pédanterie cependant est un

vice de l'esprit, et le savoir en est l'ornement. Si l'on passe aux hommes l'amour des lettres, on ne le pardonne pas aux femmes. On dira que je prends un ton bien sérieux pour défendre les Enfans de la reine de Lydie; mais qui ne seroit blessé de voir attaquer des femmes aimables qui s'occupent innocemment, quand elles pourroient employer leur temps suivant l'usage d'à-présent? J'attaquerai les mœurs du temps, qui sont l'ouvrage des hommes. La honte n'est plus pour les vices, elle se garde pour ce qui s'appelle le ridicule. Son pouvoir s'étend plus loin qu'on ne pense. Il est dangereux de le répandre sur ce qui est bon. L'imagination une fois frappée ne voit plus que lui.

Un auteur Espagnol disoit que le livre de *Don Quichotte* avoit perdu la monarchie d'Espagne, parce que le ridicule qu'il a répandu sur la valeur que cette nation possédoit autrefois dans un degré si éminent, en a amolli et énervé le courage.

Molière, en France, a fait le même désordre par la comédie des *Femmes Savantes*. Depuis ce temps-là, on a attaché

presque autant de honte au savoir des femmes, qu'aux vices qui leur sont le plus défendus. Lorsqu'elles se sont vues attaquées sur des amusemens innocens, elles ont compris que honte pour honte, il falloit choisir celle qui leur rendoit davantage, et elles se sont livrées au plaisir.

Le désordre s'est accru par l'exemple, et a été autorisé par les femmes en dignité; car la licence et l'impunité sont les privilèges de la grandeur. Alexandre nous l'a appris. On vint un jour lui dire que sa sœur aimoit un jeune homme; que leur intrigue étoit publique, et qu'elle se respectoit peu. *Il faut bien*, dit-il, *lui laisser sa part de la royauté*, *qui est la liberté et l'impunité.*

La société a-t-elle gagné dans cet échange du goût des femmes? elles ont mis la débauche à la place du savoir; le précieux qu'on leur a tant reproché, elles l'ont changé en indécence. Par-là, elles se sont dégradées, et sont déchues de leur dignité, car il n'y a que la vertu qui leur conserve leur place, et il n'y a que les bienséances qui les maintiennent dans leurs droits. Mais plus elles ont voulu

ressembler aux hommes de ce côté-là, et plus elles se sont avilies.

Les hommes, par la force plutôt que par le droit naturel, ont usurpé l'autorité sur les femmes : elles ne rentrent dans leur domination, que par la beauté et par la vertu. Si elles peuvent joindre les deux, leur empire sera plus absolu. Mais le règne de la beauté est peu durable : on l'appelle une courte tyrannie; elle leur donne le pouvoir de faire des malheureux ; mais il ne faut pas qu'elles en abusent.

Le règne de la vertu est pour toute la vie : c'est le caractère des choses estimables, de redoubler de prix par leur durée, et de plaire par le degré de perfection qu'elles ont, quand elles ne plaisent plus par le charme de la nouveauté. Il faut penser qu'il y a peu de temps à être belle, et beaucoup à ne l'être plus ; que quand les graces abandonnent les femmes, elles ne se soutiennent que par les parties essentielles, et par les qualités estimables. Il ne faut pas qu'elles espèrent allier une jeunesse voluptueuse, et une vieillesse honorable. Quand une fois la pudeur est immolée, elle ne revient pas plus que les belles années : c'est elle qui sert leur vé-

ritable intérêt; elle augmente leur beauté, elle en est la fleur; elle sert d'excuse à la laideur; elle est le charme des yeux, l'attrait des cœurs, la caution des vertus, l'union et la paix des familles.

Mais si elle est une sûreté pour les mœurs, elle est aussi l'aiguillon des desirs: sans elle l'amour seroit sans gloire et sans goût; c'est sur elle que se prennent les plus flatteuses conquètes; elle met le prix aux faveurs. La pudeur, enfin, est si nécessaire aux plaisirs, qu'il faut la conserver, même dans les temps destinés à la perdre. Elle est aussi une coquetterie rafinée, une espèce d'enchère que les belles personnes mettent à leurs appas, et une manière délicate d'augmenter leurs charmes en les cachant. Ce qu'elles dérobent aux yeux, leur est rendu par la libéralité de l'imagination. Plutarque dit qu'il y avoit un temple dédié à Vénus-la-Voilée. *On ne sauroit*, dit-il, *entourer cette déesse de trop d'ombres d'obscurité et de mystères.* Mais à présent l'indécence est au point de ne vouloir plus de voile à ses foiblesses.

Les femmes pourroient dire: Quelle est la tyrannie des hommes! Ils veulent

que nous ne fassions aucun usage de notre esprit, ni de nos sentimens. Ne doit-il pas leur suffire de régler tout le mouvement de notre cœur, sans se saisir encore de notre intelligence ? Ils veulent que la bienséance soit aussi blessée quand nous ornons notre esprit, que quand nous livrons notre cœur. C'est étendre trop loin leurs droits.

Les hommes ont un grand intérêt à rappeler les femmes à elles-mêmes et à leurs premiers devoirs. Le divorce que nous faisons avec nous-mêmes est la source de tous nos égaremens. Quand nous ne tenons pas à nous par des goûts solides, nous tenons à tout. C'est dans la solitude que la vérité donne ses leçons, et où nous apprenons à rabattre du prix des choses que notre imagination sait nous surfaire. Quand nous savons nous occuper par de bonnes lectures, il se fait en nous insensiblement une nourriture solide qui coule dans les mœurs.

Il y avoit autrefois des maisons où il étoit permis de parler et de penser ; où les Muses étoient en société avec les Graces. On y alloit prendre des leçons de politesse et de délicatesse : les plus grandes

princesses s'y honoroient du commerce des gens d'esprit.

Madame Henriette d'Angleterre, qui auroit servi de modèle aux Graces, donnoit l'exemple. Sous un visage riant, sous un air de jeunesse qui ne sembloit promettre que des jeux, elle cachoit un grand sens et un esprit sérieux. Quand on traitoit ou qu'on disputoit avec elle, elle oublioit son rang, et ne paroissoit élevée que par sa raison. Enfin l'on ne croyoit avancer dans l'agrément et dans la perfection, qu'autant qu'on avoit su plaire à Madame. Un hôtel de *Rambouillet*, si honoré dans le siècle passé, seroit le ridicule du nôtre. On sortoit de ces maisons comme des repas de Platon, dont l'ame étoit nourrie et fortifiée. Ces plaisirs spirituels et délicats ne coûtoient rien aux mœurs ni à la fortune; car les dépenses d'esprit n'ont jamais ruiné personne. Les jours couloient dans l'innocence et dans la paix. Mais à présent, que ne faut-il point pour l'emploi du temps, pour l'amusement d'une journée? Quelle multitude de goûts se succèdent les uns aux autres! La table, le jeu, les spectacles. Quand le luxe et l'argent sont

en crédit, le véritable honneur perd le sien.

On ne cherche plus que ces maisons où règne un luxe honteux. Ce maître de la maison, que vous honorez, songez en l'abordant, que souvent c'est l'injustice et le larcin que vous saluez. Sa table, dites-vous, est délicate; le goût règne chez lui. Tout est poli, tout est orné, hors l'ame du maître. Il oublie, dites-vous, ce qu'il est. Eh! comment ne l'oublieroit-il pas? vous l'oubliez vous-même. C'est vous qui tirez le rideau de l'oubli et de l'orgueil devant ses yeux. Voilà les inconvéniens, pour les deux sexes, où conduit l'éloignement des lettres et du savoir; car les muses ont toujours été l'asile des mœurs.

Les femmes ne peuvent-elles pas dire aux hommes : Quel droit avez-vous de nous défendre l'étude des sciences et des beaux-arts? Celles qui s'y sont attachées, n'y ont elles pas réussi, et dans le sublime et dans l'agréable? Si les poésies de certaines dames avoient le mérite de l'antiquité, vous les regarderiez avec la même admiration que les ouvrages des anciens à qui vous faites justice.

Un auteur très-respectable (1) donne au sexe tous les agrémens de l'imagination : *Ce qui est de goût, est*, dit-il, *de leur ressort, et elles sont juges de la perfection de la langue.* L'avantage n'est pas médiocre.

Or, que ne doit-on pas aux agrémens de l'imagination ? C'est elle qui fait les poètes et les orateurs : rien ne plaît tant que ces imaginations vives, délicates, remplies d'idées riantes. Si vous joignez la force à l'agrément, elle domine, elle force l'ame et l'entraîne ; car nous cédons plus certainement à l'agrément qu'à la vérité. L'imagination est la source et la gardienne de nos plaisirs. Ce n'est qu'à elle qu'on doit l'agréable illusion des passions. Toujours d'intelligence avec le cœur, elle sait lui fournir toutes les erreurs dont il a besoin ; elle a droit aussi sur le temps ; elle sait rappeler les plaisirs passés, et nous fait jouir par avance de tous ceux que l'avenir nous promet ; elle nous donne de ces joies sérieuses qui ne font rire que l'esprit : toute l'ame est en

(1) Le Père Mallebranche.

elle ; et dès qu'elle se refroidit, tous les charmes de la vie disparoissent.

Parmi les avantages qu'on donne aux femmes, on prétend qu'elles ont un goût fin pour juger des choses d'agrément. Beaucoup de personnes ont défini le goût. Une dame (1) d'une profonde érudition a prétendu que c'est *une harmonie*, *un accord de l'esprit et de la raison*, et qu'on en a plus ou moins, selon que cette harmonie est plus ou moins juste. Une autre personne a prétendu que le goût est une union du sentiment et de l'esprit, et que l'un et l'autre, d'intelligence, forment ce qu'on appelle le *jugement*. Ce qui fait croire que le goût tient plus au sentiment qu'à l'esprit, c'est qu'on ne peut rendre raison de ses goûts, parce qu'on ne sait point pourquoi on sent ; mais on rend toujours raison de ses opinions et de ses connoissances. Il n'y a aucun rapport, aucune liaison nécessaire entre les goûts. Ce n'est pas la même chose entre les vérités. Je crois donc pouvoir amener toute personne intelligente à mon avis. Je ne suis jamais sûre d'amener une personne sensible à

(1) Madame Dacier.

mon goût : je n'ai point d'attrait pour l'attirer à moi. Rien ne se tient dans les goûts ; tout vient de la disposition des organes, et du rapport qui se trouve entre eux et les objets. Il y a cependant une justesse de goût, comme il y a une justesse de sens. La justesse de goût juge de ce qui s'appelle agrément, sentiment, bienséance, délicatesse, ou fleur d'esprit (si on ose parler ainsi), qui fait sentir dans chaque chose la mesure qu'il faut garder. Mais, comme on n'en peut donner de règle assurée, on ne peut convaincre ceux qui y font des fautes. Dès que leur sentiment ne les avertit pas, vous ne pouvez les instruire. De plus, le goût a pour objet des choses si délicates, si imperceptibles, qu'il échappe aux règles. C'est la nature qui le donne ; il ne s'acquiert pas. Le goût est d'une grande étendue ; il met de la finesse dans l'esprit, et vous fait apercevoir d'une manière vive et prompte, sans qu'il en coûte rien à la raison, tout ce qu'il y a à voir dans chaque chose. C'est ce que veut dire Montaigne quand il assure que les femmes ont un *esprit Prime-sautier*. Dans le cœur, le goût donne des sentimens délicats ; et dans

le commerce du monde, une certaine politesse attentive, qui nous apprend à ménager l'amour-propre de ceux avec qui nous vivons. Je crois que le goût dépend de deux choses; d'un sentiment très-délicat dans le cœur, et d'une grande justesse dans l'esprit. Il faut donc avouer que les hommes ne connoissent pas la grandeur du présent qu'ils font aux dames, quand ils leur passent l'esprit du goût.

Ceux qui attaquent les femmes ont prétendu que l'action de l'esprit qui consiste à considérer un objet, étoit bien moins parfaite dans les femmes, parce que le sentiment, qui les domine, les distrait et les entraîne. L'attention est nécessaire : elle fait naître la lumière, pour ainsi dire, approche les idées de l'esprit, et les met à sa portée : mais chez les femmes, les idées s'offrent d'elles-mêmes, et s'arrangent plutôt par sentiment que par réflexion : la nature raisonne pour elles, et leur en épargne tous les frais. Je ne crois donc pas que le sentiment nuise à l'entendement : il fournit de nouveaux esprits qui illuminent de manière que les idées se présentent plus vives, plus nettes et plus démêlées; et

pour preuve de ce que je dis, toutes les passions sont éloquentes. Nous allons aussi sûrement à la vérité par la force et la chaleur des sentimens, que par l'étendue et la justesse des raisonnemens; et nous arrivons toujours par eux plus vîte aû but dont il s'agit, que par les connoissances. La persuasion du cœur est au-dessus de celle de l'esprit, puisque souvent notre conduite en dépend: c'est à notre imagination et à notre cœur, que la nature a remis le conduite de nos actions et de ses mouvemens.

La sensibilité est une disposition de l'ame qu'il est avantageux de trouver dans les autres. Vous ne pouvez avoir ni humanité, ni générosité, sans sensibilité. Un seul sentiment, un seul mouvement du cœur a plus de crédit sur l'ame, que toutes les sentences des philosophes. La sensibilité secourt l'esprit, et sert la vertu. On convient que les agrémens se trouvent chez les personnnes de ce caractère; les graces vives et soudaines, dont parle Plutarque, ne sont que pour elles. Une dame qui a été un modèle d'agrément (1), sert

(1) Madame de la Sablière.

de preuve à ce que j'avance. On demandoit un jour à un homme d'esprit de ses amis, *ce qu'elle faisoit et ce qu'elle pensoit dans sa retraite. Elle n'a jamais pensé*, répondit-il, *elle ne fait que sentir.* Tous ceux qui l'ont connue conviennent que c'étoit la plus séduisante personne du monde, et que les goûts, ou plutôt les passions se rendoient maîtres de son imagination et de sa raison, de manière que ses goûts étoient toujours justifiés par sa raison, et respectés par ses amis. Aucun de ceux qui l'ont connue, n'a osé la condamner qu'en cessant de la voir, parce que jamais elle n'avoit tort en présence. Cela prouve que rien n'est si absolu que la supériorité de l'esprit qui vient de la sensibilité, et de la force de l'imagination, parceque la persuasion est toujours à sa suite.

Les femmes, d'ordinaire, ne doivent rien à l'art. Pourquoi trouver mauvais qu'elles aient un esprit qui ne leur coûte rien? Nous gâtons toutes les dispositions que leur a données la nature : nous commençons par négliger leur éducation : nous n'occupons leur esprit à rien de solide; et le cœur en profite; nous les des-

tinons à plaire; et elles ne nous plaisent que par leurs graces ou par leurs vices. Il semble qu'elles ne soient faites que pour être un spectacle agréable à nos yeux. Elles ne songent donc qu'à leurs agrémens, et se laissent aisément entraîner au penchant de la nature : elles ne se refusent pas à des goûts qu'elles ne croient pas avoir reçus de la nature pour les combattre.

Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en les formant pour l'amour, nous leur en défendons l'usage. Il faudroit prendre un parti : si nous ne les destinons qu'à plaire, ne leur défendons pas l'usage de leurs agrémens : si vous les voulez raisonnables et spirituelles, ne les abandonnez pas quand elles n'ont que cette sorte de mérite. Mais nous leur demandons un mélange et un ménagement du ces qualités, qu'il est difficile d'attraper et de réduire à une mesure juste. Nous leur voulons de l'esprit; mais pour le cacher, l'arrêter, et l'empêcher de rien produire. Il ne sauroit prendre l'essor, qu'il ne soit aussitôt rappelé par ce qu'on appelle *bienséance*. La gloire qui est l'ame et le soutien de toutes les productions de l'esprit, leur est

refusée. On ôte à leur esprit tout objet, toute espérance; on l'abaisse; et, si j'ose me servir des termes de PLATON, *on lui coupe les aîles.* Il est bien étonnant qu'il leur en reste encore.

Les femmes ont pour elles une grande autorité: c'est SAINT EVREMOND. Quand il a voulu donner un modèle de perfection, il ne l'a pas placé chez les hommes. *Je crois*, dit-il, *moins impossible de trouver dans les femmes la saine raison des hommes, que dans les hommes les agrémens des femmes.* Je demande aux hommes, de la part du sexe, que voulez-vous de nous? Vous souhaitez tous de vous unir à des personnes estimables, d'un esprit aimable et d'un cœur droit; permettez-leur donc l'usage des choses qui perfectionnent la raison. Ne voulez-vous que des graces qui favorisent les plaisirs? Ne vous plaignez donc pas si les femmes étendent un peu l'usage de leurs charmes.

Mais, pour donner aux choses le rang et le prix qu'elles méritent, distinguons les qualités estimables et les agréables. Les estimables sont réelles, et sont intrinsèques aux choses; et, par les lois de la justice, ont un droit naturel sur notre es-

time. Les qualités agréables, qui ébranlent l'ame, et qui donnent de si douces impressions, ne sont point réelles, ni propres à l'objet; elles se doivent à la disposition de nos organes et à la puissance de notre imagination. Cela est si vrai, qu'un même objet ne fait pas les mêmes impressions sur tous les hommes; et que souvent nos sentimens changent, sans qu'il y ait rien de changé dans l'objet.

Les qualités extérieures ne peuvent être aimables par elles-mêmes; elles ne le sont que par les dispositions qu'elles trouvent en nous. L'amour ne se mérite point; il échappe aux plus grandes qualités. Seroit-il donc possible que le cœur ne pût dépendre des lois de la justice, et qu'il ne fût soumis qu'à celles du plaisir. Quand les hommes voudront, ils réuniront toutes ces qualités, et ils trouveront des femmes aussi aimables que respectables. Ils prennent sur leur bonheur et sur leur plaisir, quand ils les dégradent. Mais de la manière dont elles se conduisent, les mœurs y ont infiniment perdu, et les plaisirs n'y ont pas gagné.

Tout le monde convient qu'il est nécessaire qne les femmes se fassent estimer:

mais n'avons-nous besoin que d'estime, et ne nous manquera-t-il plus rien? Notre raison nous dira que cela doit suffire; mais nous abandonnons aisément les droits de la raison, pour ceux du cœur. Il faut prendre la nature comme elle est. Les qualités estimables ne plaisent qu'autant qu'elles peuvent nous devenir utiles: mais les aimables nous sont aussi nécessaires pour occuper notre cœur; car nous avons autant besoin d'aimer que d'estimer. On se lasse même d'admirer, si ce qu'on admire n'est aussi fait pour plaire. Ce n'est pas même assez que le sexe nous plaise; il semble qu'il soit obligé de nous toucher. Le mérite n'est pas brouillé avec les graces: lui seul a droit de les fixer: sans lui elles sont légères et fugitives. De plus, la vertu n'a jamais enlaidi personne: et cela est si vrai, que la beauté, sans mérite et sans esprit, est insipide; et que le mérite fait pardonner la laideur.

Je ne mets pas l'aimable sentiment dans les qualités extérieures; je l'étends plus loin. Les Espagnols disent, que *la beauté est comme les odeurs, dont l'effet est de peu de durée*; on s'y accoutume, et on ne les sent plus. Mais des mœurs, un es-

prit juste et fin, un cœur droit et sensible, ce sont des beautés ravissantes et toujours nouvelles. A présent nos plaisirs sont moins délicats, parce que nos mœurs sont moins pures. Examinons à qui on doit s'en prendre.

On attaque depuis long-temps la conduite des femmes; on prétend qu'elles n'ont jamais été si déréglées qu'à présent; qu'elles ont banni la pureté de leur cœur, et les bienséances de leur conduite. Je ne sais si on n'a pas quelque raison. Je pourrois cependant dire qu'il y a long-temps qu'on se plaint des mêmes choses; qu'un siècle peut être justifié par un autre; et pour sauver le présent, je n'ai qu'à vous renvoyer au passé. Les mœurs se ressemblent dans tous les temps; mais elles se montrent sous des formes différentes. Comme l'usage n'a droit que sur les choses extérieures, et qu'il ne s'étend point sur les sentimens, il ne redresse pas la nature, il n'ôte point les besoins du cœur, et les passions sont toujours les mêmes.

Les hommes se sont-ils acquis, par la pureté de leurs mœurs, le droit d'attaquer celles des femmes? En vérité, les deux sexes n'ont rien à se reprocher: ils

contribuent également à la corruption de leur siècle. Il faut pourtant convenir que les manières ont changé. La galanterie est bannie, et personne n'y a gagné. Les hommes se sont séparés des femmes, et ont perdu la politesse, la douceur, et cette fine délicatesse qui ne s'acquiert que dans leur commerce. Les femmes aussi, ayant moins de commerce avec les hommes, ont perdu l'envie de plaire par des manières douces et modestes, et c'étoit pourtant la véritable source de leurs agrémens.

Quoique la nation française soit déchue de l'ancienne galanterie, il faut pourtant convenir qu'aucune autre nation ne l'avoit ni plus poussée, ni plus épurée. Les hommes en ont fait un art de plaire; et ceux qui s'y sont exercés, et qui y ont acquis une grande habitude, ont des règles certaines, quand ils savent s'adresser à des caractères foibles. Les femmes se sont donné des règles pour leur résister. Comme elles jouissent d'une grande liberté en France, et qu'elles ne sont gardées que par leur pudeur et par les bienséances, elles ont su opposer leur devoir aux impressions de l'amour. C'est des dé-

sirs et des desseins des hommes, de la pudeur et de la retenue des femmes, que se forme le commerce délicat qui polit l'esprit, et qui épure le cœur; car l'amour perfectionne les ames bien nées. Il faut convenir qu'il n'y a que la nation française qui se soit fait un art délicat de l'amour.

Les Espagnols et les Italiens l'ont ignoré. Comme les femmes y sont presque enfermées, les hommes ne mettent leur application qu'à vaincre les obstacles extérieurs; et quand ils les ont surmontés, ils n'en trouvent plus dans la personne aimée. Mais l'amour qui s'offre n'est guère piquant; il semble que ce soit l'ouvrage de la nature et non pas celui de l'amant. En France, l'on sait faire un meilleur usage du temps. Comme le cœur est de la partie, et que souvent même, chez les honnêtes personnes, on n'a de commerce qu'avec lui, il est regardé comme la source de tous les plaisirs. C'est aussi aux sentimens que nous devons tous nos *Romans*, si pleins d'esprit et si épurés, et qui sont ignorés des nations dont je parle. Une Espagnole, en lisant les *Conversations de Clélie*, disoit : *Voilà bien*

de l'esprit mal employé. Dès qu'on ne sait faire qu'un usage de l'amour, le roman est court : en retranchant la galanterie, vous passez sur la délicatesse de l'esprit et des sentimens. Les Espagnoles sont vives et emportées : elles sont à l'usage des sens, et ne sont point à celui du cœur. C'est dans la résistance que les sentimens se fortifient, et acquièrent de nouveaux degrés de délicatesse. La passion s'éteint dès qu'elle est satisfaite ; et l'amour, sans crainte et sans desirs, est sans ame.

L'amour est le premier plaisir, la plus douce et la plus flatteuse de toutes les illusions. Puisque ce sentiment est si nécessaire au bonheur des humains, il ne faut pas le bannir de la société : il faut seulement apprendre à le conduire et à le perfectionner. Il y a tant d'écoles établies pour cultiver l'esprit; pourquoi n'en pas avoir pour cultiver le cœur ? C'est un art qui a été négligé. Les passions cependant sont des cordes qui ont besoin de la main d'un grand maître pour être touchées. Echappe-t-on à qui sait remuer les ressorts de l'ame par ce qu'il y a de plus vif et de plus fort?

L'amour n'étoit pas décrié chez les anciens comme il l'est à présent. Pourquoi l'avilissons-nous? que ne lui laissons-nous toute sa dignité? Platon a un grand respect pour ce sentiment : quand il en parle, son imagination s'échauffe, son esprit s'illumine, et son style s'embellit : quand il parle d'un homme touché : *Cet amant*, dit-il, *dont la personne est sacrée*, *etc.* il appelle les amans, *des amis divins et inspirés par les dieux.*

Les anciens ne croyoient pas que le plaisir dût être le premier objet de l'amour. Ils étoient persuadés que la vertu devoit en être le soutien. Nous en avons banni les mœurs et la probité, et c'est la source de tous les malheurs. La plupart des hommes d'à-présent croient que les sermens que l'amour a dictés n'obligent à rien. La morale et la reconnoissance ne défendent point les sens contre les amorces de la nouveauté. La plupart aiment par caprice, et changent par tempérament.

Ce que l'amour fait souffrir, souvent n'apprend pas à s'en passer; il n'apprend qu'à le déplorer. Voyons ce que nous en pouvons faire. Examinons la conduite des

femmes dans l'amour, et leurs différens caractères.

Il en est de bien des sortes. Il y a des femmes qui ne cherchent et ne veulent que les plaisirs de l'amour, d'autres, qui joignent l'amour et les plaisirs, et quelques-unes qui ne reçoivent que l'amour, et qui rejettent tous les plaisirs. Je passerai légèrement sur le premier caractère. Celles-là ne cherchent dans l'amour que les plaisirs des sens, que celui d'être fortement occupées et entraînées, et que celui d'être aimées. Enfin elles aiment l'amour, et non pas l'amant. Ces personnes se livrent à toutes les passions les plus ardentes. Vous les voyez occupées du jeu, de la table : tout ce qui porte la livrée du plaisir est bien reçu.

J'ai toujours été étonnée qu'on pût associer d'autres passions à l'amour, qu'on laissât du vide dans son cœur, et qu'après avoir tout donné, on ne fût pas uniquement occupé de ce qu'on aime. Ordinairement, les personnes de ce caractère perdent toutes les vertus en perdant l'innocence ; et quand leur gloire est une fois immolée, elles ne ménagent plus rien. On faisoit des reproches à madame de C***,

qui violoit toutes les lois de la bienséance : *Je veux jouir*, disoit-elle, *de la perte de ma réputation*. Celles qui suivent de pareilles maximes, rejettent les vertus de leux sexe. Elles les regardent comme un usage de politique auquel elles veulent échapper. Quelques-unes croient qu'il suffit de donner quelque dehors pour satisfaire à leurs obligations, et dérober leurs foiblesses. Mais il est dangereux de croire que ce qui est ignoré soit innocent. Elles rejettent les principes pour éluder les remords, et appellent du décret de tous les hommes. Toute leur vie, elles passent de foiblesse en foiblesse, et ne s'arrêtent jamais.

Dès qu'une femme a banni de son cœur cet honneur tendre et délicat, qui doit être la règle de sa vie, tremblez pour les autres vertus. Quel privilège auront-elles pour être respectées? Leur doit-on plus qu'à son propre honneur? Ces caractères-là ne font jamais des caractères aimables. Vous ne trouvez en elles ni pudeur, ni délicatesse ; elles se font une habitude de galanterie ; elles ne savent point joindre la qualité d'amie à celle d'amante. Comme elles ne cherchent que les plaisirs, et non

pas l'union des cœurs, elles échappent à tous les devoirs de l'amitié. Voilà l'amour d'usage et d'à-présent, et où les conduit une vie frivole et dissipée.

Il est une autre sorte de femmes galantes, qui se livrent au plaisir d'aimer, qui ont su conserver les principes de l'honneur, qui n'ont jamais rien pris sur les bienséances, qui se respectent, mais que la violence de la passion entraîne. Il en est qui ne se prêtent pas à leur foiblesse, qui y résistent; mais enfin l'amour est le plus fort. J'ai connu une femme de beaucoup d'esprit, à qui je faisois quelquefois de petits reproches, par l'intérêt que j'y prenois. « N'avez-vous jamais senti, me disoit-elle, la force de « l'amour? Je me sens liée, garottée, « entraînée: ce sont les fautes de l'amour; « ce ne sont plus les miennes. » Montaigne nous peint ses dispositions, quand il étoit touché. C'est un philosophe qui parle. *Je me sentois*, dit-il, *enlevé tout vivant et tout voyant. Je voyois ma raison et ma conscience se retirer, se mettre à part; et le feu de mon imagination me transportoit hors de moi-même.* J'ai toujours cru qu'il n'y a point d'honnête

personne qui ne doive craindre de se trouver dans cet état.

Il y a des femmes qui ont une autre sorte d'attachement. On ne peut les dire galantes ; cependant elles tiennent à l'amour par les sentimens. Elles sont sensibles et tendres, et elles reçoivent l'impression des passions. Mais, comme elles respectent les vertus de leur sexe, elles rejettent les engagemens considérables. La nature les a faites pour aimer. Les principes arrêtent les mouvemens de la nature. Mais, comme l'usage n'a des droits que sur la conduite, et qu'il ne peut rien sur le cœur, plus leurs sentimens sont retenus, plus ils sont forts.

Ceux des femmes galantes ne sont ni vifs, ni durables : ils s'usent, comme ceux des hommes, en les exerçant. On trouve bientôt la fin d'un sentiment, dès qu'on se permet tout. L'habitude du plaisir les fait disparoître. Les plaisirs des sens prennent toujours sur la sensibilité des cœurs, et ce que vous en retranchez retourne aux plaisirs de la tendresse.

Mais si vous voulez trouver une imagination ardente, une ame profondément occupée, un cœur sensible et bien touché,

cherchez-le chez les femmes d'un caractère raisonnable. Si vous ne trouvez de bonheur et de repos que dans l'union des cœurs : si vous êtes sensible au plaisir d'être ardemment aimé, et que vous vouliez jouir de toutes les délicatesses de l'amour, de ses impatiences, et de ses mouvemens si purs et si doux, soyez bien persuadé qu'ils ne se trouvent que chez les personnes retenues, et qui se respectent.

De plus, ne sentez-vous pas le besoin d'estimer ce que vous aimez ? Quelle paix cela ne met-il pas dans un commerce ? Dès qu'on a su vous persuader qu'on vous aime, et que vous voyez, à n'en pas douter, que c'est à la vertu seule qu'on sacrifie les désirs de son cœur, cela n'établit-il pas la confiance de tout le reste? *Les refus de chasteté*, dit Montaigne, *ne déplaisent jamais.*

Les hommes ne connoissent pas leurs intérêts, quand ils cherchent à gagner l'esprit et le cœur des personnes qu'ils aiment. Il y a un plaisir plus touchant et plus durable que la liaison des sens : c'est l'union des cœurs ; ce penchant secret qui vous porte vers ce que vous aimez, cet épanchement de l'ame, cette certitude

qu'il y a une personne au monde qui ne vit que pour vous, et qui feroit tout pour vous sauver un chagrin. *L'Amour*, dit Platon, *est entrepreneur de grandes choses : il vous conduit dans le chemin de la vertu, et ne vous souffrira aucune foiblesse.* Voilà la marque du véritable amour. A Lacédémone, quand un homme avoit manqué, ce n'étoit pas lui qu'on punissoit, mais la personne qui l'aimoit; on la croyoit coupable des fautes de la personne aimée. Ils savoient que l'amour dont je parle est l'appui le plus sûr de la vertu. Tous les exemples le confirment. Combien d'amans ont demandé à combattre devant leurs maîtresses, et ont fait des choses incroyables ? Voilà le motif par lequel les honnêtes personnes se permettent d'aimer. Elles savent que se liant à un homme de mérite, elles seront soutenues et conduites dans le chemin de la vertu, par des principes et par des préceptes. Les femmes entr'elles ne peuvent jouir du doux plaisir de l'amitié. Ce sont les besoins qui les unissent, et non point les sentimens : la plupart ne la connoissent pas, et n'en sont pas dignes.

Il y a un goût dans la parfaite amitié,

où ne peuvent atteindre les caractères médiocres. Les femmes ne peuvent pas ne point sentir leur cœur. Que faire de ce fond de sentimens, et de ce besoin qu'on a d'aimer, et d'être aimée? Les hommes en profitent. Mais rien n'est si précieux ni si durable que cette sorte d'amour, quand vous y avez associé la vertu. Il met de la décence dans les pensées, dans la conduite, et dans les sentimens. Le Tasse nous donne un modèle de délicatesse en la personne d'Olinde; il dit(1) que *cet amant desire beaucoup, espère peu, et ne demande rien.* Cet amour peut se suffire à lui-même : il est sa propre récompense.

La plupart des hommes n'aiment que d'une manière vulgaire, ils n'ont qu'un objet. Ils se proposent un terme dans l'amour où ils espèrent d'arriver : après bien des mystères, ils ne se reposent que dans les plaisirs. Je suis toujours surprise qu'on ne veuille pas raffiner sur le plus délicieux sentiment que nous ayons. Ce qui s'appelle *le terme de l'amour* est peu de chose. Pour un cœur tendre, il y a

(1) Brama assai, poco spera, nulla chiede. CANT. 2.

une ambition plus élevée à avoir ; c'est de porter nos sentimens, et ceux de la personne aimée, au dernier degré de délicatesse, et de les rendre toujours plus tendres, plus vifs et plus occupans. De la manière dont on se conduit, l'amour meurt avec les desirs, et disparoît quand il n'y a plus d'espérance. Ce qu'il y a de plus touchant est ignoré. La tendresse ordinaire s'affoiblit et s'éteint : il n'y a rien de borné dans l'amour, que pour les ames bornées; mais peu d'hommes ont l'idée de ces engagemens, et peu de femmes en sont dignes.

L'amour agit selon les dispositions qu'il trouve : il prend le caractère des personnes qu'il occupe. Pour les cœurs qui sont sensibles à la gloire et au plaisir, comme ce sont deux sentimens qui se combattent, l'amour les accorde : il prépare, il épure les plaisirs, pour les faire recevoir aux ames fières, et il leur donne pour objet la délicatesse du cœur et des sentimens. Il a l'art de les élever et de les ennoblir. Il inspire une hauteur dans l'esprit, qui les sauve des abaissemens de la volupté. Il les justifie par l'exemple, il les déifie par la poésie ; enfin il

fait si bien que nous les jugeons dignes d'estime, ou tout au moins d'excuse.

Ces caractères fiers coûtent plus à l'amour pour les assujettir. Les personnes qui ont de la gloire dans le cœur, souffrent dans les engagemens, il y a toujours une image de servitude attachée à l'amour, la tendresse prend sur la gloire des femmes. Pour celles qui ont été bien élevées, et à qui on a inspiré des principes, les préjugés se sont profondément gravés; quand il faut déplacer de pareilles idées, ce n'est pas le travail d'un jour. Rarement sont-elles heureuses. Entraînées par le cœur, déchirées par leur gloire, l'un de ces sentimens ne subsiste plus qu'aux dépens de l'autre. Celui-là prend toujours sur elles; et ce sont ordinairement les plus aimables conquêtes. Vous sentez l'effort et la résistance que le devoir oppose à leur tendresse. Un amant jouit du plaisir secret de sentir tout son pouvoir. La conquête est plus grande et plus pleine; elles ont plus à perdre, vous leur coûtez davantage.

Il y a toujours une sorte de cruauté dans l'amour. Les plaisirs de l'amant ne

se prennent que sur les douleurs de l'amante. *L'amour se nourrit de larmes.*

Ce qui rend ces caractères plus aimables, c'est qu'il y a plus de sûreté. Quand une fois elles se sont engagées, c'est pour la vie, à moins que les mauvais procédés ne les dégagent. Elles se font un devoir de leur amour; elles le respectent; elles sont fidèles et délicates; elles ne manquent à rien. Le sentiment de gloire qui les occupe, tourne au profit de l'amour, puisqu'elles en sont plus tendres, plus vives et plus appliquées. Une amante aimable, et qui a de la gloire dans le cœur, ne songe qu'à se faire estimer, et l'amour la perfectionne. Il faut convenir que les femmes sont plus délicates que les hommes en fait d'attachement. Il n'appartient qu'à elles de faire sentir par un seul mot, par un seul regard, tout un sentiment.

Les inconvéniens des caractères fiers, sont d'être absolus et aisés à blesser. Comme elles sentent leur prix, elles exigent plus. Les caractères sensibles et mélancoliques trouvent des charmes et des agrémens infinis dans l'amour, et en font sentir. Il y a des plaisirs à part pour les

ames tendres et délicates. Ceux qui ont vécu de la vie de l'amour savent combien leur vie étoit animée ; et quand il vient à leur manquer, ils ne vivent plus. L'amour fait tous les biens et tous les maux ; il perfectionne les ames bien nées ; car l'amour dont je parle est un censeur sévère et délicat, qui ne pardonne rien. Les caractères mélancoliques y sont plus propres. Qui dit amoureux, dit triste ; mais il n'appartient qu'à l'amour de donner des tristesses agréables.

Les personnes mélancoliques ne sont occupées que d'un sentiment : elles ne vivent que pour ce qu'elles aiment. Désoccupées de tout, aimer est l'emploi de tout leur loisir. A-t-on trop de toutes ses heures, pour les donner à ce qu'on aime?

Opposez à ce caractère, pour en connoître le prix, celui qui lui est contraire. Voyez les femmes du monde, qui sont livrées au jeu, aux plaisirs et aux spectacles ; que ne leur faut-il pas pour l'emploi du temps? Si elles savent bien trouver la fin de la journée, sans qu'elles aiment, n'est-ce pas autant de pris sur le goût principal? Nous n'avons qu'une portion d'attention et de sentiment ; dès que

nous nous livrons aux objets extérieurs, le sentiment dominant s'affoiblit : nos desirs ne sont-ils pas plus vifs et plus forts dans la retraite ?

Il y a des plaisirs qui ne sont faits que pour des gens délicats et attentifs. L'Amour est un dieu jaloux, qui ne souffre aucune rivalité. La plupart des femmes prennent l'amour comme un amusement : elles s'y prêtent, et ne s'y donnent pas : elles ne connoissent point ces sentimens profonds qui occupent l'ame d'une tendre amante.

Mademoiselle Scudéri dit, « que la « mesure du mérite se tire de l'étendue « du cœur et de la capacité qu'on a d'ai-« mer ». Avec une pareille règle, le mérite des femmes d'à-présent sera léger.

Enfin, celles qui sont destinées à vivre d'une vie de sentiment, sentent que l'amour est plus nécessaire à la vie de l'esprit, que les alimens ne le sont à celle du corps. Mais notre amour ne sauroit être heureux, qu'il ne soit réglé. Quand il ne nous coûte ni vertu ni bienséance, nous jouissons d'un bonheur sans interruption; nos sentimens sont profonds, nos joies sont pures, nos espérances sont

flatteuses : l'imagination est agréablement remplie, l'esprit vivement occupé, et le cœur touché. Il y a dans cette sorte d'amour des plaisirs sans douleur, et une espèce d'*immensité* de bonheur qui anéantit tous les malheurs, et les fait disparoître. L'amour est à l'ame ce que la lumière est aux yeux : il écarte les peines, comme la lumière écarte les ténèbres. Madame de Longueville disoit, « que « les beaux jours que donne le soleil n'é« toient que pour le peuple ; mais que la « présence de ce qu'on aimoit faisoit les « beaux jours des honnêtes-gens ». Ceux qui sont destinés à une vie si heureuse sont dans le monde comme s'ils n'y étoient pas, et ne s'y prêtent que pour des instans. Rien ne les intéresse, que ce qu'ils sentent : rien ne les peut remplir, que l'amour.

L'esprit que l'amour donne est vif et lumineux : il est la source des agrémens. Rien ne peut plaire à l'esprit qu'il n'ait passé par le cœur.

La différence de l'amour aux autres plaisirs est aisée à faire à ceux qui en ont été touchés. La plupart des plaisirs ont besoin, pour être sentis, de la présence

de l'objet. La musique, la bonne chère, les spectacles, il faut que ces plaisirs soient présens pour faire leur impression, pour rappeler l'ame à eux, et la tenir attentive. Nous avons en nous une disposition à les goûter; mais ils sont hors de nous, ils viennent du dehors. Il n'en est pas de même de l'amour; il est chez nous, il est une portion de nous-mêmes: il ne tient pas seulement à l'objet; nous en jouissons sans lui. Cette joie de l'ame que donne la certitude d'être aimée, ces sentimens tendres et profonds; cette émotion de cœur vive et touchante que vous donnent l'idée et le nom de la personne que vous aimez; tous ces plaisirs sont en nous, et tiennent à notre propre sentiment. Quand votre cœur est bien touché, et que vous êtes sûre d'ètre aimée, tous vos plus grands plaisirs sont dans votre amour; vous pouvez donc être heureuse par votre seul sentiment, et associer ensemble le bonheur et l'innocence.

On me dira : Voilà un terrible écart. J'en conviens. Ne puis-je pas le justifier? Un ancien disoit que les pensées étoient les promenades de l'esprit. J'ai cru avoir le privilège de me promener de cette

manière. Les idées se sont offertes assez naturellement à moi, et de proche en proche elles m'ont menée plus loin que je ne devois ni ne voulois. Voici le chemin qu'elles m'ont fait faire. J'ai été blessée que les hommes connussent si peu leur intérêt, que de condamner les femmes qui savent occuper leur esprit. Les inconvéniens d'une vie frivole et dissipée, les dangers d'un cœur qui n'est soutenu d'aucun principe, m'ont aussi toujours frappée. J'ai examiné si on ne pouvoit pas tirer un meilleur parti des femmes. J'ai trouvé des auteurs respectables qui ont cru qu'elles avoient en elles des qualités qui les pouvoient conduire à de grandes choses, comme l'imagination, la sensibilité, le goût : ce sont des présens qu'elles ont reçus de la nature. J'ai fait des réflexions sur chacune de ces qualités. Comme la sensibilité les domine, et qu'elle les porte naturellement à l'amour, en passant par son temple, il a bien fallu lui payer tribut, et jeter quelques fleurs sur son autel. J'ai cherché si on ne pouvoit point se sauver des inconvéniens de l'amour, en séparant les vices des plaisirs ; et jouir de ce

qu'il a de meilleur. J'ai donc imaginé une métaphysique d'amour : la pratiquera qui pourra.

Voilà l'histoire de mes idées ; si vous voulez, de mes égaremens. Je serois bien heureuse, si ayant les défauts qu'on reproche à Montaigne, je pouvois, comme lui, conduire ceux qui liront ce petit écrit dans le pays de la raison et du bon sens, quelquefois même dans celui des fleurs et des zéphyrs !

RÉFLEXIONS

SUR LE GOUT (1).

Tout le monde parle du goût : on sait que l'esprit de goût est au-dessus des autres ; on sent donc tout le besoin qu'on a d'en avoir : cependant rien de moins connu que le goût. Une dame d'une profonde érudition a prétendu que c'étoit une harmonie, un accord de l'esprit et de la raison ; qu'on en a plus ou moins, selon que cette harmonie est plus juste. D'autres personnes ont cru que le goût étoit une union du sentiment et de l'esprit ; que le sentiment, averti par les objets sensibles, faisoit son rapport à l'esprit,

(1) Quoique ces réflexions soient en partie une répétition de ce qui est conteuu dans les pages 194 et suivantes, des Réflexions sur les Femmes, on a cru que cet inconvénient étoit encore moindre que de se donner la liberté de retrancher quelque chose dans les Manuscrits qui ont été fournis.

(car tout parle à l'esprit) et que l'un et l'autre, d'intelligence, formoient le jugement. Ce qui fait croire que le goût tient plus au sentiment qu'à l'esprit, c'est qu'on ne peut rendre raison de son goût, parce qu'on ne sait point pourquoi l'on sent; mais on rend toujours raison de ses connoissances.

Le goût est le premier mouvement et une espèce d'instinct qui nous entraîne, et qui nous conduit plus sûrement que tous les raisonnemens. Il n'y a nulle liaison nécessaire entre les goûts: ce n'est pas la même chose entre les vérités. Il est sûr que quiconque conviendra de mes principes, conviendra aussi de mes conséquences. On peut donc amener une personne intelligente à son avis, et on n'est jamais sûr d'amener une personne sensible à son goût: on n'a point de liens, d'attraits pour l'attirer à soi: rien ne se tient dans les goûts; tout vient de la disposition des organes, et du rapport qui se trouve entre eux et les objets.

Ce sentiment est appuyé par M. Pascal: « Il y a dit-il, un modèle d'agré-
« ment et de beauté, qui consiste dans
« le rapport que nous avons avec la chose

« qui nous plaît; tout ce qui est formé « sur ce modèle, nous donne un senti- « ment agréable: c'est ce qui s'appelle « goût. Quel est ce modèle, et à quoi le « connoître? c'est ce que l'on ignore ».

Il y a cependant une justesse de goût, comme il y a une justesse de sens. La justesse de goût juge de tout ce qui s'appelle agrémens, sentimens, bienséance, délicatesse ou fleurs de l'esprit (si l'on ose parler ainsi); c'est je ne sais quoi de sage et d'habile, qui connoît ce qui convient, et qui fait sentir dans chaque chose la mesure qu'il faut garder. Comme on ne peut en donner de règle assurée, on ne peut aussi convaincre ceux qui y font des fautes; dès que leur sentiment ne les avertit pas, vous ne pouvez plus les instruire. De plus, le goût a pour objet des choses si délicates, si imperceptibles, qu'elles échappent aux règles: c'est la nature qui le donne, il ne s'acquiert pas; le monde délicat seulement le perfectionne.

La justesse de sens a pour objet la vérité: elle consiste à bien établir ses principes, à en tirer des conséquences justes, à sentir les rapports qu'il y a d'une

chose à une autre, soit qu'on les assemble, ou qu'on les sépare. Cette justesse vient du bon sens et de la droite raison : pour peu qu'on y manque, ceux qui ont le sens juste le connoissent.

Comme il n'y a dans chaque chose qu'une seule vérité ; quand vous l'avez attrapée, vous avez acquis le sûr et le facile : il n'y a aussi dans chaque chose qu'un bon goût, sans quoi rien ne peut plaire à un certain degré.

Le goût a pour objet l'agréable : la beauté a des règles, l'agréable n'en a point. Le beau sans l'agréable ne peut plaire ; il tient au goût : voilà pourquoi il plaît plus que le beau : il est arbitraire et variable comme lui. Le goût est ce je ne sais quoi qu'on sent et qu'on ne peut dire, qui vous attire, et qui vous unit si intimément. Le goût a un empire bien étendu, puisqu'il s'étend sur tout.

Jusqu'à présent on a défini le bon goût, *un usage établi par les personnes du grand monde, poli et spirituel.* Je crois qu'il dépend de deux choses ; d'un sentiment très-délicat dans le cœur, et d'une grande justesse dans l'esprit.

RÉFLEXIONS

SUR LES RICHESSES.

Les richesses, dans les mains du sage, font son bonheur et celui des autres, et le couronnent de gloire.

Les richesses, dans les mains de l'insensé, font sa honte et sa perte, par le mauvais usage qu'il en sait faire (1).

Depuis que l'homme est tombé de cet état de grandeur et de bonheur, où l'avoit élevé le premier être, il a perdu par sa chute toute l'autorité qu'il avoit sur lui-même, et sur tout ce qui l'environne. Déchu de tous ses avantages, toutes les créatures l'éblouissent, le tentent et le séduisent; plus dangereuses par leur sé-

---

(1) Ceci est une paraphrase des paroles de Salomon dans ses proverbes, chap. XIV, v. 24; et chap. XVII, v. 16.

duction, que par le mal qu'elles peuvent lui faire. Quand il possédoit l'empire de lui-même, et qu'il savoit régler ses passions et ses sentimens, il jouissoit d'un calme sans interruption : ses sens soumis à sa raison le servoient en esclaves : ses passions présentoient des plaisirs sans le forcer : toutes les créatures s'offroient à lui, et ne pensoient qu'à lui plaire. A présent l'homme est dégradé de tous ces avantages, il ne lui est resté que le désir d'être heureux; mais il ne sait où placer son bonheur : il cherche, il s'agite, et se méprend sans cesse. Il croit trouver dans les honneurs, dans les plaisirs et dans les richesses, des appuis et des repos qui lui échappent. Partout il trouve des plaisirs insuffisans, des vides renaissans qui ne peuvent se remplir, et un bonheur fugitif qui lui est montré en aperçu, et où il n'arrive jamais.

Dans l'ordre des biens qui font le desir des hommes, les richesses tiennent un grand rang. Elles ont osé croire qu'elles rétabliroient l'homme dans sa première dignité; qu'elles seroient un équivalent à tout ce qu'il a perdu, qu'elles remplaceroient par leur faste la véritable gran-

deur dont il est déchu, qu'elles substitueroient au bien réel de l'ame les biens extérieurs, qu'elles remplaceroient par les dehors tous les avantages du dedans, dont il s'est privé par son infidélité.

Il est vrai que les richesses ont usurpé une certaine supériorité qui n'étoit due qu'aux grandes qualités. Elles inspirent à la plupart des hommes une certaine hauteur; mais ce n'est pas une hauteur de dignité, ce n'est qu'une hauteur d'illusion. Elles occupent une place dans notre esprit et dans notre cœur qui ne leur est pas due. Elles dégradent l'homme et l'anéantissent. Le chrétien qui se livre à l'amour des richesses doit renoncer à la gloire. On a vu d'illustres scélérats, mais l'on n'a jamais vu d'illustres avares. Le désintéressement nous ouvre la porte à toutes les vertus : l'amour du bien prépare l'ame à bien des vices : il occupe dans notre cœur la place du souverain être, il nous fait oublier nos premiers devoirs, et échapper aux lois de notre dépendance. Nous croyons tout trouver dans les richesses : elles favorisent nos desseins; elles satisfont à tous nos besoins; elles calment nos craintes : les

vices sont en sûreté et à leur aise avec elles. La licence et l'impunité étant un des grands priviléges de la richesse, l'homme puissant s'est fait une citadelle dans son cœur, qui le met en sûreté contre les approches de la vérité, et contre les reproches de sa raison et de sa conscience. Les grandes fortunes ne sont pas seulement l'aliment de notre amour-propre; elles sont aussi l'appui de notre foiblesse, et les lits où notre ame se repose; elle est foible et languissante sans elles. Mais souvent ces appuis sont trop forts, puisqu'ils nous font oublier notre soumission et notre dépendance.

Les richesses sont vaines dans leur usage, insatiables dans leur possession. Vaines, par la fausse idée qu'elles nous donnent de nous-mêmes: idée qui n'est pas fondée sur notre être réel, mais sur notre être imaginaire. Tout ce qui entoure ces favoris de la fortune sert leurs illusions. Ces vils adulateurs qui les approchent et qui déshonorent la louange par l'emploi qu'ils en font; ces poètes illustres, ces orateurs, ministres de la renommée, s'abaissent quelquefois jusqu'à servir leur amour-propre. La renommée

même les favorise : elle ne se charge que des actions d'éclat, et presque jamais des actions vertueuses. Tout contribue à soutenir cette fausse idée qu'ils ont d'eux-mêmes. Ils sentent que toute la nature ne travaille que pour eux : l'on ouvre les entrailles de la terre pour en tirer l'or et les pierreries ; les pierreries qui renferment toute la majesté de la nature, ne sont qu'à leur usage. Entrez chez eux, tout est en proportion avec cette idée de grandeur : maison superbe, table délicate, équipage magnifique. Tout ce qui les approche ne sauroit être trop haut, trop élevé. Mais les règles de la proportion cessent, dès qu'ils se tournent vers les autres : ils ne mettent leur gloire, ni leur bonheur à faire celui des autres. Fausse idée de grandeur ! elle n'est pas dans le faste ; elle n'est pas aussi dans notre imagination : ce n'est pas elle qui vous fait grands, mais bien ce que vous êtes dans l'idée des autres ; et pour y être bien placés, il faut leur faire voir des qualités réelles et qui nous soient propres, et savoir leur être utiles : rien n'est si grand, et ne nous donne une place si illustre dans l'imagination des hommes,

que de contribuer par son bien au bonheur public; que de faire passer ses richesses sur tant de malheureux : c'est leur donner un nouvel être que de les tirer de leur état. L'homme riche ne tourne ses regards vers les autres, que pour comparer, que pour jouir de leur abaissement, et presque jamais pour les secourir : son cœur ne sent pas le besoin de faire des heureux.

L'amour des richesses vient de la pauvreté de l'ame : si elle avoit les biens réels que donne la vertu, elle ne courroit pas après elle. Mais empêcheront-ils que la vérité ne vienne quelquefois tirer le rideau, ne leur montre la fausseté de leur opinion, et ne leur dise : « Vous vous méprenez ; « le bonheur n'est pas où vous le placez ; « apprenez que ces richesses, en satis- « faisant à tous vos désirs, les multiplient « et augmentent vos besoins : vous éten- « dez les passions par leur usage ».

Les deux passions qui gouvernent les hommes, les deux sentimens de l'ame, l'amour et l'ambition, que les richesses favorisent et en même temps dégradent ; quel parti en tirons-nous ? Et savons-nous les employer? Elles nous ont été données,

l'une pour notre bonheur, et l'autre pour notre élévation. Les sentimens du cœur font la félicité de l'homme ; l'amour de la gloire en fait la dignité. Mais la vanité, la gloire des petites ames, est devenue le ressort des esprits médiocres ; et la vraie grandeur est ignorée. Les hommes qui mettent tant de délicatesse dans l'amour, en mettent peu dans l'ambition ; et ils sont aussi flattés d'une place achetée, que d'une place méritée. Les hommes ne veulent être qu'élevés ; ils ne se soucient pas d'être grands ; ce n'est pas la vraie gloire que l'on cherche, mais les distinctions établies parmi les hommes. Les grandes places sont autant de retranchemens où les passions se fortifient ; et nous vivons dans cette erreur de vanité, que l'amour-propre incorpore dans notre ame.

Nous ne voulons que l'appareil de la gloire et le bruit pour nous dérober à nous-mêmes ; car tous ces favoris de la fortune ne sont que des fugitifs et des déserteurs d'eux-mêmes. L'homme se cache sous le personnage, et se perd de vue. Une vie de spectacle est vide de bien réel ; mais la vie privée devient l'écueil de ces ré-

putations brillantes et dérobées: elle les démasque, et fait voir qu'elles ne sont fondées que sur la vanité. Rien de plus aisé que d'imposer avec des richesses: elles parent, elles ornent tout. Que de félicité elles nous offrent au-dehors, que d'ennemis au-dedans, si la sagesse ne vient à notre secours pour en régler l'usage!

Toutes les passions sont insatiables: la plus difficile à contenter, c'est l'amour du bien, toujours inquiète et agitée, et toute dans l'avenir. Il faut s'arrêter, et séjourner sur les goûts et sur les plaisirs pour en jouir: il faut des repos pour le bonheur. Il n'y a point de présent pour une ame agitée: la soif des richesses ne laisse jamais assez de calme pour sentir ce que l'on possède. Le bonheur des gens agités n'est qu'un bonheur de passage, et tout au-dehors; mais souvent, en donnant trop de valeur à ces plaisirs passagers, on les achète communément tous trop chers et plus qu'ils ne valent. Ils passent leur vie en désirs et en espérances: ainsi ils ne vivent pas, mais ils espèrent de vivre. La connoissance de la fausseté des biens présens, le désir et l'espérance de la réalité des biens absens, fait la légèreté

et l'inconstance, qui lui tiennent lieu de bonheur, par l'agitation qu'elles donnent : voilà pourquoi l'on a un si grand goût pour la nouveauté. La nouveauté plaît parce qu'elle promet, et qu'elle donne une grande étendue à nos espérances.

Les hommes ne font pas un meilleur usage de l'amour, qui leur a été donné pour leur propre bonheur. Ce sexe aimable qui leur est destiné pour adoucir les amertumes de la vie, pour épurer leur joie et leur plaisir, n'est plus le prix du cœur ; il n'est que le prix de l'argent. Nous le dégradons nous-mêmes contre notre propre intérêt : nous plaçons mal notre estime et nos sentimens ; nous ne les donnons qu'aux graces. Si nous les accordons au mérite et aux vertus, comme elles veulent avoir notre considération, elles travailleront à les acquérir par des qualités estimables. Nous avons tort de nous plaindre d'elles ; c'est nous qui les formons. De plus, nous ne pouvons nous en passer : nous tenons à elles par des liens inconnus et nécessaires. Mais nous ne tirons parti ni des mouvemens de l'ame, ni des sentimens du cœur.

Toutes les créatures nous appellent et

nous trompent, en nous disant : Je suis votre félicité. Dans l'écriture, l'homme abusé par l'objet qui l'a séduit, parle ainsi : (1) *J'ai dit au rire et à la joie, pourquoi m'avez-vous abusé?* A qui ces reproches ne s'adressent-ils pas? Forcés d'en dire autant, honneurs, dignités et richesses, vous n'êtes que des spectacles vides de réalité. Que de mécompte dans vos promesses ! illusion de mon imagination, plaisir séducteur, charme du cœur, qui m'assuriez tant de félicités, qu'êtes-vous devenus? Encore, si vous me rendiez à moi-même tel que j'étois quand vous m'avez pris. Mais quel désordre dans l'esprit, quel vide dans le cœur ne me laissez-vous pas ! Vous m'avez donc trompé !

Voilà l'état d'un homme que les richesses et les plaisirs ont séduit. Qu'a-t-il trouvé? Un fantôme de vanité qui n'a pu le remplir, et des plaisirs insuffisans pour son bonheur.

---

(1) Ecclésiaste II. 2.

PSYCHÉ,

EN GREC AME.

La fable de Psyché représente l'ame humaine : elle est dans le corps, comme Psyché dans le palais de l'Amour : elle y est servie par un être qu'elle ne connoît pas, qui exécute ses ordres avec une fidélité et une promptitude admirables.

L'ame est mise dans le corps pour jouir, et non pas pour connoître. Ses sens, ce sont les portes et les canaux par lesquels elle se répand, se communique et se mêle avec tous les objets sensibles; ce sont les ministres de ses plaisirs. Tout ce qui l'environne ressemble aux nymphes destinées à servir l'épouse de l'amour, et qui lui préparent des amusemens. La volupté la sert : les spectacles, la symphonie, les saisons même ont l'intendance de ses plaisirs; et toute la nature en a soin. Tout est pour elle, dès qu'elle ne voudra que

jouir ; tout se refuse à elle, dès qu'elle voudra connoître. L'être des êtres, qui a pris pour attribut l'inconnu, veut être ignoré ; il ne veut pas qu'on lui dérobe son secret. Les plaisirs, l'amour même ne veulent pas être examinés ; et l'on est forcé à leur passer bien des choses.

Mais l'ame s'ennuye de son propre bonheur ; et comme Psyché, elle veut avoir des spectateurs. Elle appelle ses deux sœurs qui la précipitent dans le malheur ; et nous, nous appelons les deux ennemis de notre repos, la curiosité et la vanité. La curiosité nous inquiète, nous agite, et nous fait acheter bien cher le peu de connoissance qu'elle nous donne. Pour la vanité, le bonheur n'habite point avec elle : un galant homme a dit, *qu'elle nous fait faire bien plus de choses contre notre goût, que la raison*. Ainsi, *nous sommes vains*, comme dit Montaigne, *aux dépens de notre aise*.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du premier Volume.